

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

15 Cents le volume

BIBLIOTHÈQUE Des Bonnes Lectures Illustrées

PUBLICATION MENSUELLE—No 3

PER
B-205



LA FEMME DE MON FILS

PAR DANIELLE D'ARTHEZ

—♦♦♦♦♦—
ÉDITEUR :

La Société de Publication des Bonnes Lectures Illustrées
TROIS-RIVIÈRES, QUÉ.

J. E. Beaufré
Paris
3-205

La Femme de mon Fils

Allons ! voilà qui est dit... Je suis une vieille fée bizarre, arriérée, quinquaise... — ne riez pas... J'ai compris ce que vous pensiez — Et, vraiment, il est bien de cette époque qui ne respecte rien, et s'intitule avec affectation "fin de siècle", comme si cela voulait dire "fin du monde", il est bien dit, dis-je, de cette époque savante et impolie, de voir des jeunes femmes me contempler avec curiosité, comme si j'étais quelque antique objet resté là des temps disparus ; quelque fragile tesson de vieux Saxe, conservé par miracle ! — Je suis grondeuse ? Alors, mes belles, ne venez pas me demander si j'admire vos modes nouvelles, qui sont une plate singerie de ce que furent nos atours ! N'espérez pas que je m'extasie sur vos beautés, un peu fardées, il me semble ? Toute vieille que je suis, je n'ai pas besoin de mettre mes lunettes pour voir cela ! Pensez-vous, petites vauriennes, qu'avant vous il n'y eut ni beauté, ni esprit, ni élégance ? Pensez-vous que j'eus toujours ces rides, ces cheveux blancs, les mains tremblantes, le pied mal assuré, cette canne pour appuyer mes pas, et ce face à main — que vous m'avez pris, la myopie étant de mode, paraît-il ?

Je m'échauffe : et j'ai tort. Car je deviens nerveuse, et je tousserai encore cette nuit. Tout cela, pour deux enfants, mes petites-filles, qui se sont imaginé de rire, et de me faire la plus sotte remarque, en découvrant au fond d'une armoire ma robe de mariage...

— Comment, grand'mère !... Il n'est pas possible que vous ayez pu entrer dans ce corsage ?... 48 de ceinture !... et "moi" qui suis si mince, j'ai 54... m'a dit Jeanne, avec une nuance de jalousie rétrospective...

Et de rire ! en faisant d'amères critiques sur cette toilette d'une coupe surannée.

Ma chère vieille robe, en satin de Chine broché, brodée de soie blanche et de perle ! — un peu jaunie, un peu fanée — comme moi ! mais gardant toujours son grand air de costume de gala ; et un léger parfum, très doux... qui fait encore tressaillir mon cœur... J'avais 18 ans... J'étais jolie comme une figure de Prudhon, — je puis l'avouer, maintenant que ces jeunes folles sont parties ; j'étais, en vérité, tout à fait adorable. Je me souviens qu'au moment d'ouvrir le bal, mon cher mari me dit, en me montrant de fort beaux diamants que portait Mme de Montès.

— Anne, vos yeux sont mille fois plus...

Allons... hé !... qu'est-ce que je raconte là... Je devrais rougir, de penser encore à ces choses, mortes depuis si longtemps !... À mon âge...

Eh ! justement... que faire, à mon âge, sinon se souvenir !... Il y a tant d'années que personne n'a prononcé mon nom... "Anne"... mon mari le disait fort bien... maintenant, on ne m'appelle plus que Mme la Marquise, ou grand'mère. Le respect a succédé à la tendresse. Plus rien de mon temps n'est resté... Je suis seule, comme un vieil arbre à peine vivant, qui se couchera pour mourir au premier souffle de bise.

Est-il vrai que j'ai été jeune ? J'en viendrais presque à en douter moi-même, devant l'incrédulité générale. Le portrait où je suis représentée, appuyée sur une colonne brisée—de mon temps, ce décor était inévitable,—me ressemble si peu !... Cela est si différent de moi, cette jeune fille blonde, coiffé "à l'enfant" souriant d'une bouche toute rose et mignonne, ouvrant ses yeux bleus très grands pour voir le monde qui s'ouvre devant elle .. très raide dans ses manches énormes, et jouant négligemment du bout des doigts avec une cassolette d'or suspendue à sa ceinture. Je suis de l'époque des Maufrigneuse et des Lenoncourt. Ces élégances furent les miennes. Dans ces salons blanc et or ; j'ai vu ces meubles oubliés maintenant : — de raides sièges d'acajou, décorés de lourds ornements de cuivre, chaises romaines, fauteuils à cols de cygne, style pseudo-grec copié de l'antique sur les tableaux de David, fabriqués par Jacob, ciselés par Percier... J'ai rencontré la marquise d'Espard, Mme de Bargeton, toutes ces femmes qui ont servi de modèle à M. de Balzac... la pauvre duchesse de Langeais, ce petit intrigant de Rubempré, et de Marsay, et Rastignac, en pantalons à plis, habit bleu à boutons d'or, col de crin balaïné engouffrant le menton ; tête imberbe couronnée d'une forêt de cheveux bouclés.—Depuis on est devenu chauve... Etrange manie !— Je les ai rencontrés, non pas eux-mêmes peut-être, mais leurs portraits bien vivants, du moins.—J'ai 75 ans, moi !

En ce temps-là, on avait encore des souvenirs, des haines, des dévouements politiques qui avaient un autre but que l'intrigue. On nommait Napoléon "l'usurpateur", et quelques très vieux se rappelaient M. de Robespierre, qui, à mon sens, fut un vilain drôle. La société n'était pas mélangée comme à présent. Moi, marquise, de Carnhilles, je n'eusse pas reçu de journalistes ; maintenant, il y a des reporters qui fouillent audacieusement vos papiers, envahissent la vie privée, racontent dans leur gazette le menu de votre déjeuner, et font l'inventaire et l'évaluation exacte de votre mobilier, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Chaque classe de la société avait donc ses salons bien distincts, et qui se mêlaient fort peu.—Il y avait la noblesse, la vraie (la nôtre !) la finance, les ducs de l'empire.—Maintenant, je sais que ma fille admet chez elle des gens de toutes sortes... étrangers banquiers, industriels, princes des Pyramides ou ducs d'Austerlitz... Je ne dis rien, je préfère me considérer comme morte.

Pourtant, je vois des choses si surprenantes que je ne puis m'empêcher de me récrier, parfois.— Tout est si changé !— Les hommes fument, ils parient aux courses comme des enragés ! ils parlent chevaux, et ont cette exquise odeur d'écurie, particulière aux palefreniers... Et, plus affreux encore, les femmes les imitent. On en voit qui parient aussi, les malheureuses ! connaissent la cote, cherchent un "tuyan" et vous racontent gentiment que "*Valparaiso*" est fourbu... une vieille bique rongée d'parvins et tout à fait sur ses boulets. Je n'exagère pas : ce discours est textuel !... Je l'entendis, avec horreur, sortir des lèvres d'une jolie femme, qu'on pourrait soupçonner d'être un gargon mal élevé, étant donnés ses goûts bruyants, équestres et aventureux... Où allons-nous ? Ma petite fille Jeanne est une *sportswoman* accomplie—encore une manie, ces mots anglais smaillant notre belle langue, comme autant de verrues déshonorant un nez d'ivrogne.

Cette jeune personne m'arrive un matin, bottée, éperonne, cravache; en main... Un vrai jockey.

— Où vas-tu ?

— Je monte à cheval, grand'mère... C'est très hygiénique.

— Hygiénique ! A propos de quoi, cette hygiène ?

— Grand'mère, je suis partisan de l'éducation physique, et anglaise... Le matin, après mon tub, une course à cheval, des halteres, une partie de tennis, un peu d'escrime... c'est cela qui développe les muscles !

— Tu veux ressembler à un lutteur, alors ?

Autrefois, nous étions faibles, sentimentales, rêveuses ; nous prenions un bain tiède, parfumé, où il faisait bon s'attarder en lisant—celles-ci se plongent dans l'eau froide, et se font frictionner ensuite avec des gants de crin ; nous nous étendions dans une confortable calèche, où l'on pouvait être gracieuse et nonchalante ; —elles se bottent, et sautent les haies ; nous dansons :—elles bostonnent !

Avec Renée, mon autre petite-fille, c'est très différent. Renée est une savante ; elle sait la chimie comme feu Vauquelin, l'histoire naturelle, l'anthropologie, l'algèbre, la géologie, je crois qu'elle connaît un peu le sanscrit, et elle n'est pas trop ignorante en paléontologie... De plus, elle est artiste. Elle joue très fort, sur son piano ; elle s'extasie à propos d'horribles choses qui sont, je crois, des fugues... elle trouve cela "intéressant" et prend un petit air d'institutrice anglaise pour dire ce mot. Elle exécute pour moi des morceaux où je ne connais rien...

Dans ma jeunesse, quand une jeune personne chantait, elle avait un choix de jolies romances... "*Pauvre Marie*" ou bien "*Fleur du Tage*" une fille de théâtre !... La romance est morte, paraît-il ! C'était charmant, cependant !... Et je faisais pleurer mon auditoire—oui, littéralement pleurer, lorsque je chantais, en m'accompagnant sur ma guitare... "*Quoi, tu voudrais, pauvre Marie... oublier là ta mère et Dieu !*" — Pourquoi riez-vous, Renée ?

— Je ne ris pas, grand'mère ; j'ai simplement une légère titillation du nerf zygomatique.

Renée a pris des leçons d'un professeur du Conservatoire !... ce qui la rend impitoyable aux fausses notes qui peuvent échapper à ma vieille voix tremblante.

— Oh non ! grand'mère ! me répond-elle... vous êtes charmante, avec vos beaux cheveux blancs... et vous chantez comme un auge... Votre voix paraît venir de très loin... Voyons, dites-moi encore "*Pauvre Marie*", ce devait être touchant, cette vieille chose.

Elle est bien gentille, ma petite Renée, je lui chante la "vieille chose" comme elle dit ; et elle a la bonté de me déclarer que je devais être tout à fait adorable, en jouant de la guitare.

Elle me montra un jour ses études de peinture. Je restai stupéfaite d'indignation.

— Comment, Renée ! c'est toi qui as peint ceci ?

Elle eut une mine modeste et satisfaite.

— Oui. Il y a de bons morceaux, n'est-ce pas ?

— Seigneur !... Du nu ! où as-tu pris ces modèles ?

— A l'académie.

— Quelle académie, malheureuse enfant ?

— Mais, l'atelier où nous allons travailler, grand'mère !...

— Alors, il y a, dans cet atelier, des femmes qui... Et ma fille sait cela ?

— Mais sans doute... Oh ! grand'mère, ne soyez pas scandalisée ! Tout le monde peint. C'est très bien porté.

— Moi aussi, je peignais, Mademoiselle !

— Oui, vous fabriquiez de petites machinettes... des fleurs à la gouache, bien raides, bien léchées... ce n'est pas de la peinture, ça !

— Tu n'es guère polie, mon enfant ;...

Renée m'embrasse : ainsi se terminent toutes nos discussions... Que voulez-vous ! Les enfants d'aujourd'hui aiment tant leurs parents : petite-mère, petit-père, chérie, etc... qu'ils ne veulent plus les respecter. On ne peut pas tout avoir. Et puisqu'on nous aime, il ne faut pas nous plaindre. Moi qui m'en vais, je n'ai rien à dire, et plus la force de m'indigner. J'assiste à la comédie humaine, de mon fauteuil, du coin de ma cheminée. Je suis hors de la bagarre : Je vois les gens se bousculer comme des engragés pour ce qu'ils nomment maintenant : "La lutte pour la vie"—*Struggle for life* !—un mot qui m'horripile... Celui-ci, et puis leur éternel "Fin de siècle", voilà deux clichés qui ont le don de m'exaspérer.

Du reste, j'ai renoncé aux écrivains modernes ; je m'en tiens à mes anciens auteurs. A mon âge, on ne lit pas ; on relit ; on n'apprend pas : on se souvient. Chaque livre a pour moi des passages attendris ; derrière chaque page, chaque ligne, je retrouve une jouissance, que ces vieux amis m'ont donnée autrefois, quand je les lisais à deux, avec mon cher mari.

Non, je ne lis pas ; si j'ai eu parfois la malheureuse curiosité d'ouvrir un livre nouveau, j'en suis restée malade d'épouvante pendant deux jours, tant les audaces de style et de pensée, l'impolitesse, la grossièreté même de tous ces jeunes gens m'éccourait. Quelquefois, cependant, je parcours ma Gazette, pour voir où en est la France. Je lui tâte le pouls : à chaque visite, je la trouve un peu plus malade ; elle est comme moi, elle décline.

Les hommes deviennent si savants qu'ils finiront par se détruire tout à fait eux-mêmes. Ils inventent tous les jours de nouvelles atrocités : canons, fusils et engins destructifs ; le triomphe du genre serait une machine qui ferait, d'un coup, sauter toute l'Europe ; nous y viendrions sans doute, étant donné le progrès des sciences ; boîtes qui parlent toutes seules, tuyaux acoustiques où l'on s'entend chuchoter de Paris à Chandernagor, bateaux volants et sous-marins. Tout cela est admirable ! Et la résultante de ceci, est que, d'après ces Messieurs, nous n'avons pas d'âme : un simple atôme de phosphore, qui dirige la machine ; nous avons supprimé Dieu : quantité gênante et par conséquent, négligeable !

Je deviens égoïste, moi, positivement ! Oui. Je ne veux plus m'occuper de rien au monde que de ma personne. Je m'entourerai de flanelles, de pots de tisane, d'ouvrages pour les pauvres, et je ne penserai plus qu'à l'heure prochaine où je partirai d'ici. Il est temps d'ailleurs. Quand on est inutile, il vaut mieux n'être plus là !

J'eus autrefois deux enfants : ma fille Claude, mariée à M. de Bryon, d'assez bonne maison et riche ; ce qui, je crois, entra pour beaucoup dans le désir qu'eut Mlle de Carnailles de faire à ce gentilâtre l'honneur de l'épouser. J'ai toujours pensé que ma fille est une fine mouche ; et ce qu'on appelle une femme éminemment pratique, ne s'attardant pas aux

marivaudages sentimentaux.—J'avais aussi un fils, Georges. Ah ! lui !... quelle nature chevaleresque, emportée, généreuse et folle ! Tout l'opposé de sa sœur, sèche et calculatrice, dont le ton et les paroles ne varient jamais, lorsque, suivant son devoir, elle me vient saluer. Qu'il y ait six mois ou vingt-quatre heures que nous nous soyons quittées, je reçois d'elle le même froid baiser, la même interrogation polie et indifférente.

— Votre santé est bonne, ma mère ?

— Mais, pas trop, mon enfant. J'ai peu dormi, cette nuit ; ces maudits rhumatismes s'amuse à me tordre les doigts...

— Oh ! vraiment, c'est bien fâcheux. Il faut vous soigner.

Et Mme de Bryon, satisfaite d'avoir accompli une cérémonie qu'on ne peut éviter, passe à un autre ordre d'idées, qui roule généralement sur deux sujets principaux : son haut rang social, de par les Carnières dont elle est ; et sa fortune, qui est du fait des Bryon, gens de finance.

Georges, lui, m'aimait, mon bon et cher garçon, mon premier né, pour lequel j'eus toujours une petite préférence. Il se maria... il y a bien longtemps ; ma bru était une gentille créature, mais elle ne le valait pas. Non, Je maintiens men dire. Certes, je ne fus pas une mauvaise belle-mère ; mais, je ne pouvais m'empêcher d'admirer souvent la chance qu'ont certaines femmes, d'être choisies par des gens qui leur sont cent fois supérieurs sous tous les rapports.

Du reste, je dois avouer n'avoir jamais rencontré une femme qui me parût en tous points digne de mon fils. C'est ainsi !

Georges est mort quelque temps après elle ; il y a dix ans de cela ; ce fut ma plus grande douleur. Comme mon Georges était généreux, prodigue même, ainsi que doivent l'être de vrais grands seigneurs, Olivier, mon petit-fils, se trouva absolument sans fortune. Pauvre enfant ! Un cœur excellent, une tournure charmante, tout le portrait de son père.

Pendant son séjour à Saint-Cyr, il fit quelques dettes, que je payai, bien entendu ; il fut envoyé en Algérie, à sa sortie de l'école, et y resta trois ans, pendant lesquels je ne le vis qu'une fois ; depuis, il a obtenu le grade de lieutenant, il est en garnison à Granville, une petite ville normande pas très éloignée de Saint-Sauveur. Il n'y a que peu de mois qu'il est là, et je le vois encore bien rarement, car les exigences du service sont grandes, et moi j'ai fini de voyager. S'il vient rarement, c'est à ma fille que je le dois. Elle a craint qu'il me ruinât entièrement—bonne âme !—elle lui a fait honte de sa prodigalité. Mon garçon est fier, il ne veut pas être le " parasite " d'une vieille femme—c'est le mot qu'employa ma fille ;—et il s'abstient, par fierté, de venir trop souvent ici, ne voulant pas être soupçonné de me mettre au pillage... J'en ai voulu à Mme de Bryon ; cependant, il faut se taire et tâcher de pardonner.

J'ai mes deux petites-filles, qui sont des types assez curieux, Jeanne, sportswoman enragée, est un être hybride, qui ne me plaît guère, car je déteste le bruit, les coups de cravaches, aboiements de chiens, piaffements de chevaux, tirs au revolver, appel du pied, qui ébranlent ma maison sous prétexte d'escrime ; je n'approuve pas, enfin, qu'une femme soit une manière d'homme enjuponné, auquel manque seulement une moustache, laquelle viendra peut-être ! Ne désespérons pas ! Si je n'avais René, ma savante ; mon artiste, qui me tient volontiers compagnie, et, je crois, m'aime vraiment, ma fin d'existence serait un peu triste ; seule à Saint-Sauveur ; dans

cette antique demeure perdue dans les terres, en pleine forêt normande avec mes vieux domestiques, ma vieille femme de chambre, Ursule, mon vieux cocher, Jean, mes vieux chevaux, mes vieux chiens perclus de douleurs, je crois que nous arriverions à nous endormir d'un sommeil léthargique, à nous momifier un peu plus que nous ne sommes, et que Saint-Sauveur finirait par avoir quelque ressemblance avec le *Sérapiûm*, dont Renée me détaillait l'autre jour les curiosités.

Mme de Bryon passe presque toute l'année à Paris : le reste du temps aux Ormes, une terre de M. de Bryon qui est à quelques lieues d'ici. Jeanne se plaît médiocrement chez moi, et je la vois fort rarement—ce dont je me console ;—mais ma petite Renée prétend préférer Saint-Sauveur et sa vieille grand'mère à tout ce que peut lui offrir Paris et le monde. Flatteuse ! Enfin, il est doux d'être trompée ainsi, et je veux bien me laisser faire.

Elle étudie des journées entières, fait de la musique, va peindre en forêt, et revient tous les soirs, religieusement, me lire à haute voix les livres qui me plaisent, quoiqu'elle les connaisse par cœur. Nous passons de très bonnes heures, toutes deux ; Renée me soigne, joue à la maman avec moi, est pleine d'une sollicitude touchante et gracieuse pour mes infirmités ; on croirait, à la voir si attentive, que je vais me casser en deux comme une poupée usée, si je remue. Elle se prête complaisamment à mes manies, écoute d'un air d'intérêt mes histoires du temps passé, cent fois racontées déjà, peut-être—(car il me semble, par moments, que je radote un brin !)—me joue les airs qui me plaisent sur son piano, et même, quand les douleurs nerveuses me rendent maussade, pousse le machiavélisme jusqu'à me prier de lui raconter quelques anecdotes de ma jeunesse, sur la cour de Charles X. Ceci est vraiment héroïque ! car elle sait, la chère enfant, qu'un récit, hélas ! en amène un autre, comme un couplet de complainte en traîne après lui quatre-vingt-dix-neuf encore,—et que, souvent, Ursule interrompt mes loquaces souvenirs, en venant la gronder de rester jusqu'à minuit à causer. René, alors, m'embrasse.

—Bonne nuit, grand'mère. Vous allez mieux, n'est-ce pas ? Il me semble que vous souffrez moins.

Et je vois dans ses beaux yeux gris une lueur de malice éveillée. Elle se dit qu'elle vient de me jouer un bien bon tour, en me faisant me raconter des contes à moi-même pour me distraire ; car il y a entre les vieux enfants et les petits, cette différence, que pour ceux-ci il faut s'ingénier à leur narrer des histoires merveilleuses... tandis qu'il faut écouter les autres rabâcher les mêmes sornettes, toujours !...

Je m'aperçois que Mme de Bryon considère Renée comme une personne fantasque, bizarre et peu intelligente. Il y a de ces êtres-là dans les familles les mieux douées !

J'ai un projet. Oui, toute vieille que je suis, je fais encore des projets. Ce projet, le voici. Je veux marier Renée à Olivier ; ces deux enfants, qui sont tout ce que j'aime au monde, feraient le couple le mieux assorti. Lui, grand, robuste, de mine fière et hautaine ; elle, mince, faible, douce, pas très jolie : mieux que cela : charmante !... D'un sourire,—elle sourit d'une façon exquise—elle calmerait ses emportements, qui sont fréquents... les Carnheilles étant sujets à des accès de colère, qui d'ailleurs ne leur messaient point.

Je sais que j'ai contre moi ma fille ; je ne compte pas mon gendre, qui est un excellent homme, n'ayant par lui-même aucune volonté ; et professant à mon endroit un respect touchant, quand on songe à la froideur polie de Mme de Bryon. Il est certain que cette femme pratique ne verrait pas avec plaisir sa fille épouser un prodigue, sans sou ni maille. Certes, elle a dû jeter déjà son dévolu sur quelque financier bien riche, qui, à son sens, rendrait Renée fort heureuse, en lui ouvrant un crédit illimité chez les plus célèbres couturiers... Bon pour Jeanne, cela ! Le tapage, la chasse et la toilette lui suffisent ! Qu'on lui trouve un baron financier, je m'en lave les mains ! Mais pour Renée ! halte ! — Je réserve mon *veto* ! — Et comme, en définitive, Mme de Bryon est une personne bien élevée, qui sait ce qu'on doit à sa mère, je suis sûre que tant que je vivrai ma chère petite fille ne sera pas sacrifiée.

Quand les lettres d'Olivier me parviennent, à époques fixes, nous avons une grande joie Renée et moi, quoiqu'elle dissimule de son mieux ! Dès le matin, je vois ma surnoise entrer de bonne heure dans ma chambre, soi-disant pour savoir si j'ai bien dormi ; puis, elle m'apporte mon chocolat, elle-même, prépare mes rôties de beurre frais, renouvelle l'air de la chambre, et s'agite comme une âme en peine, jusqu'au moment où Ursule apporte le courrier sur un plateau d'argent.

Renée d'un œil perçant, a découvert, du premier coup, la lettre désirée... elle la voit, elle voudrait la lire bien vite... mais elle n'en dit rien. Moi, malignement, je feins d'examiner ma gazette, les paperasses dont m'inonde une horde d'industriels indiscrets, marchands de vins, de cirage, de vernis, de meubles, de maisons, d'actions financières... Je prolonge le jeu, jusqu'à ce que Renée, frémissante d'impatience, me dise d'un ton qu'elle croit indifférent.

— Et la lettre, grand'mère ?

— Quelle lettre, mon enfant ?

— Celle de mon cousin.

Je prends l'objet d'un air surpris.

— Tiens ! il y a une lettre de lui, en effet !

Et, pour ne pas me montrer trop haïssable, je lui tends l'enveloppe.

— Lis toi-même, petite.

Renée, d'un doigt leste, déchire le papier, et, le visage un peu rose, éclairé de ce joli sourire qui lui est particulier, elle commence...

“ Chère grand-mère !..

Et sa voix douce tremble, en lisant ces lignes, écrites par Olivier ; récits, de son existence monotone, qui s'écoule entre les détails invariables du service, et l'ennui lourd de la vie de province ; souvenirs de sa petite enfance : Sauveterre, les Ormes, la grand'mère, Renée, Jeanne... ses lettres essaient d'être gaies et n'y parviennent pas toujours.

Quand c'est fini, quand la pauvre feuille de papier attendue depuis une semaine, et qui est tout ce que nous avons de lui, est lue, nous restons silencieuses un moment, avec la même pensée au fond du cœur : un désappointement, comme si nous attendions autre chose que ceci... une chose qu'il pense et qu'il ne dit pas !..

Quand donc la dira-t-il ? Quand donc m'avouera-t-il enfin qu'il aime Renée ; qu'il en a assez, de cette vie isolée, et qu'il lui faut laisser cette carrière qui l'éloigne de nous, revenir ici avec nous, entre nous deux, qui

l'aimons ; épouser ma petite-fille chérie, vivre près de moi, emplir ma vieille demeure triste, de cris joyeux, duos, duos d'amour ; et, plus tard, cris d'enfants qui piaillent... Je ne connais pas plus belle musique, moi !... entendez-vous, Renée ? J'aimerais beaucoup mieux vous écouter chanter quelque naïve berceuse en endormant un enfant, qu'admirer votre science musicale dans l'exécution de quelque morceau de Massenet..... Trouvez-moi un air d'opéra qui vaille la plus simple chanson de nourrice, murmurée " sotto voce " par une jeune femme qui tient sur ses genoux son bamin ? Reviens donc, méchant garçon ! Renée pense comme moi, et nous nous comprenons sans nous rien dire... Nous avons une heure de tristesse, en songeant que depuis bien des mois nous espérons... Allons, il faudra que je me décide, que je fasse sortir enfin Olivier de ce silence ridicule... Il est pauvre... elle est riche !... Voilà-t-il pas une belle raison de s'absentir ? J'ai toujours dit qu'avec tout son esprit, ce garçon est l'être le plus stupide que je connaisse !...

Dans une de ces vieilles rues aux pavés pointus, aux maisons très hautes et très anciennes, qui composent ce qu'on appelle à Granville " La Haute Ville, " il y avait une maison un peu enfoncée derrière une grille de bois peint en blanc, enclosant un minuscule jardin, où fleurissaient quelques rouges géraniums. Cette maison basse, aux volets blancs, dont les doubles fenêtres sont souvent secouées par le vent venu du large, était habitée depuis quelques mois par une jeune fille en deuil, Mlle Granson, et une d'âge incertain, qui semblait une espèce de charperon, et qu'on appelait Mme la Baronne Seerfs. Ces deux personnes s'étaient fixées à Granville, après y être venues pour la saison des bains ; l'endroit leur avait plu ; sans doute aucun coin de terre ne les attirait ; elles n'avaient ailleurs ni famille, ni " home " ; libres comme des oiseaux qui se posent sur une branche, elles s'étaient arrêtées ici, — pour repartir dans quelques mois, lassées du calme de cette petite ville, chercher dans quelque endroit différent une autre variété d'ennui.

La rue où était cette maison est une voie bizarre, extrêmement pittoresque, l'un des plus attirant point de vue qui puissent tenter un aquafortiste. Un seul rang de maisons, serrées les unes contre les autres, allumant aux feux du soleil levant, les vitres de leurs doubles fenêtres ; l'autre côté de la voie est bordé d'un parapet de pierre, qui domine d'une hauteur de cent pieds, peut-être, les bassins du port.

De cette voie étroite, creusée au milieu en une rigole pour les eaux de pluie, à la façon primitive des rues du moyen âge, on découvre le plus admirable horizon de mer ; la sinuuse silhouette des côtes ; jusqu'à la pointe de Carolles, indique, d'une ligne grise qui va s'estompant dans l'éloignement, l'entrée de la baie du Mont Saint-Michel.

Cette rue est tranquille, muette, grillée de soleil, balayée de rafales de vent ; les pavés inégaux s'encadrent d'herbes vertes : les maisons y paraissent endormies, et, sans le bruit qui monte du port, et le mouvement continu des bateaux, on pourrait se croire dans le village le plus endormi, le plus mort, une sorte de Pompéï, récemment sortie de terre.

Mlle Julia Granson, une pâle jeune fille de dix-huit ans, mince, jolie, languissante, trop longue, et trop étroite, avait l'air d'une de ces plantes

poussées hâtivement, qui s'étiolaient, et paraissent si frêles, que le moindre souffle les brisera. Mme Seerfs était une dame grande et maigre, dont le visage taillé à dures arêtes, les cheveux noirs, le nez aigu, la bouche pincée, annonçaient une personne d'un caractère altier et peu sympathique.

Dans les longs après-midi d'été, lorsque les rares passants glissaient un regard vers la maison, enfoncée derrière sa minuscule pelouse, et tapissée d'une vigne folle, aux feuilles veinées de rouge, ils pouvaient voir dans l'embrasure de la fenêtre du salon, au rez-de-chaussée, à peu près au niveau de la rue, le pâle et gracieux visage de Julia, dont les yeux suivaient vaguement le vol des nuages, ou la course des voiles en mer ; c'étaient ces yeux, des prunelles aux lueurs profondes, qui semblaient réfléchir comme dans une eau pure, le vert glauque de la mer... Cette apparition, cette tête de jeune fille pensive, aux cheveux de soie pâle, d'un blond argenté, frisant sur un cou délicat, cet épiderme d'une carnation de fleur, transparent comme une opale éclairée intérieurement, sur lequel les yeux faisaient deux taches sombres, estompées de longs cils en pinceau, était le plus délicieux tableau—un tableau de l'école anglaise ; une exquisite figure keepsake, encadrée dans la fenêtre de pierre grise, où s'enroulaient les capricieuses vrilles de la vigne rouge...

Cette expression poétique était détruite par l'apparition du visage blême et dur de Mme Seerfs, lisant une revue, à travers un lorgnon à cheval sur son nez mince et courbé... sa personne sèche et raide faisait repousser, et, par comparaison, rendait plus attrayant encore la figure de jeune fille accoudée au premier plan, et suivant les nuages avec cette rêverie vague qu'ont les poètes, et qu'aimait Hamlet, prince de Danemark.

Parfois, une claire sonnerie de trompettes faisait trembler les vitres ; le régiment en garnison à Granville passait au pied d'un rempart, à 30 mètres audessus de la maison, pour rentrer à la caserne bâtie tout près de là ; le pas cadencé des soldats montait jusque dans le petit salon tranquille, —les fenêtres des maisons voisines battaient vivement ; des têtes curieuses apparaissaient, des gamins débraillés, des fillettes rieuses, sorties d'un atelier de couturière ou de modiste, venaient s'accouder au parapet, pour regarder d'en haut ce tableau " Le régiment qui passe " —tableau toujours attrayant, sans doute, puisqu'il fait toujours retourner les passants.

Julia ne tournait pas même les yeux de ce côté ; son regard lassé, errait un instant dans la pièce sombre, effleurait rapidement la tapisserie verte, les tableaux à l'huile, achetés dix francs avec le cadre, la glace mouchetée de taches noires, à reflets verdâtres, la pendule sous globe, le guéridon d'acajou chargé de livres, les raides fauteuils couverts de panne verte, dont les bras de bois et le dossier droit n'invitaient pas à paresse, le maigre tapis, aux couleurs criées éclatant parmi les feutrages causés par l'usage, les rideaux de reps vert, maigrement drapés ; la baronne Seerfs aussi raide que les fauteuils, et, comme eux, affectant un air rébarbatif...

Tout cela sans doute, fort attristant, car Julia reprenait en soupirant sa broderie oubliée sur ses genoux, pour retourner bientôt à l'étude attachante des formes que prennent les nuages se balançant au ciel. Des heures passaient, silencieuses, interrompues seulement par la lecture faite

à haute voix, d'un article de Revue, sérieux et peu récréatif, que Mme Seerfs jugeait utile à lire à une jeune fille.

—Qu'avez-vous, ma chère; pourquoi cet air malheureux? demandait-elle quelquefois... Je suis sûre que vous vous ennuyez?

—Un peu...

—Comme c'est agréable pour moi, ripostait la dame d'un ton aigre.

—Vous ne me parlez jamais...vous ne me dites pas un mot, murmurait Julia confuse.

Mme Seerfs haussait dédaigneusement les épaules...et toisait, d'un regard méprisant, cette enfant, qui naïvement bâillait sa vie en regardant les nuages.

Un instant après la rentrée du régiment, un pas ferme retentissait au loin sur le pavé de la rue.....Mme Seerfs, replongée dans ses lectures, n'entendait rien d'abord; mais Julia, dont l'oreille fine saisissait les bruits les plus légers, s'appliquait à sa broderie avec une ardeur soudaine; jusqu'au moment où Mme Seerfs, levant les yeux, et répondant presque aimablement au salut respectueux d'un jeune officier passant devant la maison, disait:

—Voici M. de Carnheilles!

Et, vraiment, la vie était là si monotone, si dénuée de toute sorte d'intérêt, que Julia en venait à attendre, comme un événement, la courte apparition de ce jeune homme, qui paraissait aussi animé, aussi vivant, qu'elle était, elle, engourdie dans un ennui vague de toutes les heures. C'était, par la fenêtre ouverte, comme un rayon de soleil et de jeunesse, venant réchauffer le salon vert, cette silhouette d'officier, rentrant fatigué, poudreux, heurtant le pavé d'un éperon sonore...une aquarelle qu'il eût tenté un peintre, tant l'uniforme faisait une jolie tache rouge, gaie et claire, sur le fond ensoleillé de la vieille rue.

Malgré sa naturelle distinction, Julia Granson était d'origine essentiellement vulgaire. Pendant de très longues années, les habitants de la petite ville de Sainte-Marie des Ronces avaient pu voir sur la place de l'Eglise une maison, dont la porte, encadrée des branches d'un poirier pallissé aux murs, était surmontée d'une enseigne où s'étaient ces mots: "*Au rendez-vous des marins, Granson, aubergiste*"—enseigne agrémentée d'un marin, peint en larges touches de couleurs criardes, tenant d'une main une longue-vue qui ressemblait à un canon, et de l'autre un verre. Ce *rendez-vous des marins* était une bizarre dénomination, attendu que Sainte-Marie n'étant, comme Barataria, qu'une île en terre ferme, n'avait jamais vu aucun bâtiment aborder dans ses parages. C'était simplement le lieu de réunion des paysans des campagnes voisines, qui venaient à la ville le dimanche; dans l'été, de longues tables de bois envahissaient le trottoir, et les buveurs s'assayaient là en faisant d'interminables parties de dominos.

Le propriétaire, Charles Granson, était un de ces hommes bruyants à figure rougeaude, serrant une large panse dans un tablier bleu, riant d'un rire à faire trembler les vitres, mangeant comme quatre et buvant comme dix, que Chatrian décrit dans ses contes des bords du Rhin...quelque chose comme le bon Sébaldu de la "*Taverne des Trabans*"—pour qui les joies les plus grandes se révoltent en une immense ripaille.

Cet individu avait épousé une jeune femme de petite bourgeoisie, qui mourut, lui laissant une fille, Julia, âgée de huit ans. Comme le pauvre homme, encore étourdi du malheur qui l'avait frappé, se demandait ce qu'il pourrait faire pour élever sa fille, et pensait déjà à emprunter les lumières de sa servante Marion, il reçut une lettre, signée : "Baronne Seerfs"... Lettre où on lui proposait de se charger de l'éducation de l'enfant.

La baronne Seerfs était une parente éloignée de feu Mme Granson, et la gloire de la famille, à cause de son titre, qui, pour n'être pas très authentique, n'en était pas moins flatteur.

Quelque vingt ans auparavant, étant institutrice à Paris, elle avait épousé un faiseur d'affaires, qui, en ce temps là, n'était pas encore baron, mais le devint lorsque sa fortune augmenta ; malheureusement un krach financier le ruina ; après quelques essais infructueux pour refaire sa fortune, M. Seerfs mourut, ne laissant de sa splendeur passée que son titre, et un fort mince revenu. Ce fut à ce moment que la baronne se souvint de sa parente de province que, depuis son mariage, elle avait totalement oubliée ; elle s'informa, apprit que cette pauvre cousine venait de mourir, et s'offrit, avec générosité, à donner tous ses soins à l'éducation de Julia.

Granson, perplexe, réfléchit deux jours ; la proposition ne lui souriait qu'à demi ; il lui semblait que cette grande dame élevant sa fille en ferait une demoiselle, et la lui enlèverait tout à fait. Comme, décidément, il allait répondre "non" il vit, un matin, entrer dans la pièce du rez-de-chaussée, qui était à la fois cuisine, salle à manger, restaurant et estaminet, une dame en deuil, imposante et digne, âgée d'environ quarante ans. Cette dame toisa, avec une moue hautaine, l'intérieur de l'auberge aux murs décorés d'un papier à personnages, où l'on voyait un pêcheur à la ligne, dans un paysage invraisemblable.

Mme la Baronne,—car c'était elle,—plissa dédaigneusement les lèvres, en se demandant comment une parente à elle, une jeune femme appartenant par conséquent, à une bonne famille, avait pu passer sa vie en un véritable taudis... Pourtant, cet intérieur était digne du pinceau d'un peintre flamand ; les poutres brunies, les murs ornés de casseroles luisantes, le clair-obscur gris-perle qu'aimait Teniers... tout, jusqu'à la figure stupide d'un homme accoudé dans un coin, jusqu'à la face rougeaude de Marion, épluchant des légumes, sans se douter qu'elle faisait tableau, rappelait ces ravissantes pochades "Les après-midi" de Teniers, brossées en quelques heures, reproduisant avec tant d'esprit, de talent et de sincérité, la bonnelaideur brutale des gens du cabaret, et posant même sur ces vulgaires types, la poésie suprême de tout ce que l'Art a touché. La baronne, comme beaucoup de gens, aimait Teniers au Louvre, mais non dans la vie réelle.—Elle s'avança vers le comptoir et d'une voix sèche :

—Monsieur Granson?... La baronne Seerfs...

Granson se leva, fit un salut aussi respectueux que grotesque, et balbutia quelques mots sur l'honneur qu'il recevait.

—Pourrais-je vous parler en particulier ? dit Mme Seerfs, interrompant brusquement les compliments où s'embrouillait le pauvre homme.

—Certainement ! En haut ! dans la chambre rouge... Si Madame voulait monter ?..

Sa casquette à la main, il la précéda vers l'escalier raide, posé au fond de la pièce ; Mme Seerfs passa, majestueuse, devant Marion ébahie, monta les marches raidés, et se trouva dans une chambre carrelée, que les plus pitoyables essais de luxe rendait horrible. Des rideaux de cretonne imprimée simulaient des draperies à l'Italienne ; sur la cheminée, un miroir dont le cadre était couvert d'une gaze jaune ; des fleurs artificielles, conservées sous globe ; au fond de la pièce, une couronne de mariée sur un coussin de velours brodé d'or, posé au milieu d'un régiment de tasses peintes, ornées de devises sentimentales, encombraient une commode à dessus de marbre... En normandie, cet usage bizarre d'exhiber sous verre une couronne d'oranger jaunée, est générale chez les femmes du peuple.

D'affreuses petites boules de verre, miniatures de celles dont les bourgeois de la banlieue déshonorent leurs jardins, étaient pendues devant les fenêtres ; une sorte de lustre à pendeloques de verre, soigneusement cousu dans une chemise jaune se balançait au plafond, au-dessus d'un guéridon de bois peint, orné de risibles photographies...entre autres, le pauvre Granson, en marié, étalant des mains si larges dans ses gants blancs, qu'elles semblaient vouloir sortir du cadre.

Mme Seerfs, de plus en plus dédaigneuse, s'assit dans un raide fauteuil Voltaire, et parlant de l'affaire qui l'amenait, renouvela la proposition qu'elle avait faite déjà dans sa lettre.

Granson, déconcerté, salua... Bien sûr, une petite fille a besoin des soins d'une femme !... Mme la Baronne disait vrai... mais il y avait Marion...

— Qui cela, Marion ? interrogea-t-elle.

— La fille de cuisine... une excellente créature, qui aime tant Lia !...

— Une servante !... dit Mme Seerfs... Elle fera de votre fille une rustaude... moi, j'en veux faire une dame... Nous ne nous comprenons pas...

Elle se leva, dédaignant une plus longue discussion avec cet homme borné ; lui, l'arrêta vivement du geste...

— Mon Dieu, Madame... pardon... Mais je n'ai pas assez réfléchi encore à cette proposition... Que ferez-vous ici ?

— Ici ? répéta Mme Seerfs, en contemplant Granson avec une sorte d'horreur.

— Oui... ici, à Sainte-Marie.

— Comment ! vous avez pensé que je viendrais à Sainte-Marie ?... Du tout. Je suis à Paris, j'y reste. — Je pensais prendre l'enfant chez moi, lui donner une éducation et une instruction convenables, en faire ma fille, en quelque sorte...

Granson admira cette grandeur d'âme ; il admira son désintéressement ; il ignorait les suites du krach où avait sombré la fortune de la dame ; et que ce désintéressement consistait à entreprendre chez elle une éducation, ce qui valait mieux que d'aller chez des étrangers, puisque, ainsi elle pourrait ne pas déchoir aux yeux de ses amis... Qui donc a dit cette profonde maxime ? " Il n'y a que l'effronterie qui réussit ! " Mme Seerfs en faisait l'expérience... audacieusement, elle venait chez ce sot individu faire une démarche qu'il eût dû repousser avec horreur ; elle réussissait.

— Comment arrangerons-nous cela ?

— Bien simplement. Je vous ai dit que je ferai moi-même tout ce qui sera nécessaire. J'habite Neuilly, près de Paris, une maison charmante,

avec un grand jardin, l'enfant sera très bien. L'été, je la mène:ai aux bains de mer.

—Et moi ? risqua Granson ; quand est-ce que je la verrai ?

—Quand vous voudrez ; elle pourra venir ici de temps à autre...

Granson demeura perplexe, tiraillé entre son indolence, qui lui conseillait de se débarrasser de tous les tracassés possibles, pour vivre à sa guise, avec ses amis, grands buveurs, grands chasseurs, débraillés, bruyants, une



Clavier s'était accoudé sur le parapet de la rue.

triste société pour une jeune fille, et entre la prudence naturelle au Normand, qui flairait quelques dessous fâcheux à l'affaire.—Pendant cette muette incertitude, un bruit de pas retentit dans l'escalier, la porte s'enfonça sous la vigoureuse pression de deux petits poings nerveux, et une gamine haletante, gaie, rouge, les cheveux en broussaille, les pieds dans

des sabots, ses bas noirs tombés sur les talons, le bonnet en bataille, le tablier déchiré, entra en coup de vent...

—C'est votre fille ? Elle est charmante ! dit la baronne. Voulez-vous m'embrasser, ma chère petite ?

Mme Seerfs disait "ma chère petite" du ton dont elle eût dit "petit masque". Julia s'approcha sans aucune bonne grâce, et s'exécuta maussadement.

— Ah ! la pauvre enfant ! gémit Mme Seerfs, dans quel état ! les mains sales !... les cheveux dépeignés, les vêtements en guenilles !... Si sa mère voyait cela !... Voilà les soins de Marion !

Ce mot décida tout à fait Granson... Et, pendant que Mme Seerfs embrassait Lia du bout des lèvres, il crut comprendre obscurément que sa conscience lui ordonnait de ne pas laisser sa fille abandonnée aux soins d'une domestique. Mme Seerfs avait gagné la partie.

Elle emmena Julia. Pendant des années, elle lui appliqua un sévère système d'éducation, rendu insupportable par son caractère. Mme Seerfs, tout en ayant désiré avoir cette enfant à élever, se plaignait journellement de la peine qu'elle se donnait, des soins incessants qui n'étaient payés que par une indifférence coupable — et aussi par une pension de 1500 francs, très ponctuellement touchée à chaque trimestre, et qui contribuait à équilibrer son budget ! — Lia en très peu de temps perdit ses couleurs et sa vivacité ; elle devint languissante et ennuyée.

Pendant dix années, Mme Seerfs ne la mena pas une seule fois à Sainte-Marie ; l'auberge du bonhomme Granson n'étant pas une vil égiature convenable pour une jeune demoiselle qui avait l'honneur d'être élevée par une baronne. Granson, de temps à autre, réclamait une visite ; toujours Mme Seerfs trouvait quelque bonne excuse pour se soustraire à l'ennui de revoir ce gros individu vulgaire, trônant à son comptoir, derrière ses pots d'étain, pendant que Marion claquait des sabots à travers la grande salle ensoleillée.

Granson fit un voyage à Paris, deux ans après le départ de sa fille ; il eut peine à la reconnaître, et se trouva si gêné, si malheureux, entre cette fillette parisienne pâle et maniérée, très différente de sa petite Lia, et la baronne, dont la politesse impertinente le mettait au supplice, il se sentit si déplacé dans l'appartement de Mme Seerfs qui lui parut fabuleusement luxueux, encombré de bibelots à bon marché et de meubles habillés de peluche, qu'il se sentit guéri pour longtemps de sa fantaisie voyageuse... à peine même s'il insista pour que l'enfant vint à Sainte-Marie aux vacances ; car l'idée de posséder chez lui Mme Seerfs pendant plusieurs jours le faisait frissonner d'épouvante... La petite était heureuse, sans doute, puisqu'elle apprenait le piano, le dessin et l'anglais... il ne fallait donc pas s'en mêler... Il la sentait d'une pâte plus fine que lui... tout à fait sa mère ; une fillette qui l'aurait gêné par ses habitudes si différentes des siennes, à lui... Comment fumer devant elle ? Comment s'attarder en compagnie de ses amis ordinaires ? Comment l'exposer aux plaisanteries grossières des rustres qui étaient son habituelle société ?... Peu à peu, il se détacha d'elle... au fond, il l'aimait encore ; mais comme un être qui est parti très loin, avec qui l'on n'a plus de rapports de politesse. Il lisait les lettres banales qu'elle lui écrivait, et y répondait gauchement, très maladroit à

tenir la plume, et à composer les phrases pompeuses qu'il croyait de rigueur dans le style épistolaire.

Quant à Julia, il était assez difficile de savoir quel effet avait produit sur elle l'éducation mathématique de Mme Seerfs; c'était une jeune fille qui semblait nulle, ni bonne ni mauvaise, froide, silencieuse et ennuyée. Tout, au monde, lui était indifférent; Mme Seerfs ne l'aimait pas; elle n'aimait pas Mme Seerfs; elle pensait que, sans doute, son père s'intéressait peu à elle, puisqu'il s'en était débarrassé en faveur de cette femme... Quand Lia suivait de l'œil les nuages légers voguant dans le ciel bleu, et qu'elle cherchait en soi-même un souvenir agréable, un être sympathique, elle ne revoyait que la bonne figure rougeaude de Marion, qui la portait sur ses épaules en lui chantant des rondes paysannes, dans le bout de plant, situé derrière l'auberge, ombragé de pommiers, où picoraient des poules noires, où il faisait si bon de se rouler dans l'herbe, où elle s'était tant amusée, autrefois, du temps qu'elle était une petite rustaude aux mains rouges, aux bas roulés en corde... pas du tout une civilisée... mais si heureuse dans sa déchéance!... Car elle n'avait pas de baronne Seerfs en son existence, dans ce temps-là!

Un triste événement vint rompre la monotonie de sa vie; son père mourut subitement d'une attaque d'apoplexie; Mme Seerfs, prévenue par une lettre du notaire, accompagna sa pupille à Sainte-Marie. Julia arriva pour l'enterrement. Son père était mort loin d'elle, entouré seulement de domestiques et d'indifférents... Julia resta calme. C'est à peine si l'idée de son isolement entra en elle... Elle se sentait à peu près aussi aimée qu'avant. Cet épouvantable malheur glissa sur son âme fermée, qu'aucun rayon d'affection n'avait jamais réchauffée, qui ignorait la tendresse et l'expansion. Mme Seerfs, en constatant son attitude correcte et calme, s'applaudit des splendides résultats de son éducation; pas de cris, pas de scènes exagérées; quelques larmes bien rares et bien tranquilles; une douleur quasi officielle, dont on s'acquitte comme d'un devoir mondain, et qui fait partie du deuil au même degré que la robe noire et le voile de crêpe...

Lia n'était cependant pas un monstre d'insensibilité; seulement, n'ayant jamais rencontré quelqu'un qui l'aimât, elle était d'une indifférence profonde à toute chose en ce monde. Le notaire, qui jusqu'à sa majorité était son tuteur, la laissa aux bons soins de Mme Seerfs. L'enseignante du "*Rendez-vous des marins*" fut enlevée; et la maison, autrefois si bruyante, de la place de l'Eglise, redevint silencieuse et triste comme les autres maisons bourgeoises; Marion resta là en gardienne dévouée, pendant que Mme Seerfs, prétextant l'émotion qu'éveillait dans le cœur de Julia la vue de la maison paternelle, l'emmenait à Granville, une jolie plage normande, où, l'été, beaucoup d'étrangers vont s'installer.

Pour Mme Seerfs, le choix de cette villégiature était réellement un acte de dévouement, aux convenances; car la perspective de s'enterrer, pendant la saison des bains, dans cette petite ville, lui souriait peu, le personnel des baigneurs lui paraissant d'un rang tout à fait vulgaire; bon nombre de provinciaux des bourgades environnantes; quelques Parisiens employés en rupture de comptoir; des élégantes de troisième ordre, en toilettes tapageuses et fanées; des étrangères suspectes, américaines à

cheveux roux, filant au bout de quelques semaines en laissant partout des dettes criardes !

Cependant, Granville, original comme une eau-forte, découpant sur le ciel bleu sa silhouette pittoresque, la taille serrée d'une ceinture de remparts, assis sur sa falaise d'où il contemple la haute mer, plaisait à Julia à tel point que Mme Seerfs résolut d'y passer l'hiver ; elle préférait cela à la perspective de s'installer à Sainte-Marie, et pourrait alléguer la nécessité de soigner la frêle jeune fille, à qui l'air de la mer était salutaire.

De la petite bicoque située au bord du rempart, la vue était si admirable que Lia s'y plut tout d'abord. Sans s'en rendre compte, elle cherchait en soi-même ce quelque chose qui manquait à sa vie, et construisait, avec son imagination, le bonheur qu'elle n'avait pas dans sa réalité ; aussi, sur cette fenêtre penchée au bord de l'abîme, et d'où l'on voyait cet éternel sujet de rêverie : la mer, elle passa de longues heures à se perdre en des songeries vagues, les yeux dans le bleu, l'esprit dans le rêve, si loin de la vie, que c'était avec un sursaut douloureux qu'elle s'éveillait, au bruit d'une voix l'interpellant, au bruit d'un pas sur le pavé.

La pauvre Julia se sentait trop indifférente à tout, pour penser même à être coquette ; et c'est sans y chercher, sans le savoir, qu'avec sa pose pensive, avec son doux profil pur, ses cheveux blonds s'élevant sur le fond obscur, encadré des rouges feuilles de la vigne folle, elle formait le plus exquis, le plus inoubliable tableau.

Olivier de Carnhelles, qui logeait tout près de là, ne manquait jamais d'admirer, en passant, ce jolie Greuze, comme on jette un coup d'œil à un pastel qui plaît... une simple admiration artistique ! Tous les jours, le jeune officier passait là, et régala ses yeux de ce tableau vivant ; — vivant ? — à peine, puisque jamais une émotion quelconque n'animait le visage de cette étrange fille... peu à peu, la vie de province étant chose essentiellement ennuyeuse, cette énigme, ce sphinx ayant toujours l'air de chercher dans les nuages la solution d'une question difficile, l'occupa beaucoup ; il désira la déchiffrer, savoir ce qu'étaient cette dame revêche et cette jeune fille, aux yeux vert de mer, qui regardaient les gens sans les voir, et si souvent, contemplaient l'horizon, qu'ils ne distinguaient plus ce qui était près d'eux.

Puis, l'hiver venu, Olivier n'aperçut que vaguement, à travers les vitres embuées de brouillard, la pâle figure énigmatique qui l'intéressait de plus en plus. Souvent, dans ces longs mois, de violentes rafales tourbillonnaient, enveloppant comme d'un manteau glacé, l'amas de maisons campé sur le roc et résistant bravement à la tempête. Un vent furieux, humide encore des brumes de l'Atlantique, traverse la Manche en quelques heures, et vient secouer les fenêtres orientées au large, renverser les cheminées, arracher des toits des volées de tuiles, balayer les rues étroites avec des rugissements de tigre en cage... Ces jours-là, lorsque Olivier, serré dans son manteau, passait devant la maison abritée entre deux autres plus hautes qu'elle, il ne distinguait rien à travers les doubles fenêtres closes ; il se sentait ennuyé et maussade pendant plusieurs heures, et s'en allait, pour se remettre, écrire à sa cousine Renée, ou à la grand-mère, en se gardant de parler de cette jeune fille, sa voisine, qui l'occupait beaucoup ; mais, vraiment, d'une si étrange et si vague manière, qu'il était inutile de men-

tionner dans ses lettres à Renée, ce seul élément d'intérêt qu'il y eût pour lui à Granville.

Une occasion se présenta de pénétrer enfin dans cette intérieur si bien clos, de voir de près la jeune fille qui l'occupait plus qu'il ne se l'imaginait lui-même. A la suite d'un de ces sinistres comme il en arrivait si fréquemment en mer, les personnes charitables de la ville organisèrent une loterie au profit des victimes. Olivier, désigné malgré lui pour placer des billets, se vit à la tête de cinq cents petits carrés de papier qu'il lui fallait distribuer à des gens de bonne volonté... Chacun a subi ce genre de supplice, qui consiste à se présenter chez des personnes que l'on connaît plus ou moins, en les priant, au nom des pauvres, de vouloir bien prendre des billets de concert, de loterie ou de bal... chacun sait quel ennui éprouve un malheureux, forcé de répéter les mêmes phrases dans toutes les maisons où il se présente, de répondre aux mêmes questions, de recevoir les mêmes refus, ou, tout au moins, les mêmes sourires ennuyés de personnes qui voient avec peine la charité s'introduire de force dans leur intérieur.

Olivier, en sa qualité d'homme du monde, comprenait si bien l'envers des phrases qu'on lui disait, les malédictions dont on le chargeait intérieurement, pendant qu'il débitait son boniment, qu'il n'avait point le courage d'insister, et faisait le plus déplorable quêteur qu'on pût voir... Il prévoyait déjà la nécessité où il se mettrait, de prendre tous les billets à son compte, ce qui eût fait de lui une sorte de victime du sinistre ! lorsqu'un soir, en rentrant chez lui, il songea qu'il pourrait bien solliciter au nom des pauvres, cette jeune fille inconnue, que, depuis plusieurs jours il n'avait pas aperçue... Il hésita légèrement.. quelque chose en lui, un pressentiment, une de ces voix intimes que la conscience humaine entend parfois résonner au plus profond de l'être, murmura : "N'entre pas là"... Qu'étaient-elles pour lui ? des inconnues, rencontrées aujourd'hui, perdues demain, dans la bagarre de l'existence, et qu'il ne reverrait plus jamais ?... Que pouvait donc lui importer ce que pensait cette jeune fille ?... Rien, sans doute !... Et si ses yeux vagues regardaient les nuages, si son immobile visage ne disait rien à l'esprit... c'est que ce visage n'avait rien à dire... c'est que ces yeux n'avaient rien à exprimer...

Olivier s'était accoudé sur le parapet de la rue ; il était six heures du soir ; la nuit la plus noire enveloppait la ville ; une brume palpable montait de la mer, et lui frappait le visage de ses froides effluves. Quelques lumières s'allumaient dans le port, le fanal rouge du phare, l'étoile, verte comme une énorme émeraude, allumée sur le Récif, perçaient violemment le brouillard, quelques reflets ternis tremblaient dans l'eau tranquille des bassins ; la grande voix de la mer montait, de très loin, au-dessus du silence de la ville...

Olivier songea tout à coup à sa grand'mère, qu'il aimait plus que tout au monde... Pourquoi donc ce souvenir lui venait-il, après la pensée de s'introduire chez Mme Seerfs ? .. Elle n'eût pas approuvé cela, elle ?... Et Renée ?... Chère petite cousine ! bien gentille, bien douce... mais dénuée de toute poésie !... pas mystérieuse, pas troublante, pas énigmatique !... Ses yeux gris, sérieux et intelligents, regardaient les gens bien en face, au lieu de déchiffrer on ne sait quoi dans les nuages..... Sa bouche expressive savait sourire gaiement... elle n'était pas sphinx, celle-ci... et

l'on savait tout de suite ce qu'elle pensait ; car elle le disait avec la plus entière franchise.....C'étaient là de bonnes qualités, mais il y a des défauts qui plaisent mieux à certains fous, que les vertus les plus aimables...

Olivier se dit, qu'en somme, il n'y avait aucun mal à désirer connaître un peu des personnes qui paraissaient bien élevées. Sans plus réfléchir, il quitta le mur où il s'appuyait depuis un instant, et marcha vers la maison de Mme Seerfs. Tout était clos ; les rideaux du salon, soigneusement tirés, laissaient à peine filtrer une faible lumière. Olivier sonna avec une légère émotion—bien ridicule, en somme!—A son coup de sonnette, les aboiements aigus d'une petite chienne qui avait un soprano perçant, retentirent de l'autre côté de la porte ; une voix de femme improuva silence : "Taisez-vous, Gypsy!"...pendant que des pas légers s'approchaient...

Dans un tapage de verrous tirés, de serrures grinçantes d'aboiements furieux, la porte s'ouvrit ; et le lieutenant aperçut devant lui une servante, abritant derrière ses doigts une bougie que le vent menaçait d'éteindre, elle le regardait curieusement. Olivier prit la parole.

—Pourrais-je voir Mme Seerfs ?

—Madame est sortie, Monsieur ; mais mademoiselle est là...

Olivier comprit immédiatement qu'il devait se retirer, quitte à revenir une autre fois...Cependant il entra...Un Romain superstitieux eût reculé, car la maison refusait de le recevoir...La porte s'entrouvrait à peine ; son chien défendait le passage ; Mme Seerfs était absente. Mais Olivier n'était pas superstitieux, il pénétra dans le couloir ; la servante ouvrit une porte basse qui donnait dans le salon...et le lieutenant fit son entrée dans ce lieu qu'il désirait tant connaître. Gypsy, furieuse, se roula à terre, dans un accès de rage ; il eut, un instant, une velléité de l'anéantir d'un coup de botte...Il s'arrêta sur le seuil et salua respectueusement Julia, enfoncée dans un tas de coussins épars sur un canapé au coin de la cheminée.

Elle lisait ; au vacarme qui se fit, à l'entrée brusque de quelqu'un dans le salon, elle leva les yeux, regarda d'un air indécis M. de Carnheilles...puis, revenant enfin à la réalité, reconnut le jeune officier que chaque jour elle voyait passer devant sa fenêtre. Sans le moindre embarras, elle indiqua un siège à son visiteur, et posant à regret son livre à côté d'elle, attendit.

Olivier de Carnheilles avait affronté la présence de personnes beaucoup plus imposantes que celle-ci. Il se sentit un peu décontenancé—probablement parce qu'il s'était mis dans une bizarre situation, et que lui-même savait à quel point le prétexte choisi pour entrer dans cette maison, était futile. Il parla de la cause qui l'emmenait, dépeignit la catastrophe, les victimes, leurs parents, la loterie, le comité, et la difficulté qu'il y a à placer cinq cents billets pour une œuvre de charité...Il termina en s'excusant de se présenter lui-même ; le but justifiait l'inconvenance du procédé et il espérait que Mlle Seerfs lui pardonnerait son importunité ?

Lia rectifia l'erreux.

—Je suis Mlle Granson ; Mme Seerfs est ma....—ici, elle hésita, qu'était Mme Seerfs?...mon institutrice, ma gouvernante...Elle regrettera

de s'être trouvée absente... Donnez moi cinquante billets si vous voulez bien.

Pendant que Olivier cherchait dans son porte feuille les coupons demandés, la porte d'entrée grinça, quelqu'un entra dans la maison.

—Voici Mme Seefs, dit Julia au moment même où cette dame, surprise de trouver un visiteur chez elle, pénétrait dans le salon...

Olivier se gourmandait en soi-même de sa sottise...quoi donc ! allait-il partir ainsi, sans s'assurer le droit de revenir, sans même recueillir un mot, en dehors des phrases banales que lui disait maintenant la baronne, heureuse de recevoir le marquis de Carnheilles, et de se poser en femme du monde devant ce jeune homme qui avait évidemment fréquenté la meilleure société, une société où sa baronnie nuageuse n'eût point passé aisément !—Lia, accoudée sur ses coussins, ne prononçait pas une parole, retombée au second plan. Olivier, agacé du parlottage de cette femme prétentieuse, qui semblait, tant elle se montrait familière au premier abord, reconnaître en lui un ami, quelqu'un de son monde, regardait du coin de l'œil la jeune fille qui ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence, contemplant les tisons rêveusement, comme si elle eût pu lire dans les bûches enflammées mille choses très curieuses. Tout à coup, à l'instant où Olivier allait prendre congé, elle poussa une exclamation...

—Gypsy !...affreuse créature !...

La petite chienne, réfugiée sous un fauteuil, dans un angle du salon, mordillait quelque chose, avec cette joie intense des animaux et des enfants qui détruisent un objet quelconque... Lia s'était levée vivement ; en la voyant venir à elle, Gypsy abandonna ce qu'elle déchirait...et qui était le képi d'Olivier, dans un état pitoyable...

Mme Seefs se confondit en excuses, mêlées de reproches aigres à l'adresse de Julia...N'était-ce pas insupportable, d'avoir toujours au salon cette malfaisante bête ? qui déchirait les coussins avec ses griffes, jappait après tout le monde, et montrait un appétit bizarre à dévorer tous les livres qu'on laissait traîner devant elle ?...

Olivier avait repris des mains de Julia son képi déchiré ; l'objet était si drôle, avec ses galons arrachés, son turban d'où sortait la doublure, son apparence d'avoir servi de nid à des générations de rats, pendant très longtemps, que le jeune homme ne put s'empêcher de rire...Lia, pour la première fois depuis bien longtemps, entraînée par cette gaieté franche, s'y associa aussi...et son rire perlé, que Mme Seefs avait rarement entendu, réveilla les échos de la vieille maison...Cet incident avait rompu la glace, et fait cesser cette espèce de gêne qui les étreignait tous deux. Olivier prolongea sa visite plus que ne le toléraient les convenances, parla musique, littérature, peinture, et constata que Julia était une bizarre petite personne, qui avait l'éloignement le plus prononcé pour les arts, lisait beaucoup de poésie, mais sans bien en comprendre la portée, aimant les vers pour leur musique berceuse, qui engourdit l'âme, et porte à la rêverie...Pas artiste, et s'en vantant avec une insouciance évidente ; affolée de lectures, se faisant certainement un monde idéal tout à fait en dehors du monde réel, comme serait le pays merveilleux où se déroulent les contes de fées ; attendant quelque chose—quelqu'un, peut être ?—qui viendrait l'enlever à une monotonie qui lui pesait, et s'isolant du réel autant que

possible, vivant dans le rêve, dans le faux, dans le convenu ; cherchant dans les poètes, non point l'Art, mais un dérivatif à son existence ; non le mot qui fait penser, mais celui qui n'exprime que les idées vagues, indéfinies et fuyantes...

Lia s'hypnotisait à l'aide de tous les livres qu'elle lisait en trop grande abondance. Cela, Olivier ne le devina pas tout d'abord...il ne le comprit que plus tard...car, il revint, sous prétexte de communiquer à Mme Seerfs la liste des numéros gagnants...—puis, sans prétexte ;—en ami.

Peu à peu, le charme très particulier de Julia agissait sur lui, au point de lui faire supporter paisiblement les interminables lamentations de Mme Seerfs sur "ses malheurs". Cette jeune fille l'intéressait comme un sujet curieux d'étude psychologique. Il en vint à désirer éveiller cette âme endormie, ce cœur muet, cette intelligence qui ne s'émuovait que pour des billevesées,—cet être charmant, qui passait dans la vie sans émotion, cette fille au profil exquis d'une figure de Prudhon, qui parlait tranquillement de la mort de son père, et semblait une statue très belle à laquelle manquait l'âme. Olivier vint, presque chaque soir, dans le petit salon humide et laid, où Mme Seerfs assise à une table, lisait d'arides revues scientifiques, pendant que Julia rêvassait, à son ordinaire, en contemplant le plafond jauni, et carraissait d'une main distraite les longs poils soyeux de Gypsoy, qui parfois, répondait par un coup de dent amical.

Il lut tout haut certaines poésies, qu'elle aimait sans les comprendre, et il essaya de lui faire saisir le sens...il fit de la musique, et parvint à tirer du vieux piano poussif, depuis longtemps considéré comme un inutile ornement, des effets qui eussent ravi un auditeur compétent : il joua Mozart, Haydn, Mendelssohn, Chopin, Beethoven, en essayant de lui en montrer les beautés...Cela dura trois mois...

Ce fut par un soir de la fin d'octobre qu'il entra pour la première fois dans cette maison...depuis, il y revint, invinciblement attiré par cette fille romanesque et naïve...où il voyait une âme à éveiller...A cette œuvre décevante, il prodigua tout ce qu'il y avait de meilleur en lui...Nouveau Pygmalion, il essaya d'animer Galathée...et crut parfois y avoir réussi, en la voyant partager son émotion, lorsqu'il avait lu quelque chose de beau...Mme Seerfs favorisait cette assiduité. Avec son coup d'œil de femme pratique, elle avait deviné en ce jeune homme à l'esprit enthousiaste, à la tête un peu légère, au cœur excellent et chevaleresque, ce qu'on appelle "un bon parti", pour son élève. Il lui eût plu particulièrement d'avoir à diriger dans ses débuts mondains une jeune marquise de Carnailles...Elle vit l'emballement d'imagination qu'Olivier prenait pour de la tendresse, grandir de jour en jour,—elle attendit l'occasion favorable, sûre d'elle-même et de son habileté...si bien que le pauvre Olivier, lisant des poésies pour la pâle Julia qui l'écoutait, les yeux baissés, sans penser à ce qu'il lisait, flattée seulement d'être trouvée belle par ce grand garçon, eût pu être comparé très exactement à une pauvre petite mouche qui se serait venu prendre dans une toile d'araignée...et que la maîtresse du logis laissait s'empêtrer dans les fils déliés des habitudes prises, et des potins de province, qui ne manqueraient pas de jouer leur rôle au bon moment...

Un soir de la fin de décembre, Olivier arriva plus tôt que de coutume ;

Mme Seerfs était sortie, mais sans doute ne tarderait pas à rentrer... Cependant on entendait, dans le salon, quelqu'un parler haut... Olivier poussa la porte, et vit le plus étrange spectacle... Vêtue d'un déshabillé blanc, orné de dentelles, étendue parmi les coussins du canapé, dans la pose la plus étudiée, la plus théâtrale, mais aussi la plus gracieuse, balançant au bout de son petit pied une mule de satin qui avait l'air de la pantoufle de Cendrillon, Lia les yeux au plafond, les cheveux décoiffés, la figure tragique, déclamaient une scène du Cid, se donnant le plaisir d'être pour un instant la Ximena Gomez. Un éventail de plumes noires, manœuvré d'une main alerte, semblait un grand papillon sombre voltigeant autour de sa tête fine... Elle était exclusivement jolie et originale dans cette pose, si bizarre qu'elle n'était pas ridicule... Elle n'avait pas entendu entrer son visiteur... et Olivier, amusé et troublé, l'entendit moduler de sa voix flûtée, les vers célèbres de Chimène...

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-moi maintenant pour m'ôter à Don Sanche,

.....
Te dirai-je encore plus, va, songe à ta défense
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix!

Ce fut dit de façon charmante, avec des intonations émuës... ici, elle fit une légère pause, et joua de l'éventail d'une façon nullement tragique... Olivier, entrant gaiement dans la situation, s'écria, continuant la scène :

Est-il quelque péril qu'à présent je ne dompte ?
Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants !

Vivement, Lia s'était redressée, rouge de confusion, souriant pour cacher son embarras, l'éventail frémissant comme un oiseau qui se pose sur une branche ; debout, décoiffée, une de ses mules en désarroi, ...éclairée vivement par la lampe à voile rose, Olivier la trouva exquise... jamais encore il ne l'avait vu si jolie... et puis, enfin, il la voyait émue... elle avait très bien dit ces vers... oh ! mais très bien !...

— Vous trouvez ? dit-elle, avec un petit rire nerveux, en rattachant ses cheveux blonds devant la glace...

— Pourquoi gardez-vous ce talent pour vous seule ?

— Ce talent !... Vous raillez !... murmura-t-elle.

— Du tout... Vous avez dit cela avec un accent... une émotion dont je vous eusse crue incapable... Car vous paraissez une personne calme...

Olivier s'était rapproché de Lia, et, debout derrière elle, la regardait se coiffer ; elle lui sourit dans la glace...

— Oui... une personne calme... cela signifie que vous me trouvez sotte...

— Oh !... protesta Olivier... peut-on dire cela !

— Je vous devine fort bien... vous pensez que je ne comprends pas un mot de toutes ces choses que vous me lisez... et vous vous y évertuez par dévouement, pour me déniaiser... Je vous vois rougir, dans cette glace... c'est fort amusant.

—Mademoiselle, vous vous méprenez.

—C'est vous, Monsieur, qui vous méprenez !...dit Julia malignement...vous faites fausse route parce que votre point de départ est mauvais...vous n'avez pas affaire à une petite niaise...mais à une fille qui s'ennuie...

Elle appuya, d'un signe de tête sur ce mot...regardant dans la glace Olivier, debout derrière elle, et légèrement déconcerté.

—Oui...qui s'ennuie ! Vous voulez savoir le mot de l'énigme : je vous le dis...tout ce fatras de livres dont je garnis ma cervelle vide ne m'amuse pas...mais cela me change. Vous conviendrez, même, qu'il faut s'ennuyer beaucoup, pour chercher un refuge dans la poésie !

—C'est épouvantable, ceci ! dit Olivier moitié sérieux, moitié railleur...Que vous a donc fait l'existence, pour vous excéder ainsi ..

Lia s'accouda devant la glace, et sans se retourner, regardant son interlocuteur bien en face :

—Elle m'a donné Mme Seerfs. Trouvez-vous que ce n'est pas suffisant ?

Olivier n'avait jamais entendu pareille chose sortir de ces lèvres roses, si immobiles d'ordinaire...il n'avait jamais vu dans ses yeux l'expression malicieuse qui les faisait scintiller comme deux émeraudes...Il garda un silence diplomatique.

—Je ne me suis jamais si bien jugée que ce soir, et si nettement, continua Lia...Je m'ennuie parce que je ne suis pas tout à fait à ma place dans l'existence...je suis en marge...Situation fausse...Née paysanne ; j'ai reçu l'éducation d'une demoiselle...je n'avais pas de goûts artistiques...je me trouve sans famille, ce qui vaut mieux d'ailleurs...que ferais-je d'une famille de paysans qui ne me comprendrait pas et que je n'apprécierais pas ;—je n'ai jamais eu autour de moi que la solitude...payée de Mme Seerfs...Par mon éducation, j'ai des aspirations de femme du monde ; par mon origine j'en suis très loin. Je crois que mon père a eu tort de ne pas me laisser être moi tout simplement...de nous séparer ainsi...si bien que nous nous sommes à peine connus...

Elle se tut un instant, pensive...elle venait d'exprimer pour la fois, ces vagues idées qui la rendaient songeuse-toujours ; peut-être, de les exprimer tout haut les lui faisait-il comprendre bien à elle-même, et ne s'était-elle jamais jugée si sainement. Olivier demeura un instant stupéfait ; il ne soupçonnait pas en elle ce fond d'analyste, et comme c'était vrai, ce qu'elle disait là ! Elle était une sorte de déclassée, paysanne par nature, raffinée par l'éducation ; dans cette âme molle, deux principes contraires neutralisaient tout élan, tout effort vers ce qui est bon. Elle se laissait vivre sans penser, car penser lui faisait mal ; elle était, en somme, une pauvre enfant nulle, qui par instant avait des éclairs de lucidité où elle se jugeait...et retombait ensuite dans cette apathie intellectuelle, cette triste paresse morale qui lui faisait subir la vie et l'empêchait de réagir...Il lui avait manqué cette chose suprême : la tendresse ; personne ne l'aimait ; elle n'aimait personne, et c'était là son grand malheur...Olivier se sentit ému d'une pitié profonde...Julia se retourna vers lui, avec son air indifférent habituel...Elle se laissa tomber sur un fauteuil, s'y accouda nonchalamment, et continua avec beaucoup de calme.

—Il y a une chose qui terminera tout, comme dans les romans...c'est que je n'ai pas beaucoup d'années à vivre.

—Vous devenez élégiaïque! remarqua Olivier en affectant de plaisanter, et pourtant troublé de l'entendre dire cela ainsi. N'allez-vous pas me réciter la complainte mineure de Millevoye sur la chute des feuilles?...

—Je dis ce qui est, reprit Julia très sérieuse; j'ai toujours été faible et malade.

—Il y a beaucoup de jeunes filles qui aiment à se croire mourantes, dit Olivier...c'est un état extrêmement poétique, et cela se passe généralement quand on a l'âge de raison!

—Vous riez? à votre aise...

Julia haussa les épaules, et s'absorba dans la contemplation des bûches enflammées; son manteau s'appuyait sur sa main; son bras sortait des dentelles blanches du peignoir, un mince cercle d'or, à son poignet veiné de bleu, soulignait la délicatesse de ton de sa carnation de blonde: les roses reflète du feu se jouaient sur son visage; un silence très grand régnait dans la maison...Gypsy endormie dans la corbeille à ouvrage de sa maîtresse, avait l'air, au coin de la cheminée, d'une petite boule de soie floche... au dehors, le vent gémissait dans l'étroite rue, ainsi qu'en un couloir...

Après un instant où ils n'entendirent plus que le bruit de la pendule, mesurant les minutes, d'un balancier sonore, Lia reprit d'une voix machinale, comme en rêve...

—Alors, à quoi bon m'intéresser au monde...je suis un oiseau de passage...si quelqu'un m'aimait, j'aurais beaucoup plus de peine à m'en aller bientôt.

—Si quelqu'un vous aimait!..

Olivier frémit à cette morne tristesse d'enfant. Il éprouva le besoin de se dévouer pour elle; de remplacer pour elle tout ce qui lui manquait... C'est cela qu'il lui fallait! un ami?...Eh bien...et lui? qu'était-il donc?...

—Vous?...à quoi bon! nous nous quitterons au premier jour!

Olivier se sentit soudain sur l'extrême bord d'un abîme...il eut conscience que ceci était une de ces minutes graves où la vie entière se décide...L'image de sa grand'mère...le doux profil de Renée passèrent en son esprit...Qu'allait-il faire?...Il se raidit...mais son cerveau troublé, son cœur ému effacèrent vite cette passagère lueur de raison...

—Et j'aurai à regretter de vous avoir rencontré, continua Lia, sans la moindre arrière-pensée de coquetterie...D'ormais, je m'en tiendrai à ces vers de Sully-Prudhomme que vous me lisiez hier...Je ne veux plus de ces amis d'un jour qu'on perd si vite...

Le vrai de l'amitié, c'est de sentir ensemble,
Le reste en est fragile, épargnons-nous l'adieu!

—Épargnons-nous l'adieu!...répéta Olivier ne songeant plus qu'à elle...ne voyant plus au monde que cette figure pâle, penchée vers le feu, poétisée par le milieu, l'heure, les circonstances, et où il crut découvrir pour la première fois, une âme qui pouvait comprendre la sienne...Pour quoi donc nous dire adieu? Si vous vouliez, jamais ce mot ne serait entre nous!

Elle leva les yeux, comprit soudain, et rougit...Il lui prit la main, la pressa sur ses lèvres en lui jurant de l'aimer toujours, de remplacer pour elle toutes les affections qui lui avaient manqué.. Elle ne serait plus triste, ni seule, ni malheureuse. C'était fini de souffrir; la vie serait si douce, maintenant !...Aucun malheur ne pouvait les atteindre: à deux on peut tout braver !...

Il s'arrêta subitement...la parole expira sur ses lèvres..."Renée !...ma mère !... que penseront-elles !...qu'ai-je fait ?..." Une souffrance aiguë, lancinante comme un spasme, une angoisse sans nom lui étreignit le cœur en songeant à ces deux femmes...Il tenait toujours la main de Lia dans les siennes, mais son esprit était loin, très loin du petit salon vert éclairé par le reflet dansant des bûches enflammées...Il tressaillit au léger contact de ses doigts qu'elle posait sur son bras...

—Ne regretterez-vous jamais ce que vous me dites ce soir ?...

Il la regarda, et vit dans ses yeux, où scintillaient des paillettes brillantes, une anxieuse interrogation...une crainte de voir cette tendresse qui s'offrait à elle, la fuir comme un papillon qu'on veut saisir, et qui ne laisse dans la main que la poussière colorée de ses ailes...Alors, une pitié profonde; un besoin de la protéger, elle, si faible; puis aussi, le point d'honneur de ne pas revenir sur sa parole, lui indiquèrent le chemin où il fallait s'engager sans retour...Il dit gravement.

—Je ne regretterai jamais cette minute, et je ferai tout pour que vous ne la regrettiez pas non plus, vous !

Une violente rafale secoua les fenêtres, s'en gouffra dans la cheminée avec un bruit lugubre...car une bourrasque furieuse passait sur la ville...On entendait au loin, en mer, les sirènes des navires, enveloppés de plis du brouillard, pousser leurs rauques hurlements...

* * *

Voici l'hiver venu; ma chère petite Renée est à Paris, avec Mme de Bryon. et je me trouve, une fois encore, seul pendant la plus terrible saison...Chaque tempête est pour moi un présage de rhumatismes; les gelées, qui poudrent à blanc mon jardin, et prêtent aux grands sapins verts un air de personnage en perruque, comme j'en vis dans ma jeunesse, me donnent à moi, une grippe opiniâtre, et me rendent morose et boudeuse... Franchement, je vieillis !...je vieillis ! ! Ne croyez pas que je ressemble à ces vieux damerets qui ne se figurent pas le monde sans eux, pensent que tout sera fini quand ils n'y seront plus, et constatent avec désespoir qu'à 75 ans, il y a longtemps qu'ils n'en ont plus. 20 ! J'ai eu ma part, moi, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre; j'ai vécu...et je me suis senti vivre. Je n'ai point fait comme les pauvres créatures d'à présent, qui ne savent pas jouir de l'existence, jouent les blasées à dix-huit ans, ce qui est horrible, et veulent encore être des jeunes femmes à cinquante ans, se fardent, se teignent, se sanglent, ce qui est pis encore que les petites filles qui se croient désabusées de tout, comme de vieux diplomates, alors qu'elles sortent de sevrage !...

Noa ! si je constate que je vieillis, j'entends par là que je perds considérablement de mon égalité d'humeur; autrefois, j'acceptais tout avec vaillance, parce que, à mon sens, rien ne sert de pester contre un destin

qu'il faut subir malgré tout, et que, d'ailleurs, on s'apprête soi-même le plus souvent. Maintenant, je me surprends à gronder, à grommeler de façon inquiétante... Est-ce que je baisse, par hasard ? Et les rhumatismes vont-ils être les plus forts, et me rendre ennuyeuse comme un jour de brouillard ? alors qu'une vieille comme moi devrait toujours être aimable, pour montrer à ces enfants modernes ce que fut l'ancienne politesse française !...

Il fait un temps affreux ; je me sens maussade... mais, ces réflexions moroses, je ne les fais point tout haut, de peur de me rendre insupportable... je viens rager tout seule, là, sur mon papier ; aligner en phrases déconues le résumé de toutes mes touderies contre l'époque actuelle.. Personne n'en saura rien, et je serais fâchée que quelqu'un lût ceci... car en vérité, je comprends fort bien qu'il est ridicule aux vieillards, de toujours maudire le présent, et glorifier le passé !... Mettons que je radote un peu ! C'est mon droit... C'est un des petits profits de mon âge, de pouvoir distribuer au hasard des coups de bec, comme une corneille qui abat des noix !...

Ce matin, il y a deux heures que je rêve dans ma chambre, où me retiennent mes douleurs de plus en plus maussades, et qui me tordent les pieds à me faire crier... Nous sommes en plein hiver. Janvier est venu... je suis seule, très seule, dans ma vaste demeure, attristée par les brouillards glacés, les neiges, les frimas qui me feraient croire qu'ici nous sommes au pôle nord, en hivernage forcé... Ursule m'a installée dans ma bergère de satin jaune, auprès de la fenêtre ; par les vitres que l'hiver a chamarrées de broderies de givre, un jour pâle entre péniblement, comme à travers un cristal dépoli... Je me sens tout à fait isolée, malheureuse... alors, pour me distraire, je me mets à manigancer contre une foule de choses.. je me répète des discours cent fois ressassés !... mais, puisqu'il est convenu que je radote !... et ce qu'il y a de sûr, c'est que la plupart des poupées qui sont la jeunesse d'aujourd'hui auront le radotage plus ennuyeux... oui... oui, je le dis bien ! Pourquoi donc ferais-je de la fausse modestie, de moi à moi ? Pas de coquetterie ! Ce n'est point de mon âge !

Parmi toutes les vieilleries qu'on a balayées de la surface du monde, avec la rage de démolition qui caractérise ce siècle, il y en a une qui n'a pas encore disparu tout à fait ; mais qu'on s'applique à supprimer dans un avenir rapproché : cette chose, c'est la noblesse. Et, ce qu'il y a de triste, c'est que c'est nous, nous autres, Messieurs de la Noblesse, comme on nous appelait aux États, nous-mêmes, qui travaillons à notre destruction. Un souffle d'égalité courbe toutes les têtes... que dis-je, un souffle ? une tempête ? Tout doit être au même niveau. La société ressemblera dans peu aux routes bien entretenues, passées soigneusement au rouleau, de crainte qu'un caillou dépasse l'autre : rien que des égaux... plus de grands seigneurs : tous manants. Les plus beaux noms s'accablent maintenant à la roture ; des jeunes gens qui ont un arbre généalogique illustré épousent des filles d'industriels, très riches, cela va de soi ! ce qui fait du mariage dans ces conditions, une jolie affaire commerciale, quelque chose comme un contrat d'association ou de vente... La demoiselle achète un titre, le fiancé vend ses parchemins... et beaucoup pensent que

la petite fille fait marché de dupe... Je suis de ceux-là, moi, Anne-Marie de Bucil, marquise de Carnheilles... Et si j'étais une jolie petite bourgeoise bien élevée, instruite, mignonne, bonne enfant au fond, j'aurais une toute autre ambition que celle de redorer un vieux blason terni... je me ferais une autre idéal que celui d'entrer, de par mes millions, dans quelque noble famille qui me traiterait de haut!... Comment ces pauvres enfants ne comprennent-elles point qu'elles ne sont duchesses ou marquises que pour leurs valets... et qu'aux yeux de leur mari, elle restent Mlle Duval ou Mlle Labotte, comme devant?... Plutôt que d'épouser un bon garçon de leur monde, médecin ou ingénieur! — je me suis laissé dire qu'ils sont tous ingénieurs, par le temps qui court?

La vieille bourgeoisie était fière, autant que nous, siégeait au Parlement, avait sa généalogie, ses archives, était aussi respectable et grande que la noblesse elle-même... Maintenant laquelle fait le plus platement bon marché de sa dignité?... la noblesse, qui se vend? ou la bourgeoisie, qui n'a pas l'orgueil de se croire assez par elle-même, et avec son or péniblement gagné, acquiert les titres qu'elle dénigre, parce qu'elle les envie... A mon sens, il faut qu'une pauvre gamine ait perdu la tête pour se tromper ainsi de chemin, et se fabriquer à grand frais un enfer, quand elle avait un charmant petit paradis à portée de sa main.

Ce qui me fait faire cette réflexion, c'est un billet de part que je reçois du baron d'Anthins, lequel vient d'épouser une demoiselle Vacheau, dont le père est entrepreneur; quelque maçon, qui fait une foule de bâtisses utiles, hopitaux, écoles, mairies, etc... un métier parfaitement honorable, sans doute; mais je me demande de quel air la grand-mère de M. d'Anthins, la vieille princesse d'Ast, qui est alliée aux Percy-Northumberland, regardera la dite demoiselle Vacheau et son entrepreneur de père!... Ces jeunes femmes ont peut-être soin de recevoir leurs parents qu'à certains jours?... C'est à lui tirer les oreilles, à ce jeune drôle d'Anthins, qui, après avoir dévoré au jeu et aux courses son patrimoine, s'en va prendre une pauvre sotte enfant éblouie de son titre, à laquelle il pense faire grand honneur, et qu'il s'empresse de délaisser dans quelques semaines... Voyons, le mariage date de quinze jours?... C'est peut-être fait déjà!... Mais la demoiselle Vacheau est baronne! Cela est sûr!... même, les d'Anthins nous sont alliés à un degré éloigné; c'est ce qui m'indigne!... Oh! si je voyais jamais Olivier commettre une semblable infamie!... Bah! que vais-je dire là!... Olivier ne ressemble pas à d'Anthins... Il aurait honte d'un mariage d'argent; et il a trop de sens et de fierté vraie, pour faire marquise de Carnheilles une femme qui ne serait pas de notre monde.

—Toujours, je devais lui écrire, à mon cher garçon, au sujet de sa cousine; mais je sais qu'il me doit venir voir dans quelques mois, au printemps, je préfère lui parler; on s'entend mieux en causant; d'ailleurs, Renée, dans le tourbillon mondain où elle passe l'hiver à Paris, est moins occupée de lui.

Renée, Olivier, mes deux chéris, voici que leur souvenir réchauffe mon cœur et fait paraître pour moi ce jour moins sombre, ma chambre moins triste, et me rend presque gaie. — De quoi vais-je donc me plaindre! de quoi vais-je m'occuper! de chercher au dehors, bien loin, des sujets de gronderies et d'axiomes moroses; quand j'ai près de moi, en mon

cœur, ces deux enfants qui m'aiment, qui ont jeté sur ma vieillesse, ainsi qu'un rayon de soleil éclaire un ciel d'hiver, la lumière de leur présence et de leur affection ; je me mêle d'être philosophe !... au lieu de me contenter d'être grand-mère !... Mais en vérité je suis tout à fait folle !... Ah ! songeons plutôt au bonheur de les voir s'aimer tous deux, se rendre heureux... elle est si spirituelle, si douce, si charmante ! — elle me ressemble ! — bien ! c'est dit, je ne me reprends point !... Et lui, si bon et si loyal, comme il saurait l'aimer, ma petite Renée qui mérite tant d'être aimée... Cette enfant-là est un bijou ! Pas du tout Mme de Bryon, mais pas du tout !

Mes yeux errant par la chambre, rencontrent le portrait de mon mari, en uniforme de lancier blanc... C'est toujours en le contemplant que je monologue ; il me semble que ses yeux expressifs regardent les miens, que sa bouche sérieuse se détend dans un demi-sourire, et que je l'entends murmurer à demi voix ce qu'il m'a dit si souvent.

— Vous rêvez trop toute éveillée, Anne ; cela vous jouera de mauvais tours ; quand on sort de ces beaux rêves-là, on se brise, en tombant sur la réalité plate !..

Toujours trop raisonnable, marquis !... Vous étiez la prose, et moi la poésie... quand je m'envolais trop haut dans l'idéal, vous aviez grand soin de m'avertir que mes ailes n'étaient pas solides, et que je n'avais point de parachute !... Que voyez-vous donc d'irréalisable dans le projet que je fais de marier mes deux enfants ? Je sais ! Mme de Bryon, votre fille Monsieur... oh ! beaucoup plus la vôtre que la mienne, tant elle est froide et sensée ! — m'objectera qu'elle ne peut donner Renée à un pauvre lieutenant, avec la perspective de la voir végéter de garnison en garnison pendant ses plus belles années !... S'il s'agissait de ce jeune groom enjaponné qui s'appelle Jeanne, et est aussi ma petite fille, Mme de Bryon le céderait pas ; car l'enfant est tout à fait selon son cœur ; mais, comme, à ses yeux, Renée est plutôt nulle et insignifiante, elle la tient en piètre estime, et j'arriverai à ce qu'on la sacrifie à ce triste sort d'épouser un homme qu'elle aime, quoiqu'il soit sans fortune !

A la pensée de les faire heureux avant de quitter ce monde, un bonheur intime m'envahit toute... Allons, quoique vieille, je serai donc bonne à quelque chose, si je puis faire cela !..

La douce chaleur du feu a fait fondre, aux g'aces des fenêtres, les broderies de givre ; les longues feuilles de fougères et d'acanthé, dont la bise décore les vitres, fondent en pleurs, comme une des naïades de Versailles, un jour de grandes eaux... maintenant, de mon coin solitaire, j'aperçois les jardins, où tout repose sous une molle couche de neige, le parc ; où des allées blanches s'enfoncent sous des arbres blancs, qui, par instants secouent leurs têtes et font pleuvoir sur la neige de leurs branches... ; plus loin, la route se déroule là-bas à travers la forêt, en zig-zag capricieux, comme un lacet de soie qu'une jeune fille paresseuse laisse traîner en ôtant sa robe de bal... Voici qu'un rayon de soleil apparaît dans le ciel de moire pâle... allume sur la neige des lueurs nacrées, sème sur le paysage blanc des diamants à pleines mains, ainsi qu'une rivière de brillants qu'une coquette jette sur ses épaules nues... comme un lustre à mille girandoles, la forêt s'illumine... chaque branche, dont la neige diamantée brille d'un éclat bleu, devient un bijou éblouissant... ma forêt ouvre tous ses écrins et les

éparpille sous mes yeux... Puis-je m'ennuyer ? Vais-je rêver encore que je suis vieille, malade et seule ? Ne vais-je pas m'oublier moi-même... songer plutôt que mon âme et mon cœur sont éternellement jeunes... puisqu'ils savent aimer mes chers petits enfants, et admirer la nature de Dieu ?

Que ce rayon de soleil qui joue dans les branches n'insiste pas trop, cependant !... Car si peu suffirait pour fondre le givre !... pour changer les diamants en pleurs glacés, et la neige, duvet éblouissant et moelleux, en une boue noire et malpropre !... pour que ma belle forêt, que Cendrillon revenant du bal où elle rencontra le prince Charmant, ne soit plus vêtue que de guépilles et de haillons, elle qui se drape si noblement dans le velours blanc doublé d'hermine...

Dans ce silence ouaté de neige, un bruit sourd arrive jusqu'à moi ?... Qu'est-ce donc ? une voiture ?... En effet... Il me semble qu'au loin, sur la route blanche, je vois remuer quelque chose qui ressemble à cela !... J'ouvre tout grand mes yeux fatigués... Qui donc vient chez moi ?... Qui donc, par un temps semblable, s'aventure dans les chemins semés de fondrières, comme autant de chausse-trapes défendant mon château ?... Eh mais !... cette vieille calèche hors d'usage m'est connue ; elle vient de Sainte-Marie-des-Ronces, une petite ville située à trois lieues de Saint-Sauveur, et où se trouve la plus proche station de chemin de fer... Serait-ce mon notaire qui me vient visiter !... La voiture entre dans la cour... Mais non !... ce n'est pas le notaire ! C'est Renée !... C'est ma petite fille, accompagnée de sa gouvernante, Miss Beresford, une vénérable créature, sèche comme un biscuit anglais... Une certaine inquiétude me prend... Qu'y a-t-il !... Que me veut-on ? un malheur serait-il arrivé ?...

Ursule entre dans ma chambre, en criant à tue-tête, tant sa joie est grande.

— Mme la Marquise !... Mlle Renée qui arrive !...

— Ne crie pas si fort ! te voilà hors d'haleine... Qu'elle entre vite, cette petite coureuse ?... Arpenter les chemins par un temps pareil ! Tu as donc envie d'en finir avec l'existence... Tu as juré d'attraper une bonne pleurésie !... A quoi songe donc ma fille ?... m'écriai-je à moitié étouffée entre les bras de Renée qui m'embrassait follement.

— Oh ! grand'mère !... vous me grondez ! moi qui vient seulement pour être avec vous ! me dit-elle entre deux baisers... mais vous ne pensez pas un mot de tout cela !... vous êtes si contente de me voir, que vous pleurez !...

— Comment ! comment ! je pleure ! m'écriai-je... — le fait est que mes lunettes étaient troubles, mais, par un tel brouillard, rien de surprenant à cela ! — Voyez-vous cette morveuse, qui me tient tête !... Ote ton chapeau, ton vêtement, assieds-toi près du feu... Ursule, apporte-lui quelque chose à dévorer ; elle doit être affaiblie... Trois lieues dans la neige ! Donne-moi tes mains, que je les réchauffe !... Elle va nous faire une maladie après une pareille imprudence !... Et c'est réellement pour me voir, méchante petite ?... Rien de particulier à me dire ? non ?

Je regardais ma chère fille, à genoux près de mon fauteuil, appuyée sur moi, ses mains dans les miennes, et sa bouche pensive me souriant... il me sembla qu'une ombre passait sur son regard si pur... c'était une illusion, sans doute ?... elle répondit...

— Non, grand'mère ; rien que le désir de vous voir... je pensais com

Bien vous deviez vous ennuyer, seule ici, et malalade; alors, comme je vous aime bien...car je vous aime bien, moi !...

—Je le sais, chérie...

Elle avait dit cela d'un ton bizarre...comme si quelque autre ne m'aimait point, qui dût le faire ?

—Je suis venu à vous malgré le froid...et je resterai très longtemps !...

—Comment ! tu veux t'enterrer avec moi, dans une campagne triste, en plein hiver !

—Oh ! vous n'aurez pas la cruauté de me mettre dehors par ce temps de neige. Je suis ici, j'y reste...Nous serons très heureuses ensemble ; je vous lirai vos vieux livres... nous causerons.

Ma foi, elle était si bonne, si charmante...que je pris dans mes deux mains son joli visage, embelli en ce moment par un sourire exquis...et je l'embrassai en disant gravement,

—Tu es un ange !...

Je m'arrêtai, surprise...car soudain, elle posa sa tête sur mon épaule, et pleura violemment, comme si quelque gros chagrin...

—Qu'as-tu...Renée ?...Parle...

—Rien du tout grand'mère...dit-elle en faisant un effort pour se calmer...Je suis nerveuse un peu ; le voyage m'a fatiguée, je meurs de faim... Heureusement, voici Ursule qui m'apporte à manger.

Ursule arrivait, avec une petite table toute servie, qu'elle posa devant le feu, près de moi ; Renée se leva et affecta de parler joyeusement à ma femme de chambre ; mais ..c'est égal, je n'étais point rassurée : sa gaieté sonnait faux, et je sentais quelque chose, je ne sais quoi...un malheur... suspendu sur nous...

—Tu n'es jamais nerveuse, cependant ! continuai-je ; ne prends pas cette habitude, mon enfant ; rien n'est plus agaçant que les personnes qui, chaque fois qu'elles éprouvent le besoin d'être maussades, s'écrient qu'elles ont leurs nerfs ; des poseuses, simplement !

—C'est Paris qui me rend comme cela, dit-elle en se mettant à table ; mais ici je vais redevenir moi-même.

Je la regardais manger avec ce bel appétit de jeunes gens, que ni fatigues, ni soucis ne peuvent atténuer.

—Comment ta mère t'a-t-elle permis de venir ! dis-je, ne pouvant croire à mon bonheur. C'est une chose tout à fait surprenante, de te laisser quitter Paris en pleine saison ; et cela sans même me prévenir, si bien que j'ai craint d'abord quelque malheur.

Renée rougit légèrement.

—Je voulais vous surprendre, et vous savez que je déteste le monde, grand'mère ; j'y fait si piètre figure qu'il n'y a pas lieu de m'y retenir de force !

—Comment ! piètre figure ! m'écriai-je, protestant avec indignation... Je voudrais savoir ce qu'il faut aux gens d'à présent ! Piêtre figure !...Une femme charmante, jolie, spirituelle...Ne m'interromps point...je sais ce que je dis...et je ne t'apprends rien, d'ailleurs !...Pas de fausse modestie, nulle vertu n'est plus sottie !...moi, j'ai toujours avoué aisément que je n'étais point laide !...quand on n'est pas aveugle, on sait voir cela aussi bien que les gens qui vous le disent !...Enfin, petite, je ne sais quel genre de per-

sonne fréquente ta mère maintenant...mais je sais bien que dans la société qui était la mienne autrefois, une femme comme toi passait pour ravissante !...Queis diables de sots reçoit-elle donc ! Tous financiers, industriels, chimistes, et autres gens utiles et peu agréables, j'en suis sûre ! Je parierais que ta moderniste de sœur finira par épouser quelque fabricant de savons ou de pâtes alimentaires !...Voilà à quoi l'on s'expose, en recevant un tas d'individus de toutes provenances...Quant à toi, mignonne, je prétends que tu n'encanailles pas ta jolie petite personne, avec quelque quidam, qui se figurera que ses millions doivent enfoncer toutes les portes !...Je méprise ces mariages disproportionnés...Tiens, tout à l'heure, et core...je m'indignais toute seule, en recevant ce billet, en caractères gothiques sur papier à chandelles, ce qui est le *dernier cri*, comme ils disent ! "Par la présente, M. Jean Antoine Camille-Laurent Ottenard, baron d'Anthins, m'annonce son mariage avec Mlle Aurélie Vacheau !..." Un d'Anthins ! si ce n'est pas honteux ! Il y en eut un qui fut connétable de France, sais-tu cela ? Presque aussi purs d'alliage que nous, ma chère !...Et voilà ce qu'il fait de son nom !

Dans mon indignation, je froissai avec impatience la lettre en question, et la jetai au feu...En levant les yeux, je vis Renée, très pâle, repousser son assiette, comme si son bel appétit était calmé subitement.

—Que cela ne t'empêche point de déjeuner, repris-je en souriant ; la chose ne nous touche pas ; j'ai un certain mépris pour ce jeune homme, voilà tout...Et je plains sa grand'mère, la vieille princesse d'Ast, qui est une femme de l'ancien temps, comme moi, et doit souffrir tout ceci...Elle ne pardonnera jamais une telle opération financière.

Renée vient s'asseoir à mes pieds sur un pliant.

—Eh bien, tu ne manges plus ?

—Non, je n'ai pas faim.

Elle resta pensive un moment ; moi je l'étudiais curieusement...Allons ! elle avait quelque chose à me dire, à moi toute seule !...et ne savait par où commencer...C'est que je suis sa confidente, moi !...c'est que c'est à moi, toujours, qu'elle vient conter ses petits secrets...Et quels secrets peut bien avoir une enfant de cet âge, que son cousin aime, j'en suis sûre ?...Est-ce que, par hasard, Olivier se serait permis de lui écrire à elle...pour lui faire l'aveu de sa flamme ? comme disaient les poètes de mon temps. Car, de mon temps, les poètes respectaient les femmes ;—aujourd'hui ils les vilipendent en vers de toute mesure...Sûrement j'avais deviné...rien qu'à voir la figure embarrassée de ma voyageuse.. Ah ! sournoise, qui prétendait n'avoir bravé la neige que pour me voir !...C'est bon !...je ne vais l'aider du tout !...mais du tout ! à m'avouer les choses ! En vérité, Olivier s'y était pris de façon brutale !...Voyez-vous cela ! lui écrire à elle !...Et cette petite, n'osant rien dire à Mme de Bryon, venait chercher secours auprès de moi, naturellement...Mais, au fait...comment cette lettre lui était-elle parvenue ?...Ma fille surveillait de près, comme de juste, la correspondance de ses enfants...Olivier avait-il fait le voyage de Paris ?...et parlé au lieu d'écrire ?...Toutes ces réflexions traversèrent mon cerveau, très vite...Je passai mon doigt sous le menton de Renée, pour lui faire relever la tête et la forcer de me regarder...

—Ah ! ça, mignonne, à quoi songes-tu ? On croirait que tu composes.

un roman psychologique ? Est-ce que tu philosophailles, comme ta grand-mère ?...c'est de mon âge, enfant...mais non du tien...

Renée parut prendre son parti; d'une voix tremblante, elle me dit :

—Y a-t-il bien longtemps que vous n'avez reçu de lettre de mon cousin ?...

Nous y voici ! pensai-je en moi-même, heureuse ! ah ! plus heureuse qu'on ne peut croire ; car c'est une charmante chose, que d'être une bonne grand-mère qui reçoit cette confidence si grave : l'amour d'une fillette de dix-huit ans !...confidence murmurée à voix basse, le cœur tremblant, avec un émoi délicieux...et qui me faisait remonter dans mon passé, si loin...si loin...de plus d'un demi-siècle en arrière.. alors que moi, comme aujourd'hui ma chère petite fille, je confiais tout bas à ma mère, avec cette même rougeur et cette même voix tremblante, qu'au bal de l'Ambassade Anglaise, M. de Carnheillès m'avait dit tout bas des vers composés pour moi !... Ces pauvres vers ! je les ai conservés au fond de ma mémoire, ainsi qu'entre deux pages d'un livre aimé, une fleur séchée qui garde encore un parfum très subtil...Revivre en ceux qu'on aime, n'est-ce pas exquis ?...Le bon Dieu a très bien fait les choses !...

—Mais non, répondis-je ; il n'y a pas longtemps ; quinze jours, peut-être...

Elle hésita encore...

—Et...il ne vous a dit rien de particulier ?

—Que pourrait-il me dire, mignonne ?...Lui serait-il arrivé quelque chose ? Tu parais mieux instruite que moi ? Peut-être t'aura-t-il prise pour confidente ?...Tu peux me confier ce grave secret ; tu sais que je suis très discrète...

Elle m'a comprise, cette enfant...elle a rougi...J'ai cru que, spontanément, elle allait tout avouer...Non...elle a paru plus embarrassée encore...Après une minute de silence, elle a repris cette même voix hésitante...très doucement, et comme pour demander grâce...

—Vous vouliez savoir, chère grand-mère, à quoi je songeais tout à l'heure...je songeais au baron d'Anthins...

—Tu songeais à d'Anthins ? à quel propos ? De quoi me parles-tu là ?

—Je réfléchissais à vos paroles au sujet de la princesse d'Ast...Elle souffrira, disiez-vous ?...Elle ne pardonnera jamais ce mariage à son petit-fils ?...Moi, je crois que si...car si cela est si bon une grand-mère...une grand-mère comme vous...qu'il est impossible de se la figurer haineuse et vindicative...Vous pardonneriez, vous ! n'est-ce pas ?

—Que me chantes-tu là ! dis-je, vaguement troublée...il ne s'agit pas de moi...Je ne suis pas la princesse d'Ast, moi ! je n'ai qu'un petit fils, qui, Dieu merci, ne ressemble pas à d'Anthins ! !...

—Non...car ce monsieur fait un mariage d'argent...Mais si Olivier aimait une jeune fille d'un autre monde que le vôtre...je suis sûre que vous lui diriez : Prends-la !...

—Moi, je n'en suis pas si sûre ! m'écriai-je, bouleversée...changeons de conversation, si tu veux bien ! ce sujet me déplaît...Tu fais des suppositions malheureuses !...

Renée se rapprocha de moi, passa ses deux bras autour de mon cou, et d'une voix caressante :

—Chère maman...Olivier est venu à Paris...pour une affaire grave... et c'est de cette affaire que je viens te parler...

Mon cœur battit violemment; mais je ne prononçai pas un mot... Elle m'appelait maman...elle me disait "toi"...ses yeux étaient brillants de larmes...quel chagrin m'apportait-elle? Elle continua...

—...Ma mère l'a chassé honteusement...Tu auras pitié, toi, n'est-ce pas?...Il n'y a que toi et moi qui l'aimions, ce pauvre Olivier!...

Je me raidis.

—Ta mère l'a chassé? Quelle infamie a-t-il donc commise?...

—Aucune!...Olivier, commettre une infamie!...Non...Il veut épouser une jeune fille...qu'il aime...Mlle Granson...dont le père habitait Saint-Marie...Si cette personne eût été très riche, ma mère n'eût sans doute fait aucun reproche...continua Renée, jugeant d'un mot, sans s'en douter, Mme de Bryon!...Mais il ne fait pas un mariage d'argent, lui...il en est incapable...

—Mlle Granson! répétais-je, cherchant dans mon cerveau affolé, où j'avais bien pu entendre ce nom. Eh mais!...Granson.. un cabaretier, n'est-ce pas?...qui tient une auberge à paysans..Ah! très bien...nous donnons dans les idées ultra-modernes...et le marquis de Carnheilles ne s'encanaille pas pour un peu!...Moi qui parlais de Mlle Vacheau! nous aurons, nous! la fille au père Granson! Et c'est fait? M. de Carnheilles a pris seul cette décision, sans daigner m'en faire part? On n'est pas plus respectueux!

—Rien n'est fait, chère maman...Olivier aime cette jeune fille, il lui a donné sa parole de l'épouser, et s'il a tardé à vous en parler, c'était dans la crainte de vous chagriner...

—Tu déraisonnes...S'il a donné sa parole, la chose est faite...La parole d'un Carnheilles vaut bien celle du maire qui le mariera, ce me semble?.. Ah! il a craint de me chagriner!...Ne pouvait-il attendre un peu?...Je ne l'eusse pas gêné longtemps.. Et il eût pu m'épargner ceci...et à lui, un remords!...

Je voulais rester calme: impossible. L'indignation, la douleur de recevoir un tel coup, de cet enfant que j'ai aimé plus que tout au monde, furent plus fortes que ma volonté.—Je pleurai..peu, car les vieillards n'ont plus de larmes; mais celles-ci furent cuisantes...Renée, penchée sur moi, reprit de sa douce voix consolante.

—J'ai voulu vous dire cela moi-même...J'ai pensé que vous souffririez moins...Et lui, m'en a priée...car il sait combien vous m'aimez.. je vous reste, moi..

C'est vrai!...Pauvre enfant, qui oublie son chagrin pour ne penser qu'au mien! car elle l'aimait, ce misérable fou!...

—Et c'est lui qui t'a priée de m'avertir!

—Il savait qu'à moi, vous ne pourriez pas refuser de lui pardonner... J'eus un geste négatif.

—Oh! si...vous pardonnerez..Vous ne voudrez pas que toute sa famille le rejette...c'est à vous qu'appartient le droit de grâce...et c'est vous seule qu'il aime...Ne dites pas non! La marquise de Carnheilles souffre, en ce moment; mais la grand'mère va pardonner ensuite, j'en suis sûre.... Enfin, cette jeune fille est honorable...son père l'était aussi; Olivier n'a-t-il pas assez de quartiers de noblesse pour se passer de ceux de sa fiancée?

—Assez ! dis-je sévèrement. Tu n'a pas à juger mes sentiments... Ces principes, dont tu fais si bon marché, sont le fond de ma vie... Ce n'est pas à 75 ans que je changerai d'idées, pour complaire à un enfant irrespectueux, qui n'hésite pas, lui, à me faire subir un chagrin et une humiliation mortels... Ne m'en parle plus... Je donnerai mon consentement "volontaire", afin que le bruit de nos querelles de famille ne rejaille pas au dehors... Mais jamais plus je ne veux entendre parler de M. de Carnheilles... Il est mort pour moi, — mort !

Un peu d'énergie m'était revenu... Je songeai qu'il était de mon devoir d'agir ainsi... d'étouffer ma tendresse pour ce garçon indigne... de le punir comme il le méritait... car ceci le punirait cruellement, j'en étais sûre... Je faisais ce qu'eût fait mon mari, et jetant un regard sur son portrait, je sentis qu'il m'approuvait. Ce fut pénible, car à mon âge, dire cela, c'est signer un arrêt éternel... je mourrai sans l'avoir revu ;

Une pluie fine et pénétrante embrumait le paysage ; la neige se fondait en tons boueux et gris.. ma belle forêt de tantôt n'était plus qu'un cloaque... Je regardai Renée, à genoux près de moi... hélas ! mes projets s'étaient évanouis au contact de la réalité, comme la neige sous la pluie... et le pauvre rayon du soleil qui, un instant, avait lui sur ma vieillesse, était mort... mort,

Chère Renée... chère petite... moi qui m'attendais à quelque douce confiance !... moi qui prenais pour un embarras charmant son hésitation à me porter un pareil coup !... Quelle angoisse n'avait-elle pas éprouvée !... quel voyage avait-elle entrepris là !... Pour adoucir par sa tendresse l'amertume du premier moment !... Elle oubliait même son affection pour lui, même ces espérances d'avenir que nous avions formées... pour ne penser qu'à la manière la plus douce de m'apprendre que tout était fini... Et moi, injuste, dans mon chagrin, je venais de la rudoyer... Elle détournait les yeux... pensive... les coins de sa bouche s'abaissaient dans une expression triste... je posai ma main sur son front.

—Renée ! dis-je à voix basse.

Elle releva la tête, vivement...

—Je te remercie, mon enfant...

Alors, elle éclata en pleurs, et ce fut moi qui, à mon tour, la consolai... et redevins grand'mère, pour celle-ci qui m'aimait, du moins !

* * *

Olivier de Carnheilles avait ce qu'on appelle vulgairement "mauvaise tête et bon cœur", c'est-à-dire l'habitude de faire, par pur entêtement, des sottises qu'il regrettait ensuite très sincèrement. Lorsqu'il apprit, par une petite lettre (bien affectueuse, pourtant !) de Renée, que sa grand'mère était chagrinée de son mariage ; que, cependant, elle donnerait son consentement pour éviter tout scandale ; mais qu'il ne fallait pas, pour le moment, songer à se présenter devant elle, il eut un de ces accès de rage froide, pendant lesquels sa mauvaise tête imposait complètement silence à son bon-cœur.

Il lut entre les lignes de cette lettre ; là où Renée avait écrit : "Grand'mère ne veut pas te voir tout de suite"... il comprenait : sa maison est fer-

mée à Mlle Granson...elle lui disait : "Grand'mère, ainsi que je l'avais prévu, a été bouleversée d'apprendre que tu as engagé ta parole sans la consulter"...il lisait..."je te blâme pour lui avoir manqué de respect, et, toi-même, tu comprends quelle mauvaise action tu as faite?..."

La dernière phrase de la lettre était mélancolique; René essayait d'attendrir son cousin, de l'amener doucement à une vision plus saine des choses..."Elle a pleuré, cette pauvre grand'mère! Je ne puis te dire mon chagrin en pensant que c'est toi, Olivier, qui étais cause de cela...Il y a quelque chose de si pathétique dans les larmes d'un vieillard...Et grand'mère est bien, bien vieille!..."

De sa fiancée, pas un mot! Ce silence de René rejetait si loin Mlle Granson, la tenait à une telle distance, que le jeune homme se sentit furieux, et, par un entêtement d'orgueil, s'affermir dans la résolution de passer outre à toute résistance...Un instant, il avait eu le cœur plein de repentir; il venait, prêt à subir les reproches de sa mère, disposé à céder, peut-être, au fond de son honneur hésitant,—à ne se considérer comme engagé—car, peu savent porter vaillamment le poids des fautes qu'ils ont commises, peu ont le courage de tenir entièrement, absolument, cette chose si petite et si lourde: leur parole...Un mot de sa grand'mère eût peut-être modifié les événements; peut-être venait-il le lui demander, ce mot, afin de se donner un prétexte à lui-même. Il l'eût demandé en vain: Mme de Carnheilles considérait le fait comme accompli, son petit-fils ayant donné sa parole, et elle l'eût vu faire bon marché de cet engagement.

Elle ne lui écrivit pas; ce silence, s'ajoutant à la lettre de René, où il sentait un reproche sous chaque mot...et un reproche mérité, l'aigrit et le fortifia dans cette folie qu'il allait faire...Il quitta Paris, résolu à presser son mariage, résolu à oublier sa famille, qui le reniait, pour n'aimer plus au monde que sa fiancée, qui ferait une adorable petite marquise. Il la présenterait partout où il était reçu; il n'aurait pas l'air de ces marquis honteux, qui ont épousé une héritière et se montrent le moins possible auprès d'elle! Lui, protégerait sa femme, l'avouerait hautement, l'introduirait dans son monde si bien fermé, mais que son nom saurait ouvrir... un marquis de Carnheilles pouvait anoblir n'importe quelle bourgeoise, sans doute? et malheur à qui se permettrait la moindre allusion, le moindre propos, sur l'origine de Julia...

En arrivant à Granville, il se présenta chez elle, qui l'attendait avec une entière confiance, ne se doutant nullement des préjugés de caste qui pouvaient élever une barrière entre elle et la famille de son fiancé, croyant ces choses des fictions de romans, tout simplement...Olivier n'eut pas besoin de lui rien dire, elle comprit tout de suite, à l'expression dure et volontaire de sa physionomie, qu'il y avait des résistances contre leur bonheur.

—Votre grand'mère ne veut pas? dit-elle à voix basse, pendant qu'il lui baisait la main.

—Il suffit que je veuille, moi! répliqua-t-il avec une incroyable expression de tenacité.

—Je comprends que Mme La Marquise de Carnheilles soit peu flattée de m'avoir pour fille.. murmura Lia, en manière de réflexion sur son humble origine...Il vaudrait mieux en rester là!

Olivier se retourna vers Mme Secrfs.

—Madame, je vous demanderai de fixer la date de notre mariage pour le jour le plus rapproché qu'il vous sera possible. J'ai hâte d'en finir.

C'est toujours ainsi que sont les fous ; ils ont hâte de se lancer irrévocablement dans les plus malheureuses aventures...

Le mariage eut lieu quelques semaines après ; ce fut une triste cérémonie ; pas de famille de l'un ni de l'autre côté : Les parents de Lia aient morts, ceux d'Olivier, très loin de lui...éloignés de tout un immense abîme, creusé entre eux par l'acte irréparable qu'il accomplissait llement, presque sans réflexion...parce que cette jeune fille lui avait semblé jolie et malheureuse...parce que, rencontrant une résistance, il s'était vidi dans un de ces entêtements farouches où il n'était plus maître de ses propres inspirations, où il agissait au hasard, guidé seulement par son orgueil froissé, qu'il appelait de la dignité...

C'était par une froide matinée du commencement de Mars, une pâle lumière aurait peine à percer les lourds nuages pleins d'eau qui planaient sur la haute ville ; la bise soufflait du Nord par violentes rafales, poussant les ondées qui cinglaient les passants comme autant de coups de fouet. Le petit cortège qui entra dans l'église, au milieu d'une troupe de gamins et de grandes filles débraillées, accourus là par curiosité, était aussi peu gai, aussi peu animé que pour un enterrement.

Olivier se retourna sur le porche, et vit, à travers la pluie, une bande de corneilles voler autour de l'église, en poussant des cris aigus, effrayés par le bruit des cloches vibrant dans leur cage sonore ; au loin, par-dessus le parapet de la petite place, la mer, livide, soulevait de menaçantes vagues, des paquets d'eau inondait la jetée du phare, les coques des avires se heurtaient aux murs du quai ; une sonnerie de clairon retentit dans la caserne vive, et se mêla bizarrement au carillon des cloches.

Au premier plan, des créatures effrontées qui peuplent ce quartier misérable, dévisageaient Lia, descendant de voiture...Cela était si triste, ces détails, cette solitude autour d'eux, ces quelques indifférents, venus là par politesse ou désœuvrement, qu'Olivier sentit son cœur se serrer. Quoi !... c'était lui... lui-même ! le héros de cette morne cérémonie ?... Lui ! qui se mariait sans voir près de soi une seule figure aimée...Pauvre grand'mère, qui savait qu'à cette heure l'acte était accompli, et la rupture irrévocable !...Il monta la nef, en conduisant la baronne ; il s'agenouilla sur le prie-Dieu de velours rouge, à côté de cette fiancée qui apportait la discorde dans la famille où elle entrait...

Les vitreaux palpitaient sous la rafale avec un bruit sec de verreries secouées ; on entendait la pluie crever en cataracte, et frapper, les fenêtres éblouissement. Cette tristesse des choses ajoutait à la tristesse intime de son me...il abaissa son regard sur Julia...sur cette créature frêle couverte de dentelles et de dentelles, dont chaque mouvement avait un doux bruit de soie froissée, dont il aspirait le léger parfum d'iris, sur cette pauvre petite chose qu'il avait prise dans ses bras, par pitié pour sa faiblesse, par tendresse pour sa grâce, son charme d'être très faible...elle leva les yeux au moment même, et le regarda avec un jolie sourire ; car elle était tout à fait heureuse de se sentir marquise pour tout de bon...de n'être pas une Cendrillon, qui en sortant de la fête, allait, en ôtant son petit soulier de

-satin, perdre aussi ses beaux habits, sa couronne toute neuve...et son mari, qui était bien un idéal de Prince Charmant ! Et, en voyant ces prunelles lumineuses, qui semblaient avoir accroché des lueurs de vitrail traversés



Quoi ! c'était lui-même ! le héros de cette cérémonie ?

d'un rayon de soleil, Olivier se sentit consolé : il vit son devoir, et que, puisqu'il l'avait prise, il fallait qu'elle fût tout pour lui.. jusqu'à ce que le temps amenât une détente dans les idées de sa mère...

Ce mariage fut conclu avec tant de précipitation que le temps manqua pour faire les préparatifs nécessaires... Olivier, dans son empressement, se trouva heureux d'accepter l'offre de Mme Seerfs, d'habiter avec elle " provisoirement ". Les jeunes gens s'installèrent donc sans frais dans la petite maison qui dominait le rempart, et, dès les premiers jours, Olivier, sans y songer, commença la vie de famille dans les plus mauvaises conditions, avec une sorte de belle-mère qui n'aimait pas Lia...

En très peu de semaines, il fut las de cette promiscuité, et s'occupa de chercher un autre gîte; mais, ainsi qu'il arrive souvent, il se trouva pris, dans une foule de petites habitudes adroitement créées par Mme Seerfs; toujours des difficultés survinrent dans le choix du logement—Olivier, chaque semaine, se dit: " J'irai ailleurs "—et, par paresse, par crainte des scènes, du dérangement, des ennuis nouveaux qui pouvaient survenir, resta lié à ce boulet que bénévolement il s'attachait au pied... Il pensait:

—Lia y est habituée; Mme Seerfs est pour elle une société. Résignons-nous quelque temps encore !...

Et il se résigna si longtemps, qu'il se sentit enfin tout à fait pris dans cette sottis combinaison, et que, même, s'il parlait avec espoir d'un changement de garnison, Mme Seerfs s'écriait aussitôt qu'elle suivrait ses chers enfants au bout du monde, par pur dévouement!

Cette personne de tête menait tout dans la maison; Lia était comptée pour rien, et Olivier pour peu de chose: cependant on le craignait encore, car les hommes ont certaines façons de parler qui contraignent les femmes les plus audacieuses à céder, mais, en somme, les deux jeunes gens étaient chez elle... et non chez eux... Une situation fort gênante...

Le printemps fut charmant cette année-là... La nature semblait fêter la première saison du mariage de Julia, se parer en l'honneur de son titre de marquise, dont elle était fière comme une véritable enfant, et qu'elle promena en grande pompe dans tous les salons de la ville, heureuse d'entendre, chez les personnes qui se piquaient de savoir les usages, et faisaient annoncer leurs visiteurs, résonner ce nom très grandiose; Marquise de Carnheilles. Ses débuts dans le monde furent quelque peu pénibles; seule, présentée par son mari, elle eût assez aisément trouvé grâce, étant jolie, ce qui lui assurait les suffrages des hommes; étant ou paraissant insignifiante, ce qui lui donnait l'indulgence des femmes; mais bientôt, à sa suite, ou plutôt la précédant avec l'audace qui la distinguait; Mme Seerfs voulut, elle aussi, s'introduire dans la société; elle ne se présentait pas modestement, celle-ci; elle ne ressemblait pas à cette petite marquise de racroc, étonnée de sa bonne chance comme si elle n'eût pu y croire, et se fût attendu à ce que quelque méchante fée lui enlevât son marquisat de fraîche date... et qui ne voyait au monde que son mari, en pensant nullement à être coquette, envieuse ou jalouse !...

Non, Mme Seerfs était tout autre; dès le début, elle afficha les plus sales, les plus injustifiables prétentions, critiquant, analysant, contredisant, parlant de ses hautes relations, de la splendide situation qu'elle avait eue, du salon extrêmement bien fréquenté qui était le sien, autrefois, et cela, avec des airs dédaigneux, une tendance à la raillerie acerbe, une manière faussement indulgente de juger les usages des personnes qu'elle

visitait, qui la rendit en peu de temps l'exécration de tout le monde ; cette antipathie rejaillit naturellement sur Julia.

On l'avait d'abord trouvée gentille, cette petite, éprise de son mari, l'admirant si naïvement ; on la trouva sotte, naïve, gauche ; quelqu'un, recherchant avec malignité les hauts faits du baron Seerfs, apprit que ce personnage avait, quelque vingt ans auparavant, été impliqué dans de fâcheux tripotages... que sa baronnie était fictive, qu'il était mort, absolument ruiné ; les malheurs de Mme Seerfs furent tournés en ridicule, avec la méchanceté des gens qui n'ont rien à faire, et sont tout heureux d'exercer leur langue sur un sujet amusant...

Après celle-ci, on passa à Julia... Eh ! qu'était-elle, en somme ? la fille d'un cabaretier, d'un individu connu pour son ivrognerie et ses habitudes tapageuses, qui tenait une auberge à rouliers à Sainte-Marie des Ronces !... C'était là le noble père de Mme la Marquise !... Ce pauvre Carnheilles !... Quelle folie il avait faite ! Ceci entraverait sa carrière, certainement, et le ferait mal noter ! Au lieu d'épouser quelque riche héritière, ou une femme de son monde, qui, à défaut d'argent, lui eût au moins apporté de belles relations (un autre genre de capital !) et l'eût fait arriver plus vite !... Et sa famille le reniait ? Car cela aussi fut connu : et, plusieurs fois, de perfides allusions vinrent faire souvenir Julia que sa situation était fautive.

Une personne "distrain" lui demandait, par inadvertance des nouvelles de sa grand'mère, Mme Carnheilles, ou de son oncle, M. de Bryon. Olivier mordait ses moustaches avec fureur, et emmenait Lia presque impoliment...

Et, pendant un temps plus ou moins long, il se sentait contre elle une colère, une rancune, comme si elle lui eût fait quelque chose, attiré une insolence imméritée... Ils marchaient, l'un près de l'autre, sans se rien dire, jusqu'à ce que Julia un peu tremblante osât s'enhardir, insinuer sa main sous le bras de son mari, essayait de dire un mot auquel il répondait brièvement, agaçait contre elle et contre lui-même de cette hostilité sourde qu'il sentait autour d'eux... Alors, quand le temps était beau, elle l'entraînait dans quelque longue course à la campagne.

Il se laissait faire, maussade d'abord... Puis, quand la ville était loin derrière eux, quand ils se trouvaient isolés, ne rencontrant plus sur la route poudreuse que quelque fillette gardant sa chèvre au revers d'un fossé, il redevenait lui-même, le cœur bon et tendre qui avait aimé cette femme, parce qu'elle était seule, triste, et aimée de personne autre ; il la regardait se serrer près de lui, chercher en lui un refuge contre tout, et il sentait sa rêverie s'en aller. Lia tout à fait heureuse, alors, devenait gaie, riait comme un enfant, admirait avec lui les tristes horizons qui sont la caractéristique de ce bout de côte normande ; ces longues plaines brûlées, plates, à peine conquises sur les sables, qui s'étendent au pied de collines aux monotones ondulations, de Granville à Jullouville ; ces maigres arbres brûlés par le vent de mer, ces grèves où l'on s'enlise, plantées de chalets d'architecture bizarre, et dès qu'ils sont inhabités, donnant au pays l'aspect d'une contrée morte, délaissée par tous ses habitants ; dans les grands champs pierreux, parfois quelque berger gardant des moutons frappait Olivier dans son sens artiste... Ces plaines grises, ayant pour toile de fond la mer, semblaient une création d'un grand peintre inconnu... quelque chose

qui faisait rêver à la tristesse de l'existence, qui s'écoule sur cette lande stérile...

Des flots de poussière voguaient sur la route; les deux jeunes gens marchaient dans l'ombre des haies, se heurtant parfois, au détour du chemin, à une femme, conduisant un de ces petits ânes aux jambes nerveuses, aux oreilles intelligentes, que l'on voit trotter le long des rues montueuses, là-bas, et qui font tableau, lorsque quelque fille aux yeux noirs, au profil grec, les monte dans une pose nonchalante, et passe en jetant aux piétons son sourire qui montre des dents blanches dans sa face brune...

Cependant, à mesure que les mois s'écoulaient, Olivier, de plus en plus, se sentait triste, malgré la tendresse de Julia; malgré ses efforts évidents pour lui plaire. Il sentait déjà quelque chose de manqué dans sa vie: que ceci ne lui suffirait pas toujours, était une compensation insuffisante, ces conversations avec une enfant qu'il ne se donnait pas la peine de déniaiser, cette tendresse... bien touchante, mais peu puérile et encombrante, aussi, parfois?... que sa vie n'eût pas dû s'écouler dans ce logement garni, aux meubles vulgaires, entre Mme Seerfs, dont il sentait vivement les imperfections, et Julia, qui par instant le fatiguait... il se sentait couler à des habitudes amollissantes: plus d'énergie, plus de ressort, il faisait son métier machinalement, sans espoir d'arriver, presque sans désir, n'ayant plus de but dans sa vie, finie à présent! il se laissait aller à la dérive... se cramponnant seulement à cette idée, qu'il fallait être bon pour Lia... Une pauvre enfant, qui, longtemps aussi, n'avait pas eu de point fixe dans la vie, et maintenant, n'avait que son amour pour son mari.

Souvent, accoudé sur la fenêtre du salon, regardant mourir en mer, les dernières lueurs du jour, Olivier pensait à sa mère... Combien elle avait dû être profondément froissée!... quel chagrin elle avait dû ressentir!... Que pensait-elle? Son ressentiment serait-il implacable? Longtemps il hésita...

Un soir, six mois après son mariage, il se tenait là, près de cette fenêtre, le visage crispé douloureusement... Il lui avait écrit une lettre bien repentante, bien soumise et bien affectueuse, et elle ne répondait pas... Ce silence était un refus de pardon, cela le murait dans la vie qu'il s'était faite... Et était bien fini, il ne la reverrait jamais!...

Comme cette pensée torturante lui venait, il entendit derrière lui un tumulte aigu, Lia, avec un enfantillage de gamine agaçait sa chienne, et l'excitait à une de ces colères drôles qu'ont ces petites bestioles... Mme Seerfs gronda, interrompue dans sa lecture d'un article politique... Aboiements, cris, éclats de rire, une voix grincheuse, un violent tapage, qui le fit tressaillir. Il s'accouda sur l'appui de la fenêtre, s'isolant de cette scène, essayant de fuir ce milieu où il souffrait... il s'absorba dans la contemplation de la mer aux lointains vaporeux, où dans la brume légère apparaissait une voile blanche, rapide, effleurant l'eau comme l'aile d'un goéland.

D'en bas, du pavé, des quais, des bruits vulgaires montaient jusqu'à lui, chansons de matelots ivres, mêlées au nasillant refrain d'un orgue de Barbarie; des lumières éclairaient un carrousel de chevaux de bois, mettant dans ce coin de la trivialité d'une foire normande... Des odeurs chaudes et malsaines arrivaient aussi, de ces bouges qui bordent les bassins du port; senteur de poisson gâté, de goudron, de malpropretés de tout genre;

et cela se mêlait bizarrement à l'acre parfum des varechs, tandis que les bruits de la foule ivre et joyeuse se mêlaient au bruit de la mer, et lui paraissaient plus affreux, comme sa vie plus triste, en face de cet infini mouvant, où glissaient, parmi les derniers rayons égarés du jour, des voiles furtives... où s'allumaient déjà les premières étoiles. où la nuit d'été, tout à l'heure, allait descendre...

Toujours ces rires derrière lui.. toujours ce tapage de voix criardes!.. Olivier saisit son képi, brusquement, sans un mot, et sortit...

Très tard, il erra le long du parapet, regardant s'allumer le phare, comme un énorme rubis lumineux, le récif à la lumière verte... et trembler dans l'eau morte les reflets rouges des feux de navire... Et il se sentit le cœur si serré, si affreusement désolé, qu'il se surprit lui, un homme, lui, un soldat, pleurant sur ce parapet de pierre grise, la tête appuyée sur ses mains, dans une horrible détresse morale, sentant tout crouler autour de lui...

Car là, dans la solitude de cette nuit d'étoiles, il comprenait clairement quelle faute il avait faite... Il s'était trompé... Cette pauvre enfant qui l'aimait, qu'il avait prise malgré tout, qui n'avait au monde que lui... n'était pas la femme qu'il lui fallait... Non... Ce n'était pas une compagne pour tout une vie, cette créature frivole, incapable d'une pensée sérieuse amusée de son titre de marquise, ainsi que d'un jouet, neuf, passant dans l'existence comme une petite créature légère, jolie, pas sérieuse... un être un peu irréel, qui resterait enfant toujours... et serait incapable de s'occuper d'autre chose que de Gypsy, tremblant devant Mme Scerfs, et jouant peut-être encore à la poupée quand elle se trouvait seule?... Lui, qui était un homme intelligent, que ferait-il de cette femme éternellement près de lui?... Car, cela, ces manières enfantines, ces rires à propos de tout, cette légèreté d'oiseau, excusables quand on a vingt ans, deviennent péniblement ridicules chez une vieille femme qui veut minauder encore, et prétend dire des enfantillages? Elle serait ainsi!..

Il songea que personne ne l'aimait plus, de ceux qui l'aimaient autrefois! Il serait définitivement seul dans l'existence, sans jamais une voix amie pour l'encourager... Personne ne pensait à lui... Personne? Si... Le pur profil, les beaux yeux intelligents de Renée passèrent dans sa pensée, comme en rêve... Et ce fut un nouveau remords pour lui... car, elle aussi, avait souffert à sa folie!... Par son sot orgueil il avait donc perdu trois existences?... Oh! non!... Lis, du moins, serait heureuse!... Jamais, jamais, elle ne saurait ce qu'il penserait d'elle... Il s'était trompé, lui, il était coupable... on le reniait, il l'avait mérité... mais, elle, n'avait rien fait de mal; il lui ferait une vie très douce... il la laisserait être enfant, toujours, suivre tous ses caprices... et il tâcherait que, de la voir heureuse, fût suffisant pour le rendre heureux, lui!..

Quant à s'occuper sérieusement de chercher un remède à la frivolité de Lis, quant à essayer d'ouvrir son âme à l'intelligence de questions sérieuses, il n'y songea même pas... N'avait-il pas échoué, en tentant de lui comprendre l'Art? Car les séances de lecture étaient finies depuis longtemps... depuis que, devenue Marquise de Carnheilles, elle avait déclaré à Olivier que tout ceci l'ennuyait... Il ne se dit pas qu'avant d'éveiller un sens artiste en elle, il fallait d'abord éveiller son âme, et lui paraphraser:

le livre de Dieu, avant de lui faire goûter les poèmes des hommes... Non.. Il prit seulement la résolution de faire son devoir jusqu'au bout... Et un devoir très difficile, avec un caractère tel que le sien ! A combien de résolutions semblables, il avait déjà manqué !...

Il rentra, comme minuit sonnait d'une voix claire dans la vieille église... Les bruits s'étaient apaisés sur les quais ; les fenêtres s'éteignaient ; on n'entendait plus qu'un son très affaibli et très léger ; une guitare, dont jouait dans quelque auberge voisine un musicien errant... La mer paraissait très pâle sous le ciel pur... la ville endormie avait une silhouette bizarre... seul, le phare veillait... et aussi ce bruit de guitare monotone et mélancolique... Ce paysage nocturne donnait la sensation d'une des exquises pages de Lotti, qui, avec des mots, émeuvent l'âme, troublent le cœur, et font qu'on se sent transporté dans des pays fantastiques, si lointains qu'il faut être un marin pour les voir autrement qu'en rêve, et peuplées de femmes qui s'appellent Rarabu, Chrysanthème, Azadé...

Olivier s'arracha à cette poésie de la nuit ; il rentra chez lui, ferma la porte doucement, un bruit de serrure grinça dans la rue déserte.. et il n'y eut plus que le son éloigné de la guitare, obstinée et mélancolique... grattée, d'une main languissante, par un mendiant italien. tandis que le phare et le fanal vert du récif lançaient en mer leurs longs rayons. sous la tranquille clarté des étoiles.

* * *

Autrefois, dans un temps fort lointain (il y a quelques mois), j'étais une aimable vieille femme, je puis me dire cela à moi-même, d'autant plus que j'emploie le passé. J'étais gaie, je m'amusais bien, parfois, à lancer quelques récriminations un brin paradoxales sur l'époque où j'achève de vivre.. mais c'était pour me divertir ; un pur effet de mon humeur taitailleuse. A présent, je ne gronde plus, je ne m'indigne plus.. je tombe à ce dernier degré de lassitude : l'indifférence !... Autrefois, je m'indignais, maintenant, je dis : " Ah ! bah ! que m'importe ! "

Ceci est la conséquence du coup que m'a porté Olivier.. Je n'ai pas oublié ; je n'oublierai pas ce qui m'a frappée si profondément ; ce n'est point tant le fait d'introduire Mlle Granson dans la famille des marquis de Carnhilles, que l'insensibilité dont il a fait preuve, en n'hésitant pas à me désespérer... en n'attendant pas même les quelques jours qui me restent (malheureusement !) à vivre..

Trop longtemps... trop longtemps, ici ! Je m'attarde ! Depuis 25 ans je devrais dormir dans la chapelle de Saint-Sauveur, auprès de mon mari... Qu'est-ce que je fais donc là ? .. A quoi suis-je utile ! Pourquoi rester dans l'existence, regardant tristement, autour de moi, disparaître toutes les grandes choses, tout ce que nous respectâmes, tout ce que nous adorâmes genoux... toutes ces grandes idées pour lesquelles on savait mourir autrefois, et qu'on raille, et qu'on méprise aujourd'hui : la Religion l'Honneur... le Respect du nom...

Et ce sont nos enfants, notre sang, qui donnent le signal, et lancent le premier coup de pied aux idoles vieilles... Ce sont ces êtres que nous vons vus tout petits, que nous avons aimés follement, en qui nous eussions voulu revivre... qui nous infligent cette leçon de choses... Place aux

jeunes !... Arrière, les vieux !... Pour quelle tâche, mon Dieu, me faites-vous vivre si tard ?... Quelle chagrin suprême me réservez-vous ?

Après l'hiver, si long et si froid, l'été est revenu enfin ; je me traîne appuyée sur ma canne, dans les allées de mon jardin, sous les fraîches avenues de mon parc... La forêt a pris son manteau de soie verte ; mes vieux chênes, mes grands hêtres gris font frissonner à la brise chaude leurs feuilles légères... des fois, assise sur un banc de marbre, bien tranquille, bien calme, j'essaie d'oublier que j'existe, j'essaie de rentrer, avant l'heure, dans le sein de cette nature qui, toujours, a parlé à mon âme par les mille voix de ses brins d'herbe, de ses mousses, de ses feuilles... et que j'entends murmurer de consolantes choses dans la brise qui passe, dans le rayon de lumière qui joue avec les branches... De longues heures, je reste là, enveloppée dans ma douillette de soie, mes mains blanches, presque diaphanes, posées sur mes genoux, ma pensée flottant dans un vague reposant... Je dois, je pense, avoir l'air de l'ombre d'un siècle passé, qui reviendrait s'asseoir à cette place... J'y viens chercher, moi, vainement, les êtres aimés de ma jeunesse...

Que de morts, qui dorment heureux sous l'herbe drue, où j'irai bientôt, moi aussi... Comme ma grande demeure est vide, silencieuse et morne, avec ce pauvre spectre au pas tremblant, qui est *moi*, errant dans ses corridors, hantant ses allées sombres...

Quand ces pensées décourageantes me viennent, il me suffit de regarder autour de moi pour sentir mon âme se rasséréner ; — un écureuil traversant le sentier, portant fièrement sa queue rousse en panache ; un lapin effaré, regagnant son trou ; une jolie couleuvre argentée qui vient s'allonger au soleil... détourne ma rêverie de sa pente ordinaire, et lui font enfler les chemins de traverse, toujours si jolis !... mais où l'on s'égaré quelquefois... ce qui m'arrive : car ma tête divague de plus en plus, et je deviens faible, faible...

Hélas !... Je l'ai vu, lui, tout petit... jouer sous ces grands arbres... je me refaisais enfant pour le comprendre, pour lui parler... Ici, il abattit sa première pièce de gibier... un malheureux moineau... je lui avais donné une carabine anglaise qui le rendait fou de joie... à cette place, il faillit se tuer, en tombant de ce gros chêne, où il avait voulu dénicher un nid de pinson pour Renée... et moi, je grondai d'abord bien fort, en louant la justice divine qui défend les nids d'oiseaux !... puis je m'attendris, en voyant le front du coupable rougir, non pas de honte, mais par le fait d'une meurtrissure violente... là, dans ce coin d'étang, il y a un gouffre, un trou profond rempli d'herbes perfides, qui fallirent le faire se noyer pendant qu'il prenait un bain... C'étaient tous les jours des alarmes !... Il ne rêvait qu'aventures et entraînait Renée dans les expéditions les plus audacieuses... Au fond de cette petite clairière tapissée de mousses, de fraises et de violettes sauvages, ils avaient allumé un grand feu de bois mort, et faisaient griller des châtaignes sous la cendre... Pendant que Renée surveillait cette cuisine, lui, allait en chasse, et rapporta un corbeau... Ces deux garnements voulurent le faire cuire... et m'invitèrent ensuite à leur dîner sauvage... Nous croquâmes de bon cœur les marrons, après avoir jeté le rôti à Bayard, le chien de garde...

Mon Dieu, j'étais aussi enfant qu'eux, je l'avoue... et je m'amusaïs de les voir si heureux !...

M'avoir fait ce chagrin !... Et que peut donc être cette femme ? Une lourde créature, qui a quelque beauté, sans doute... ou bien, une de ces jeunes demoiselles savantes, qui parlent de tout, discutent sur tout, abordent tous les sujets, audacieusement, tranchent toutes les questions, et mériteraient de recevoir le fouet, si leurs parents conservaient un peu de sens commun ! Des enfants ! de malheureuses petites de vingt ans, blasées comme de vieux juges !... On vous cite cela ; ce sont des phénomènes d'esprit et de science ! Mais les phénomènes sont souvent des monstres... Et je ne sais rien d'aussi écœurant pour les gens délicats, qu'un monstre : physique ou intellectuel !

Je le connais, lui... Emporté, agissant comme un fou, sans réfléchir, au hasard... revenant ensuite à la raison avec des repentirs si sincères, si complets, si francs... que toujours je pardonnais. Cette fois-ci, la faute est irréparable... Je n'ai point agi comme font les pères barbares de romans vieux jeu ; je n'ai point rayé son nom sur un arbre généalogique, ni voilé son portrait d'un crêpe noir... seulement, quand il me reviendra, demain, peut-être... ou dans un mois, ou dans un an... quand il viendra me dire : "J'ai eu tort, je me suis trompé, pardonnez !" — Je dirai : Non ! Car ceci est grave, de jouer avec son honneur et le respect de ses ancêtres... ceci est grave, de se mettre dans le cas de dédaigner la femme qu'on a prise, de voir en elle un obstacle, une cause de discorde et de honte... Qu'il porte, cette fois, le poids de sa faute !...

Renée est restée près de moi l'hiver entier, tâchant d'adoucir par sa tendresse le chagrin où elle me voyait plongée... inquiète de mon indifférence, de mon silence, de ne plus m'entendre parler comme autrefois... Elle me demandait inutilement, dans ces jours-là, de lui raconter mes souvenirs de jeunesse ; je n'avais plus même la force de lui infliger ce supplice !... Enfin, la voyant si désolée de ma tristesse, j'ai réagi, j'ai compris que je devais prendre sur moi, pour ne pas faire peser sur cette pauvre petite le poids de ma déception... Au printemps elle est partie, un peu rassurée, me faisant cent recommandations, de bien me soigner, de la faire revenir si je m'ennuyais, de lui écrire souvent... et cela, avec une sollicitude touchante qui me remua le cœur...

Puis, il y a quelques semaines, Mme de Bryon, en allant aux eaux avec ses filles, s'est arrêtée ici... J'étais vraiment surprise d'une si gracieuse attention : je compris vite le but de la chose. — Ma fille me demanda audience particulière, — et là, de ce ton froid, posé, sensé, qui la caractérise, elle me confia qu'elle était fort mécontente de Renée, qui vient de refuser deux partis tout à fait avantageux, et a su mettre dans ses intérêts cet excellent homme, M. de Bryon...

— Vraiment ! dis-je ; qu'appelles-tu partis avantageux ? Qui sont ces prétendants ?

Mme de Bryon me regarda en face.

— L'un est Monsieur Hankermann, très riche, très bien posé, parti inespéré pour Renée, qui a une dot assez médiocre.

— Hankermann, repris-je ; il me semble connaître ce nom ? Où ai-je vu cela ?

Mme de Bryon ne répondit point.

— Hé ! m'écriai-je !... je m'en souviens !... c'est sur la quatrième page de

ma gazette...*Elixir dentifrice à la guimauve du docteur Hankermann...*

*Crions à tous les échos
La vertu plus qu'incroyable
De l'élixir délectable
Qui change les noirs chicots
En perles, qu'un joaillier
Voudrait monter en collier !...*

Trois rimes masculines de suite ; la prosodie n'est pas irréprochable mais l'inspiration est gracieuse et badine, ce qui est suffisant pour une poésie légère !... Sans doute, l'élixir est exquis !... Et cette petite aristocrate de Renée a refusé cet homme célèbre ?...

—Ma mère, dit Mme de Bryon sèchement, vous avez beaucoup d'esprit !...

—Oui, ma fille, on me l'a dit souvent. Voyons l'autre parti avantageux ?

—M. le Baron Bryce.

—Ah !... bon !... un cuisinier, le baron Brisse ?

—Mais non, ma mère... le baron Bryce est financier... fort riche.

—En effet !... je connais ce nom aussi... un monsieur qui fait courir, qui a été exécuté il y a peu de mois, et chassé de l'hippodrome de Vincennes ; ce baron Bryce est en même temps directeur d'une banque qui lance souvent des affaires très audacieuses... terminées par d'invariables déconfitures... Espérons qu'il sera acquitté !... C'est bien celui-là, n'est-ce pas ?... Vrai ! j'aimais encore mieux l'autre baron Brisse, le cuisinier !... De bonne soupe est bonne !

—Tous les hommes en vue sont calomniés pas une ignoble presse, dit Mme de Bryon.

—Il fut un temps, ma fille, où un quidam du genre de celui-ci était bien plus en vue encore ; au pilori, avec un carcan au cou, et une fleur de lys sur l'épaule.

—Ma mère, si j'eusse cru à ces calomnies, je n'aurais pas écouté la proposition du baron Bryce !

—J'espère pour vous, Claude, lui dis-je gravement, que vous n'avez pas cru à cela. J'espère que sa fortune ne vous eût pas fait passer outre... Une chose m'étonne ? Dans quel lieu avez-vous donc mené ma petite-fille, pour qu'un semblable sire l'ait pu rencontrer ?

—Chez moi—

Et comme je faisais un geste d'indignation, elle reprit froidement.

—Ne vous étonnez pas, ma mère, tout change, voyez-vous... il faut marcher avec son siècle, et ne pas se renfermer dans une morgue et un ostracisme ridicules. Vous vous croyez encore au temps de Louis XIV ; nous n'y sommes plus ; il y a une égalité réelle, qui s'étend chaque jour ; point de démarcations, tous les mondes se mêlent. Pourrais-je, quand je le voudrais, réagir contre l'époque actuelle ?... Je rencontre ces personnes dans les meilleures maisons ; je les reçois, et nul ne s'en émeut ! Il n'y a plus de différence sociale entre les nobles et les roturiers.

—Y en a-t-il, au moins, entre les coquins et les honnêtes gens, ma fille ?... Pour l'homme à l'élixir, je comprends encore qu'une femme moderne, pratique, et qui sait le prix de l'argent, comme vous êtes, y ait.

songé ; mais pour l'escroc, lanceur d'affaires véreuses, matiné de book-maker, je n'admets pas que la comtesse de Bryon, je n'admets pas qu'une femme délicate, y ait pu penser un instant...

Elle se mordit les lèvres, et, pâle de colère, se tût...elle eut besoin certainement de faire appel à toute sa force de caractère, à tous ses principes de politesse et de savoir-vivre, pour ne pas riposter quelque phrase irrespectueuse.

—Je ne comprends plus, continuai-je, étant données vos idées modernes—puisque c'est " cela " qui est moderne !—Je ne comprends plus votre belle indignation contre mon petit-fils ! Bon pour moi, de ne pas admettre Mlle Granson !

Mme de Bryon eut un dédaigneux plissement de lèvres...

Mlle Granson, sans fortune, sans position sociale, sans relations, sans éducation...une fille de rien...

—Ce qui veut dire : une fille qui n'a rien ! ..C'est seulement le côté peu pratique de ce mariage, qui vous a déplu ?...

—Ce qui m'a déplu, c'est de voir mon neveu s'encanailler, en épousant une sottte petite bourgeoise qui lui fermera les portes de toutes les maisons convenables, et entravera sa carrière...ce sera beau, de voir un marquis de Carnheilles besoigneux et misérable, réduit à sa paye, et aux quelques écus que le Cabaretier Granson a pu cacher dans quelque vieux bas, au fond de son armoire !

—Et moi, repris-je tremblante d'indignation, si une chose pouvait me faire pardonner à mon fils, c'est le fait de n'avoir commis qu'une folie, et pas un marché ; d'être dupe et non dupeur ; de ne s'être pas vendu, d'avoir pris cette fille parce qu'il l'aimait, sacrifiant tout, sa position et sa fortune, aussi bien que sa famille, ne gardant que l'honneur...et cela il l'a encore...tandis qu'il ne l'aurait plus, si des millions lui avaient payé son titre ! !

Mme de Bryon eut un petit rire désagréable.

—Vous ferez bien, alors, de le rappeler, et de bénir la donzelle...ce sera touchant...

—Je crois, ma fille, que vous vous oubliez !...

Je dis cela d'un tel accent qu'elle plia immédiatement, et me fit ses excuses.

—Enfin, que me voulez-vous ? repris-je, Renée a refusé deux partis ; son père l'approuve ; vous en êtes froissée, que puis-je faire ?

—Je vous demande, ma mère, de ne pas entretenir dans l'esprit de Renée des idées surannées qui n'ont point cours maintenant, de ne pas me la rendre romanesque, en lui inculquant une manière de voir que je respecte en vous, mais que j'ai le droit de réprimer en elle...Je vous le dis, j'ai été très fâchée de sa résistance, et des sotttes raisons qu'elle m'a opposées, derrière lesquelles j'en ai deviné une autre...Un reste de son attachement pour son cousin, je ne sais quelle sentimentalité vulgaire et ridicule, qui lui fait considérer ce garçon comme un héros de roman ! s'il se présentait une autre occasion...

—Une autre occasion ! !...m'écriai-je ironiquement. Continuez !...

—Je serais absolument impitoyable, et, sans être tyrannique, je saurais exiger ; il vaut donc beaucoup mieux qu'elle ne se fasse pas de chimères, d'idéal, et autres billevesées ! M. de Bryon est un homme faible, et

vous savez bien que c'est moi qui l'emporterai dans une lutte morale ? Renée vous aime tendrement ; elle est souvent seule ici avec vous... j'espère que vous lui ferez entendre raison..... *je vous prie* de le faire.

Je compris à demi-mot. L'air résolu de Mme de Bryon ne me laissait pas de doute : si l'on remarquait encore, en Renée, des idées romanesques et exagérées, si elle refusait le premier coquin qui la demanderait, on me punirait en ne me l'envoyant plus... Je ne répondit pas ; ma fille me salua et sortit...

Le soir même, comme nous nous promenions dans le parc, Renée et moi, je vis venir de loin M. de Bryon... l'homme faible, dont ma fille anéantirait la volonté avec un seul froncement de sourcil : je l'appelai d'un signe.

— Eloigne-toi un peu, dis-je à Renée ; j'ai à parler à ton père.

Puis, m'appuyant sur le bras de mon gendre :

— Henri, lui dis-je, il faut que je vous remercie, de vous être opposé à ce que l'on marie ma petite-fille à l'un de ces messieurs que vous savez... Ne vous étonnez point, Mme de Bryon m'a tout dit, en m'enjoignant d'avoir à chapitrer Renée, ce que je ne ferai pas... C'est un bijou, cette enfant-là, mon cher ! il ne faut pas que nous lui laissions épouser un imbécile ou un fripon ; je compte sur vous...

Il sourit en me regardant...

— Oui, je sais, vous n'êtes pas un allié bien solide ; mais moi, je tiendrais tête à Mme de Bryon, dans un cas semblable... Donc, quand vous serez en détresse, appelez-moi à la rescousse... il est vrai que ma fille m'a menacé de ne plus me laisser Renée, si je désobéis à ses ordres... mais, là encore, j'ai compté sur vous !...

— Et vous avez bien fait, Madame, a-t-il dit, en baisant ma main avec assez de bonne grâce... Pour cela, rien ne doit vous inquiéter. Vous aimez Renée, soyez sûre que vous l'aurez avec vous aussi souvent que vous pourrez le désirer...

Pauvre homme ! Je le regardais s'éloigner, en me demandant comment il se pouvait faire qu'un pareil gaillard, qui a des épaules d'hercule, et des moustaches de corsaire algérien, se laisse annuler à ce point !... Tandis qu'une petite vieille comme moi est batailleuse, et hardie, et n'a point peur de la lutte !

* * *

L'avais-je pas dit, qu'il m'écrirait ?... Ce matin, j'ai reçu cette lettre, dont l'écriture a fait palpiter follement mon cœur... Voici que la crise est venue... Sous chaque mot, je devine la lassitude de la situation qu'il s'est faite ! Rien qu'un appel suppliant à mon indulgence et à ma tendresse ; il n'ose pas me parler de la nouvelle marquise ! — mais, moi qui le connais, je sens dans cette lettre désespérée, qu'il a écrite après bien des hésitations... (il est si fier !...) je sens, dis-je, une fatigue, un ennui, un désarroi profonds ! Quelle diable de petite sotte est-ce là, qui n'a point su le garder, après avoir réussi à le prendre !... Vous verrez que, de façon ou d'autre elle va me le rendre malheureux ; elle ne comprend rien à ce caractère délicat et raffiné, si bon, au fond... Quelque pataude, qui met ses grands pieds dans tous les plats, lourdement, et salit tous le monde de malpropres

élaboussures...Elle ne sait pas le français...sans doute ! elle le fait rougir de honte, dans tous les salons où il l'a présentée, par ses balourdises fréquentes...Ce doit être une sotte fille des champs !...Superbe dans les toiles, de Millet ou de Breton, ces types-là !...mais si vulgaire dans la vie réelle !...Je parierais qu'elle a de grosses mains rouges !...C'est à se demander pourquoi il l'a prise ! Un moment de folie, alors ! Un accès de délire !

Longtemps, je suis restée assise sur mon banc de marbre, regardant tomber les feuilles qui jaunissent déjà...Septembre arrive ; ma fille, installée aux Ormes, à deux lieux d'ici, donne l'hospitalité depuis quelques jours à une bruyante société...Cela, je pense, doit être un peu mêlé...On y rencontre des barons Bryce ; je ne vais pas dans ces lieux-là !

Je me figure que le parc des Ormes doit ressembler un peu à la forêt de Bondy, d'effrayante mémoire ; et j'aurais peur, en vérité, de rencontrer, à des tournants d'allées désertes, quelques grand drôle m'offrant des actions dans sa banque, ce qui est leur manière moderne de dévaliser les gens inoffensifs...Moi, je reste ici, toute seule, bien décidée à ne point fréquenter ces "nouvelles couches" qui ne feraient qu'aigrir mon humeur et exciter mes nerfs.

C mme je lisais pour la dixième fois la lettre d'Olivier...(je suis si folle, que je me fais honte à moi-même !...) j'entendais, très loin, dans la forêt, passer la chasse, une sonnerie de cors, des aboiements de chiens ; — cela est une harmonie féroce, très supportable et même belle à distance ; mais qui, de près, n'est plus que l'orchestration d'une tragédie abominable...La mort d'un cerf, que l'on traque pendant des heures, affolé, éperdu, et que l'on finit par égorger malgré ses larmes...Je suis une sentimentale (et croyez que je sens vivement le ridicule dont je me couvre en l'avouant !) mais le fait est que je ne puis admettre que des femmes, de faibles femmes, s'amuse à un si cruel et si désordonné passe-temps, que de s'en aller à cheval, fautant fossés et fondrières, à travers halliers et taillis, au milieu d'un concert hurlant de chiens, d'une galopade de chevaux, d'un sabbat de cors de chasse, pour assister à l'agonie et à la curée d'une pauvre bête !...

Allons ! ne récriminons pas !...pensons plutôt à cette lettre d'Olivier...Que ferai je ? Il me semble que je ne puis hésiter...Il y a six mois seulement, que j'ai affirmé ne lui pardonner jamais son mariage...six mois ! Ce serait bien peu tenir ma parole, quoique, selon l'Evangile, ces serments-là ne soient pas bons à tenir !...Non...pas si vite ! Peut-être, plus tard, pourrai-je pardonner...(cela, je ne l'aurais pas cru, hier encore ; mais l'émotion que m'a donnée cette lettre, m'a démontré à quel point je suis faible !...) pardonner, ce serait le revoir, lui !...ce serait lui ouvrir mes bras, avoir cette joie ineffable de l'entendre encore m'appeler maman, de m'appuyer sur lui, moi qui ne peut marcher..., mais pardonner, ce serait aussi admettre chez moi cette femme, que j'ai grand-peine à ne pas haïr, pour le mal qu'elle nous a fait ! Ce serait traiter comme ma fille, la demoiselle Granson !...

Mon Dieu ! Je sais bien ! C'est de l'orgueil, de la vanité ! tant qu'on voudra...mais cela m'est permis ! Bon pour les cuistres, l'humilité ! si j'étais une bourgeoise, évidemment je proclamerais l'égalité générale !...mais, je suis "moi"...et je tiens à mes idées, puisque je n'ai plus que cela !...Je ne répondrai pas à sa lettre. Il saura, alors, combien profondé-

ment il m'a offensée; et je verrai s'il a quelque courage à supporter le malheur.

Comme je venais de plier ce papier et de le mettre dans ma poche, il me sembla que le bruit infernal de la chasse se rapprochait... Je frémis! Pourvu que ces gens n'aient pas l'idée saugrenue d'entrer chez moi! Je ne me sentais pas d'humeur hospitalière, et préférerais beaucoup ma solitude tranquille à leur tapage. Comme je me disais cela, je vis arriver, du bout de l'avenue, un groupe équestre... Tout était perdu! L'invasion commençait. Une simple grille, percée dans le mur d'enceinte, sépare mon parc de la forêt... C'est par là que ceux-ci s'étaient introduits chez moi...

J'ajustai mon face à main, et reconnus avec étonnement mes deux petites-filles, accompagnées d'un monsieur très long, qui avait des jambes extrêmement maigres, serrées dans des housseaux de toile biso, et ressemblait à Don Quichotte, perché sur un affreux cheval anglais beaucoup plus laid que Rossinante! A quinze pas de distance, un domestique suivait, dernière concession faite aux vieilles coutumes, qui, elles, n'autorisaient pas des jeunes filles à courir les bois en compagnie d'un autre homme que leur père ou leur frère... Nous avons changé tout cela!

Jeanne riait très haut, jouait avec sa cravache, tourmentait son cheval, et croquetait avec ce grand niais; sa tenue me choqua au dernier point. Renée allait un peu plus à l'écart, elle m'aperçut, pressa le pas, s'arrêta toute souriante devant moi, et resta un peu déconcertée de la figure que je fis en lui parlant.

— Avec qui donc es-tu là ?

— Moi, je suis seule; comme nous passions près de Saint-Sauveur, j'ai demandé à Joseph, le groom de papa, de m'accompagner; alors, Jeanne qui était là, a voulu venir aussi, et M. Vershoot l'a suivie.

M. Vershoot l'a suivie! C'est charmant! Il la suit souvent comme cela ?

— Quelquefois! a répondu Renée embarrassée.

— Et ta mère laisse faire?... Qu'est-ce qu'il fabrique, celui-là? du cirage perfectionné, ou des souliers en caoutchouc ?

— Non, il ne fait rien... Son père est un constructeur de machines... il est très riche.

— Evidemment.

Les deux autres arrivaient près de nous; Jeanne, très cavalièrement, me souhaita le bonjour, et me présenta M. Vershoot, qui me fit le salut le plus bouffon, et me parut tout à fait grotesque à cheval... Ses culottes grises tournaient en vis sur ses longues échasses, il avait l'air d'un héron qui ferait du sport, et voudrait se teuir en selle... Et des pieds!! d'une incroyable longueur, larges et fort plats, bien entendu!... Jeanne, avec ce sans gêne délibéré qui me déplaît tant en elle, entamait une bizarre conversation, en français panaché d'argot, du plus mauvais ton: elle semblait poser devant ce garçon pour l'éblouir! Dieu me pardonne! Je mon temps, les jeunes filles étaient plus difficiles que cela sur la qualité de leurs adorateurs... Une telle perche, avec des pieds de cette taille, un nez de ce volume, et un esprit aussi nul n'eût obtenu aucun succès!...

Ceci dura quelques minutes: aussi mal élevés l'un que l'autre, ils ne s'occupaient pas de moi, et semblaient plutôt vouloir m'éblouir de leur

esprit ; Jeanne se démenait si fort, que sa jument fit un écart. Alors, comme j'en avais assez de tout ceci...

— Ma chère enfant, tu as des manières si détestables, que Miss Flora elle-même en est révoltée, et va finir par te déposer sur l'herbe... Si tu m'en crois, tu vas descendre, je te ferai reconduire en voiture.

— Mais, grand'mère, je monte très bien ; pas de danger que je tombe, j'ai une assiette !!

Le jeune homme eut un rire éclatant... Cette assiette a sans doute un sens caché, qui m'échappe...

— Tu me parais imprudente, et je n'aime pas à te voir courir les bois toute seule... Un accident est vite arrivé !

M. Vershoot crut galant d'intervenir.

— Oh ! Madame, ne craignez rien, je suis là, je surveillerai Mlle de Bryon...

Triple sot ! sans doute, il était là ! C'est bien cela qui m'exaspérait... Jeanne éclata de ce rire aigu et forcé dont elle accompagne sa diction.

— Vous me surveillerez !... Elle est bien bonne ! Vous aurez assez à faire de ne pas mesurer le sol vous-même ! Vous montez comme une paire pincettes !

L'indignation contre une telle inconvenance de la part de ma petite-fille m'ôta le souffle un instant... Lui et elle riaient, en se regardant d'un air satisfait... et paraissaient tout à fait bon amis !... C'est peut être cela qu'ils appellent "flirter" ?... Je pris mon air imposant, et, d'un ton très sec...

— Tu vas descendre à l'instant de cheval ; toi aussi, Renée. Je me charge de vous faire reconduire plus tard ; j'ai à vous parler... J'espère que M. Vershoot voudra bien excuser le manque d'hospitalité d'une femme âgée, qui n'est plus habituée au monde, et d'ailleurs est fort souffrante. La chasse n'est pas très éloignée, vous la rejoindrez aisément.

Le congé était si formel qu'il fallut bien obéir ; il me salua, serra familièrement la main de Jeanne — voulut en faire autant à Renée ; mais celle-ci, fort occupée de mettre pied à terre, ne parut pas s'en apercevoir, — et s'éloigna enfin.

Lorsqu'il eut disparu, et que Joseph eut emmené les chevaux à l'écurie, je me retournai vers ces deux enfants... Renée vint s'asseoir près de moi, coula son bras sous le mien, et m'embrassa gentiment pour arrêter les reproches prévus... Jeanne, debout, la jupe retroussée sur la hanche, allongeant son pied botté, montrant un bout de pantalon, coiffée d'une cape comme celle de mon vieux garde, gantée de peau de chien, la carabine à l'épaule, paraissait un être hybride, déconcertant, bizarre... Était-ce une jeune fille du monde, qu'il y avait dans cette robe, ou bien un garçon mal élevé ?... Elle leva le bras, arracha une branche de glycine qui pendait au-dessus de ma tête, et commença à la déchiqueter. Ce mouvement me fit remarquer l'inconvenance de son corsage ajusté, qui dessinait son buste, comme si l'étoffe eût été collée sur la peau... Je sentais une irritation extrême...

— Jeanne, laisse cette branche, et écoute-moi. Tu m'as déplu par ton attitude inqualifiable avec ce monsieur.

Très sincèrement surprise, elle me regarda.

— Mon attitude inqualifiable ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

—Tu as montré la liberté de tenue et de paroles que pourrait avoir une bouvière, avec un charretier. Je n'admets pas que tu te laisses accompagner ainsi, que tu plaisantes sur ce ton libre, dans un langage qui offense également la grammaire et le savoir-vivre...

—Qu'est-ce que c'est que ces rires, ces clignements d'yeux, ce ton délibéré, ces poignées de main ? Tu t'amuses à te faire manquer de respect ? Je vais écrire un mot à ma fille ; ce Monsieur me paraît une société compromettante ; il serait bon qu'il allât importer ses grâces plus loin. Comment n'as-tu pas réfléchi qu'on ne traîne pas à sa suite toujours le même homme, sans exciter les commentaires malveillants ?

—Toujours le même ? Mais non ! Celui-ci ne me plaît pas plus qu'un autre !

—Alors, tu es comme cela avec plusieurs ?...

—Avec tout le monde ! me dit-elle hardiment. Je ne pense pas mal faire, je suis comme les autres... Il n'y a rien de déplacé à rire, à s'amuser ; on ne peut pas rester comme un morceau de bois...

—On pourrait aussi n'avoir pas les allures d'une fille de théâtre ! J'étais réellement tremblante de colère... son attitude me bravait ; elle ne répondit point, mais elle avait cette face froide de Mme de Bryon, quand mes discours l'ennuient, et qui signifie si évidemment.

—Taisez-vous, ma bonne dame ; vous rêvez... il faudra bientôt vous remettre en tutelle...

Je me détournai, dédaignant d'insister ; je vis ma petite Renée froissée de la conduite de Jeanne.

—Quant à toi, je croyais que tu ne montais jamais à cheval, tu me ferais plaisir de ne plus recommencer ; tu peux te blesser... Et surtout prendre ce ton d'écurière de cirque qu'affecte effrontément ta sœur..

Je fis apporter dans le parc des rafraîchissements, et jouai un peu à la dînette avec ces deux petites, heureuse, quand même, de les voir là de vant moi, si charmantes, si animées, si jeunes... Ah ! Dieu ! penser que j'ai été ainsi, moi !... penser que j'ai eu ces roses sur les joues, ces rayons d'or dans mes cheveux, ces nuages de bleuets dans mes yeux ! et cette vivacité de geste et de langue...

Jeanne avait jeté sa cravache et son affreuse cape de velours... impolie, cette enfant, insupportable, bruyante et encombrante ; mais jolie, on ne peut le nier : et ce n'est point par coquetterie de grand'mère que je le dis !... Pas sotte, avec cela !... des mots drôles... audacieux, risqués, mais amusants... Comme elle remettait ses gants, au moment de partir, et venait m'embrasser, je lui posai la main sur le bras...

—Toi, mignonne, tu serais une femme séduisante, si tu n'étais pas un gamin si mal élevé !... Quand tu changeras de genre de pose, tu me préviendras !... Je serai tout à fait contente d'avoir une petite fille aussi spirituelle que toi...

—Oh ! a-t-elle dit avec une moue boudeuse... Je suis incorrigible !...

—Personne n'est incorrigible, mon ange, répliquai-je sérieusement, en lui ôtant des mains sa cravache de cuir tressé... — Il s'agit seulement d'employer les moyens nécessaires... Tu as là une bien jolie cravache !...

Je lui en appliquai un léger coup sur l'épaule... Elle comprit, et me regarda fièrement, les lèvres serrées, les sourcils froncés... elle avait tout à fait l'attitude d'un pur-sang qui se cabre...

—Là, ma belle, ne nous fâchons point !... Si personne ne prend pitié de toi, et n'assaye de t'assouplir, tu auras fort à faire en ce monde... Voistu, quand c'est la vie qui se charge de corriger les gens, elle le fait brutalement, et ses coups de cravache sont beaucoup plus durs que les miens...

On ammena les deux chevaux; ces demoiselles se mirent légèrement en selle, et partirent, suivies de Joseph. Immobile sur mon banc, je les regardais s'enfoncer dans l'allée; elles marchaient, éloignées l'une de l'autre... Jeanne, qui m'avait dit un adieu bien sec, paraissait nerveuse, et rendait aux arbres qu'elle frôlait en passant, ce coup de cravache qui l'avait rendue si furieuse... Tout à coup, au moment où elles allaient disparaître au détour de l'avenue, je vis cette écervelée tourner bride, revenir vers moi, sauter à terre, et, jetant ses bras autour de mon cou :

—Pardon, grand'maman... J'ai eu tort...

—Ah ! dis-je en l'embrassant, je savais bien que ma Jeannie a trop de vraie fierté, pour ne pas regretter d'avoir manqué à sa vieille grand'mère... Allons, ne pleure pas... Le fond est bon... Tu n'es pas bête, tu as du cœur, avec cela, on n'est jamais tout à fait détestable...

Je lui montrai dans l'herbe la fameuse cravache...

—Alors, tu admet la correction ?

D'un geste drôle, elle la ramassa et me la tendit... comme pour m'inviter à recommencer.

—Merci, dis-je, tu penses bien que je vais pas te condamner aux étrivières, et exécuter moi-même la sentence... Mon coup de cravache était symbolique, tout comme les poésies des jeunes gens modernes !—J'ai voulu te faire comprendre les choses, et tu as compris... seulement, mignonne, puisque nous sommes une petite femme si fière que cela, quelle sottise idée avons-nous, de nous laisser traiter en camarade par un tas d'individus mal embouchés?... Voyons, marquise, pourquoi un tel encanaillement?... Des gens sans éducation et sans esprit !... Tu devrais bien te servir de ton audace pour les tenir à distance respectueuse ! L'argent n'est pas tout !

—Ils ne sont pas si sots que cela tous les jours, je vous assure ! me dit Jeanne, amusée de ma sortie... ni si mal élevés.

—Des truands, petite ! Cela se permet de serrer la main aux femmes, quand, de mon temps, un galant homme se trouvait très honoré de leur baiser le bout des doigts... Des truands ! Allons, pars... Je vois ta sœur qui, pour passer le temps, s'exerce à des voltes et des changements de pieds, qui finiront par lui jouer un mauvais tour... C'est miracle qu'elle ne tombe pas... Veille sur elle, toi, puisque tu es le garçon de la bande !...

—Soyez tranquille, nous serons prudentes... C'est vrai qu'elle monte mal, cette Renée, heureusement que son cheval n'est que peureux, mais pas méchant...

—Cela suffit bien pour amener un accident... Je t'en prie, Jeanne, empêche-la de se risquer si imprudemment ! Je ne vis pas, quand je pense qu'un caprice de cette vilaine bête peut la jeter à terre et la blesser...

Elle grimpa sur le banc, sauta en selle, et partit rapidement... Moi, je restai seul, regardant la nuit venir, écoutant s'éloigner les pas des chevaux... et réfléchissant à cette petite scène... Allons ! Cette jeunesse n'est pas tout à fait mauvaise, après tout ; et le fond vaut mieux que la surface...

Il se passe un assez long moment ; maintenant, je n'entendais autour

de moi que le bruit doux des branches remuées par le vent du soir, et ces légers frôlements de feuilles que font les oiseaux ou les écureuils qui vont se nicher pour la nuit; une bande de corneilles passa en croassant, traversa le parc, et piqua vers la forêt; le soleil couchant incendiait les lointains; sur ce fond de satin rouge, moiré d'or, les feuillages légers des hêtres se découpaient nettement, une brume transparente et chaude montait du sol, cela sentait bon, l'herbe et les feuilles, et je trouvai qu'il y a des êtres bien



Puis m'appuyant sur le bras de mon gendre.

à plaindre, qui passent à côté de ces choses sans les voir, qui ont cette poésie sublime sous les yeux, et ne savent pas la lire... Ceci est le chant le plus grandiose à la louange de Dieu... Quel Beethoven écrira jamais les notes de cette divine symphonie!... Quels violons sauront imiter la bise, glissant dans les feuilles!... Quels hautbois, ce soupir d'oiseau qui s'endort... Quelles voix, émouvoir l'âme comme ce silence fait de mille murmures!...

Je sentis le froid plus vif; je frissonnai un peu, serrai ma mante sur mes épaules, et m'appuyant sur ma canne, commençai à remonter vers la

maison. Car je crains fort les rhumatismes, ce qui n'est aucunement lyrique... Une dualité fâcheuse, en moi !... Quand mon âme admire, et s'attarde à contempler une belle chose, l'autre, mon vieux corps craintif et égoïste, la tire de sa rêverie en grondant... "Ne restons pas ici... prenons garde d'attraper un coryza..." "nous aurons nos rhumatismes cette nuit" ... Et il faut partir, épouvantée par les tisanes et les flanelles qui me guettent, menaçantes... C'est une tyrannie abominable !

Comme je montais péniblement le grand perron, j'entendis un galop précipité sur la route... puis cela s'approcha, très vite... je me retournai, et restai glacée d'effroi en voyant Joseph, la figure bouleversée, franchir la grille... Mon Dieu ! un malheur !... Il m'aperçut, et s'approcha de moi...

— Madame la Maquise... c'est Mlle Renée...

— Blessée !... Par son cheval ? Allons !... parlez donc !...

Le pauvre homme, effaré de ma brusquerie et de ma pâleur, commença son récit... bien simple... A deux kilomètres des Ormes, le cheval de Renée, effrayé par un bruit quelconque, avait fait un écart qui l'avait désarçonnée. Heureusement, un des invités de ma fille passait là, et on avait pu la transporter aux Ormes ; on ne savait pas encore les conséquences de la chute ; Renée était évanouie depuis ce temps, et on était à la recherche du docteur de Sainte-Marie des Ronces.

En un instant, je retrouverai des forces ; je ne fus plus une vieille femme craintive et délicate ; j'ordonnai d'atteler mon coupé ; j'avertis ma femme de chambre de préparer mon portemanteau, car j'allais m'installer aux Ormes immédiatement... Je fis encore une question à Joseph...

— Qui vous a dit de me prévenir ?

— C'est Monsieur, et Mlle Jeanne.

Evidemment ! Ma fille n'y eût pas songé !

Ce que fut ce voyage, je ne puis le dire... Allais-je donc voir mourir cette enfant ?... Ce chagrin sans nom m'était-il réservé ?... Je ne sais comment le souvenir d'Olivier vint à mon esprit... Pareille chose pourrait lui arriver, à lui aussi ! Il mourrait, alors, sans que je l'eusse revu ! Je le laisserais partir ainsi ? ... sans un mot de tendresse !... Une sorte d'intuition que je faisais mal, peut-être, et que l'homme n'a pas le droit d'être impitoyable, ou de remettre le pardon à plus tard, puisque le temps ne lui appartient pas, traversa mon esprit... Mais, mon inquiétude était si grande, que je ne m'y arrêtai point, je voulus songer qu'à elle. Je trouvai, en arrivant, mon gendre qui m'attendait, il parut ému de l'état où j'étais.

— Calmez-vous. Rien de grave... une opération un peu douloureuse ; elle a le bras droit démis... et il va falloir le remettre... Elle est toujours évanouie... Ne venez pas dans sa chambre, cela vous secouerait trop...

— Allons donc, M. de Bryon, me prenez-vous pour une femmelette ?... j'ai une force nerveuse incroyable, en ce moment-ci...

Nous montâmes l'escalier ; j'entrevis quelques groupes de dames élégantes, qui parlaient beaucoup trop bruyamment, et nous arrivâmes à la chambre de Renée ; elle reprenait connaissance, et était pâle comme une fleur de narcisse... je m'approchai de son lit... elle me vit...

— Oh ! grand'maman, comme vous avez peur !... je suis donc bien lessée ?...

— Mais non, Mademoiselle, dit le médecin une petite foulure au bras...

un rien... Si vous voulez me permettre de vous le bander, ce sera fini tout de suite... Voulez-vous qu'on vous tienne ?

— Pourquoi faire ? demanda Renée, qui ne se doutait de rien.

M. de Bryon, sur un coup d'œil du docteur, s'approcha... saisit le bras de sa fille pour l'empêcher de remuer ; il était blanc comme un linge, le pauvre homme et ne semblait pas solide ; moi je ne valais guère mieux... je pris l'autre main de Renée, et, sans savoir ce que je faisais, je l'embrassai... Le docteur allongea ses doigts durs comme des tenailles, et empoigna le bras blessé... Ce ne fut pas long !... mais quel cri ! L'enfant m'enfonça ses ongles dans la main, comme des petites griffes d'acier, et s'évanouit de nouveau... C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux... M. de Bryon avala un verre d'eau pour se remettre, pendant que ma fille, toujours maîtresse de ses sensations, faisait respirer de l'éther à Renée, et donnait l'ordre de ranger la chambre, où, pêle-mêle, grisaient des vêtements, des gants, un chapeau tombé à terre... J'aperçus Jeanne effondrée sur un fauteuil, dans un état qui ne faisait pas honneur à son héroïsme d'amazone... elle pleurait comme une simple fillette, et se bouchait les oreilles pour ne plus entendre crier. Je lui frappai sur l'épaule.

— Allons, Jeannie, montre ton courage ; va changer de robe, et occupe-toi des invités de ta mère, puisque tu n'es bonne à rien ici. Aussitôt que ma fille sera libre, tu pourras remonter...

Elle sortit, un peu refroidie dans son amour de cheval... Cette aventure, ces deux kilomètres qu'il avait fallu faire en ramenant Renée évanouie, cette opération douloureuse, tout cela lui démontrait quelques-uns des inconvénients de ses plaisirs ordinaires.

* * *

Me voici donc, pour quelque temps, malgré moi, au milieu du bruit et de la société moderne que je m'étais promis de fuir, pour épargner à mes approchants des criailleries trop fréquentes et trop bien fondées. Renée après deux jours de fièvre, où il lui a fallu garder la chambre, commence à descendre ; elle porte son tras en écharpe, et à permission de rester en déshabillé tout le jour. Elle marche fort peu, et reste de longues heures assise sur une terrasse qui domine la pelouse ; de là, nous voyons les joueurs de tennis se livrer à leur violent exercice, et les jeunes femmes s'éparpiller par petits groupes dans les allées du parc.

C'est vraiment charmant, cette jeunesse, toutes ces femmes sont élégantes ; toutes sont jolies, même celles qui sont laides ! tant elles ont d'habileté à mettre en relief ce qui peut plaire en elles... Certaines laideurs spirituelles sont, d'ailleurs, plus séduisantes qu'une beauté inanimée... Et celles-ci ne sont point inanimées, Dieu merci ! éclats de rire perlés, conversations drôles, voix de femmes qui s'amuse, rient, s'ébattent avec des piailleries d'oiseaux contents... Je m'y égaye ; — de l'esprit, beaucoup... Seulement... (oui, il y a encore un *seulement* !) que tout ceci a changé !... Que de choses me paraissent inconvenantes !... Enfin, c'est peut-être moi qui ai tort...

Puis, c'est si mêlé, ce monde ! Un aperçu de ce qu'on appelle, je crois "Tout Paris" ! Des artistes, des étrangers, des gens de finance, des députés, un médecin célèbre... parmi tout cela, restent à peine quelques noms

connus de moi, des vieilles familles que nous voyions autrefois. Je peux étudier en raccourci la société moderne, qui envoie aux Ormes les échantillons de ce qu'il y a de mieux en tout genre...

Parmi toutes ces figures étraagées, j'ai remarqué un Monsieur, que mon gendre me présenta le soir même du jour où cet accident me força de venir ici. Monsieur Herbert de Montbars est un homme de 35 ans, grand, le cheveu rare, la bouche spirituelle, le regard aigu, à qui des moustaches violemment retroussées donnent un air fanfarou assez agréable...il serait très gentil en mousquetaire;—il a le tort de se fourrer dans l'œil ce carré de verre qui distingue les vrais élégants, monocle retenu par une ganse plate, qui coupe la blancheur du gilet...De temps à autre, d'un rapide mouvement de sourcil, il fait choir sa petite vitrine...et la remet en place, avec un demi-sourire, en ayant l'air de se railler lui même.

A première vue, il me plut fort, parce que j'ai un faible pour les gens d'esprit; et celui-ci en mettait plus dans un coup d'œil, ou un froncement de sourcils, que d'autres n'en ont dans toute leur personne. Je fus désagréablement surprise en apprenant que ce monsieur est journaliste... Aussitôt, cent histoires de reporters, ayant toujours leur calepin en poche, et notant indiscrètement les dires de chacun, me revinrent en mémoire...Je crois que M. de Montbars s'aperçut de ma froideur...il resta fort peu de temps auprès de moi, et se retira avec une discrétion qui me fit plaisir, car elle démontrait un homme bien élevé.

Depuis, il vint régulièrement s'informer de la santé de Ronée; quand, assise près d'elle, je lui tiens compagnie, il s'approche de nous, reste quelques instants, lance quelques mots qui amusent ma petite-fille, émet quelques phrases qui me font penser ensuite, car ce qu'il dit n'est pas vide: cela n'est pas ce genre d'esprit mondain, monnaie courante de la conversation, feu d'artifice bruyant, mousse légère comme celle qui dore une coupe de champagne, et ne laisse rien au fond du verre...Je crois qu'il voit mes étonnements, et divine combien je suis dépaysée dans cette époque, qui n'est plus la mienne!

A ce moment, toute la jeunesse réunie chez ma fille s'occupait fort des préparatifs d'une représentation d'amateurs, à laquelle on devait convier tous les voisins de campagne...et chez nous, le "voisinage" s'étend à un rayon de dix lieues. Tous les jours, les acteurs se réunissent dans un salon qu'on leur abandonne...et en passant sous les fenêtres, on entend des éclats de voix, des discussions, qui donnent une haute idée des difficultés de l'art dramatique

Un soir, vers cinq heures, il y avait, je m'en souviens, trois jours que j'étais ici, et je ne savais point encore qu'il y eût la comédie au château, je traversais un salon voisin, quand, derrière une porte, j'entendis des cris étranges...une exclamation vibrante, poussée par une voix masculine, me cloua sur place...*"Ernestine, je vous adore!"*...—à quoi une voix plus douce répliqua...*"Vous n'aimez donc pas Mme de Blainville"?*

—Mais, ceci m'était connu!...N'était-ce point *"Le Caprice"* cette jolie fantaisie de Musset?...Un peu risqué, ce me semble?...J'allais pousser la porte, pour voir qui donc jouait le rôle dangereux de Mme de Léry...aperçus près de moi M. de Montbars, il venait d'entrer, et vit mon désir l'entendre...

—Si vous entrez, Madame, tout est perdu; nos comédiens n'aiment

point à répéter devant des profanes... Je vais vous indiquer un endroit d'où l'on entend et voit fort bien.

Il me mena dans une sorte de petit réduit, qui, en effet, communique avec le foyer de nos artistes ; un paravent, quelques plantes vertes, encombraient une large baie ouverte sur ce salon—un bon endroit pour espionner

Sans bruit, je me glissai là... et entendis la Mme de Léry, de Musset, babiller comme une fontaine qui laisse couler son eau en jasant... " Vous m'avez fait en bon français une déclaration très aimable ; vous vous êtes mis à deux genoux par terre, et remarquez qu'il n'y a pas de tapis ! Que me trouvez-vous donc de si extraordinaire ? Je suis jeune, c'est vrai ! et il est certain que j'ai le pied petit..." etc...

J'allongeai le cou, et vis que c'était une jeune fille, une gentille enfant blonde aux yeux bleus, qui avait l'air de jouer encore à la poupée, et d'avoir mis une robe longue pour s'amuser... c'était une bimbine de dix-huit ans, peut-être, qui tenait un pareil rôle de coquette !... Une indignation me prit, d'entendre cette petite malheureuse caqueter des tirades pleines de sous-entendus, que j'espère, elle ne comprenait pas, riposter vaillamment au Monsieur qui lui faisait là des déclarations insolentes, rire, minauder, jouer de la prunelle et de l'éventail, comme une demoiselle du Conservatoire !... Mais c'était abominable !... Petit masque ! Si cela ne mériterait pas le fouet... et le cachot ! Bonté divine ! J'eus une colère violente... et, laissant tomber mon face à main pour ne plus voir pareille chose, je regardai M. de Montbars... lui, avec une grimace drôle, lâcha son monocle, et tordit sa moustache. Nous nous comprimes d'un coup d'œil...

Je sortis bien vite, et, m'appuyant sur son bras, j'allai m'asseoir dehors, juste au-dessous du temple de la comédie, si bien que, des fenêtres ouvertes, les éclats aigus des voix et des rires nous arrivaient par intervalles...

—Eh bien ! fis-je ; c'est épouvantable ! il n'y a plus d'enfants !

—Non : c'est nous, Madame, qui sommes les jeunes...

—Vous qui vantez si fort cette fin de siècle ! repris-je faisant allusion à une conversation animée que nous avons eue la veille, et où nous avions rompu des lances chacun pour notre parti ; que pensez vous de cette fillette, qui sans rougir, faisant preuve d'un aplomb imperturbable, débitait tout haut, avec gestes à l'appui, une œuvre qu'elle ne devrait pas même lire, et s'entend dire par un homme, sous prétexte de comédie, des choses qui mériteraient un soufflet si on les lui disait en dehors de la scène !... Qui donc a choisi cette pièce, avec l'idée saugrenue de la faire jouer par des jeunes filles ? N'y avait-il point, même dans Musset, des œuvres ravissantes qu'elles peuvent aborder,—non, au point de vue de l'interprétation—car je les trouve singulièrement audacieuses !—mais au point de vue des convenances ?

—Il ne faut pas, cependant, s'effrayer pour si peu, dit M. de Montbars, la personne qui a choisi une pièce de Musset est, en réalité, fort arriérée en littérature ! Car on n'en veut plus, de Musset, et nous avons fait du chemin, depuis le temps où l'on se plaisait à ses marivaudages ! La seule audace ici, est de confier le rôle à Mlle Rachel Huleman ; mais c'est elle qui l'aura demandé, probablement, très heureuse de se voir en vedette, et de débiter en public ces adorables impertinences !...

—Qu'est-ce que cette petite Halemann ?

—Rachel Halemann est une jeune fille tout à fait moderne ; une juive fort riche ; son frère, le fameux baron Halemann, est très connu dans le monde financier ; sa belle-sœur est cette élégante que les journaux mondains appellent " la toujours belle Mme Halemann."

—Bon ! me voilà renseignée... c'est vous, qui faites les articles où la presse lui décerne le prix de beauté éternelle ?

—D'abord, répliqua-t-il, je n'écris pas dans les journaux mondains ; ensuite, je n'ai pas à flatter la baronne Halemann... je ne vais pas chez elle, et je n'ai point de capitaux à confier à son mari.

—Judicieuse prudence ! remarquai-je.

—Point du tout, Madame... Pourquoi me méfierais-je ?

—Des juifs !... Leur réputation est faite... On dit qu'il ne faut pas laisser traîner sa bourse devant eux !

M. de Montbars haussa légèrement les épaules...

—Oh !... ma foi, on pourrait prendre cette précaution avec pas mal de catholiques aussi !... La religion n'y fait rien... vous le savez comme moi. Il y a de braves gens partout !...

J'avais dit ceci pour lui tendre un piège, et voir s'il tomberait dans les sottes criaileries en usage à présent.

—Ce n'est donc pas vrai, tout ce qu'on imprime sur eux ? fis-je innocemment.

—Je vous avoue que je n'ai pas vérifié... Toute cette boue remuée épand une telle odeur, qu'on n'a pas le courage d'y mettre le nez ; seulement, je n'aime pas les écrits à tapage... Je n'aime pas que, sous prétexte de littérature, on fasse du scandale.

—Et ce Monsieur est journaliste ! m'écriai-je...

—Oh ! que vous ont-ils donc fait, ces pauvres journalistes !... Pour quelques bruyants drôle qui déshonorent le métier, faut-il lapider toute la corporation ? Je veux plaider devant vous, Madame, qui êtes marquise et femme d'esprit, la cause de ces pauvres diables dont je suis, la cause aussi de cette fin de siècle qui vous horripile si fort...

—Voyons la plaidoirie ! fis-je, attentive et amusée.

Il inséra son monocle sous son sourcil gauche, et, la mine gouailleuse, moitié railleur, moitié sérieux, il continua...

—Ce qui vous indigné le plus, à l'époque actuelle c'est le sans- façon, les libres allures des femmes, c'est l'indiscrétion du journalisme qui ne respecte plus rien, pas même le mur métaphorique de la vie privée... Ce qui vous indigné c'est Mlle Rachel Halemann jouant Musset,—elle est pourtant bien jolie !—ce qui vous indigné, c'est moi, noircissant du papier à la ligne, moi, que vous vous figurez armé d'un calepin et d'un crayon prêt à enregistrer ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas, en ma présence... Seulement, moi je suis plus excusable que Mlle Halemann ; car hé ! il faut vivre !... et gagner son pain à la sueur de son front... cela te d'Adam... il devrait bien y avoir prescription !...

—Avocat, passez au déluge ! dis-je.

—Il est possible que la petite fille ait tort de jouer Musset, mais il y a le correctif : qu'elle ne le comprend pas...

—Mon cher Monsieur, vous bredouillez !... si c'est là votre plaidoirie !

...Les gens qui l'entendront penseront qu'elle comprend, et se diront : "cette petite créature est abominable !..." Et puis, enfin, une femme comprend toujours ce que c'est qu'une déclaration,—et dans cette pièce on lui en fait une, à genoux, ce qui est poétique...

—Et peu naturel... Aimeriez-vous mieux l'ingénue d'autrefois, en bandeaux plats et corsage à la vierge ?... Alors, lisez l'École des Femmes, de M. de Molière, et vous verrez quel joli fond à cette eau dormante, si calme à la surface... Et qu'il n'est rien de tel qu'Agnés pour "rouler" Arnolphe... Oh ! pardon... je parle argot...

—Allez toujours, vous êtes plein de votre sujet...

—Voilà une fillette qui est lettrée, au moins !... pas une sotte ! les femmes sont savantes, à présent...

—Trop !

—On n'est jamais *trop* savant ! Pourquoi ne nous égaleraient-elles pas en science et en art, comme elles nous égalent en esprit ? Les gens prudes, ceux qui se cramponnent aux vieilles coutumes, avec la ténacité du lierre sur les arbres pourris, s'indignent en apprenant qu'une femme vient de passer sa thèse en doctorat ; en renvoie les savantes et les artistes à la maison, en leur conseillant de faire des confitures et d'élever leurs marmots... Reste à savoir si elles en ont, des marmots !... et, dans le cas où elles en auraient, il n'est point tant à dédaigner qu'elles puissent gagner, elles-mêmes l'argent nécessaire pour cela, qu'elles ne dépendent de personne, qu'elles se sentent indépendantes et libres... quant aux confitures, je ne vois pas que le doctorat y nuise en rien... Et puis, enfin, il y a des gens qui n'aiment pas les confitures.

—Si, sous vos plaisanteries, je démêle votre thèse, vous prétendez qu'une fille audacieuse, disant crânement ce qu'elle pense, traitant les hommes en camarades, et leur tendant la main, comme à de bons amis, vaut mieux qu'une fausse niaise au silence inquietant, qui pense on ne sait quoi, et dissimule habilement son caractère... à moins qu'elle ne soit une vraie sotte, ce qui arrive souvent !... Vous prétendez aussi qu'il est bon qu'une femme puisse, de ses faibles mains, lutter pour la vie... pour la sienne et pour celle des autres ?

—Justement ;—que, pour cela, elles soient aussi savantes que nous qu'elles écrivent, peignent, sculptent, plaident et exercent la médecine, j'en vois point de mal ! Leurs thèses sont généralement plus brillantes que les nôtres ; leurs œuvres d'art aussi bonnes, et leurs livres pas plus mauvais. Quand elles ont le bon sens de ne pas sortir de leur sexe, de ne pas nous prendre nos travers, comme par exemple la politique, la cigarette et les conférences socialistes... eh bien ! j'admire l'effort, et si le résultat est bon j'applaudis franchement. Maintenant passons au journalisme que vous méprisez...

—Oh ! fis-je en protestant...

—Que vous n'estimiez point, veux-je dire ;—prenons la presse en masse ; il y a des tares, des taches, des scandales, de vilaines histoires beaucoup de chantage, de bruit et de mauvaise foi ;—mais, Madame, il y a aussi une immense majorité d'hommes sérieux, instruits, qui écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire, signalent les abus, prônent les inventions nouvelles, aident les inconnus à percer au grand jour... il y a surtout, dans la Presse, une chose qui doit lui faire pardonner toutes ses s...

tises et toutes ses fautes...cette chose, c'est la charité...Comptez ce qu'elle a soulagé de misère ! Croyez-vous que M. C...en racontant les merveilles de la charité à Paris, n'a pas fait un bien immense ? La Presse pénètre partout, sollicite et recueille les aumônes de tous, se donne elle-même tout entière, et distribue tout aux pauvres...devant une œuvre de secours quelconque, il n'y a plus d'ennemis, plus de partis...tous sont unis pour une bonne action,—quitte à se déchirer dans une prochaine bataille... Elle a mauvaise tête et bon cœur, la Presse...il ne faut pas l'injurier, parce qu'alors elle rispote de bonne façon...mais si on lui demande secours, elle ouvre tout de suite son cœur et sa bourse...

—Pour ceci, il y a du vrai.

C'est comme les artistes...Vous en rencontrez, ici, qui vous choquent par leurs libres allures...Bohèmes, les artistes...ou poseurs, c'est vrai ! Mais quand est-ce que vous en avez vu un, refuser un tableau, une terre cuite, ou un article, quand il fallait trouver de l'argent pour des pauvres ? C'est pourtant une qualité, cela !

Je ne répondis point...n'ayant rien à objecter, tant ceci était vrai.

—Tenez, Madame continua-t-il parmi les belles choses qu'on a changées de notre temps, il y en a une admirable, qu'on travestit complètement...C'est l'Évangile...

—En vérité ! m'écriai-je, vous allez me parler d'Évangile à présent !

—Ce n'est point tant déplacé ici...Jésus ne condamnait pas, lui, il pardonnait...il disait : aimez-vous.

—La charité est encore la plus belle manière d'aimer son prochain en masse...et la charité est le mot qui nous réunit tous dans le même élan, artistes, littérateurs, peintres et mêmes...Juifs...car ils donnent aux pauvres !...Il faut donc nous pardonner beaucoup, en pensant aux misérables que nous avons soulagés, si peu que ce soit...

Je lui tendis la main...J'étais émue, en vérité...car ceci s'adressait à mon cœur et sut le toucher...

—Vous êtes un brave homme de prédicateur, lui dis-je.

Il y eut derrière nous, un tapage soudain, rires, exclamations, bruit de volière qui s'ouvre, et laisse échapper une population jaseuse...C'étaient nos acteurs qui sortaient de leur répétition...Ma petite fille Jeanne se trouvait parmi eux. Je lui fis un signe : elle s'approcha, entraînant familièrement par la taille Mlle Rachel Halemann.

—Est-ce que tu joues la Comédie, toi ?

—Oui, grand'mère ; dans la Revue.

—Quelle Revue ?—Je ne connais jusqu'ici que la Revue des Deux Mondes, ou d'autres publications littéraires, et non théâtrales.

—Une Revue humoristique, que nous jouerons après la pièce de Musset.—Je vous le dit en confidence—et ne le répétez pas ! C'est moi qui représenterai "le Pari Mutuel !"

—Ah ! bah !...fis-je, ahurie...Comment foras-tu ? Je ne me figure pas rien.

—Très simple...Deux couplets à chanter...Tout est dans le costume...oli, mon costume, c'est Frémaux qui l'a dessiné.

—Frémaux ?

—Oui...le peintre qui a une si drôle de petite femme, une Américai-

ne? Nous voulions lui donner le rôle du "Téléphone", elle ne veut pas jouer! Est-elle bizarre!

—Il est vrai que jouer un rôle de Téléphone!. Ce n'est pas très artistique, je pense?

—Mais si, c'était bien gentil; c'est moi qui ai pris le rôle, dit la petite Juive, qui a de superbes yeux bleus, deux rangs de perles derrière ses lèvres, et une chevelure magnifique.

—Après Mme de Léry, le Téléphone...L'écart est brusque! L'une de vous, Mesdemoiselles, ne présentera-t-elle pas des grenouilles savantes, ou des serins apprivoisés, par hasard? C'est bien artistique aussi!

—Comme aux Folies-Bergères, fit Mlle Halemann.

Vous connaissez les Folies-Bergères? Étiez-vous à la dernière représentation? Il y avait un âne qui jouait du violoncelle d'une façon ravissante! s'écria M. de Montbars d'un ton impertinent.

—Vous savez bien qu'on n'y mène pas les jeunes filles!...riposta la petite, sans se démonter...Vous pensez me vexer beaucoup, en supposant que j'y vais...Mais quand je serai mariée, Monsieur, j'irai.

—Comment! Vous mènerez votre mari dans un tel endroit? J'é vous avertis qu'on y chante des chansons inconvenantes!

La jeune fille haussa les épaules...Et, fixant hardiment ses yeux sur Herbert de Montbars, qui la raillait de façon audacieuse...

—Oui, j'irai; ma belle-sœur Lia y va bien...et on ne me mettra plus à la porte les soirs de concert, comme on a fait l'hiver dernier...

—Vraiment! on vous mettait à la porte! dis-je surprise...

C'est incroyable, n'est-ce pas? continua cette écervelée...Cela se passait chez ma belle-sœur...Nous étions là une douzaine de jeunes filles, et nous savions qu'à la fin du concert il y aurait des chansons dites par...

—Ne la nommez pas! interrompit Herbert vivement...Son nom me donne des spasmes, je l'ai trop entendu...

—Des chansons dites par une divette qui chante dans un café des Champs-Llysées...

—Dans un café! m'écriai-je, horrifiée...

—Une artiste, une grande artiste, reprit la fillette, encanaillant ce mot en l'appliquant à la demoiselle en question...Bref, nous étions bien contentes...nous nous promettions de nous amuser beaucoup...Et voilà qu'après avoir subi je ne sais combien de quatuors à cordes, de solos de flûte et d'airs d'opéras, quand on annonce que Mlle X...était arrivée, ma belle-sœur nous fait sortir...sous prétexte que ce n'était pas convenable pour nous...

—Voilà une impertinente raison! dis-je sérieusement...

—Vous riez de moi, Madame, fit la petite, en me montrant ses dents étincelantes dans un sourire...mais puisque c'était si inconvenant, Lia eût bien pu se dispenser d'offrir cela à ses invitées. Je suis sûre que ces Messieurs doivent s'amuser, à observer la physionomie des dames, dans ces moments-là.

—Oh! dit Herbert, l'éventail est un petit meuble très utile, derrière lequel se réfugie la pudeur des femmes...Il y avait de très jolis éventails ce soir-là, chez Mme Halemann...

J'étais mal à mon aise...Le sang-froid de cette enfant m'irritait les nerfs.

—Enfin, c'est très ennuyeux d'être exilée au bon moment !... Nous regrettons bien d'avoir avalé toute cette musique classique... Nous avons essayé d'entendre, mais pas moyen... Rien qu'un tapage de piano et une voix aigre qui grasseyait... voyons... qu'est-ce qu'elle chante ? Dites-moi cela... monsieur le journaliste ? Seulement les titres ?

—Volontiers ! répondit Montbars. Elle chante les contes de Perrault, traduits en vers décadents... On vous a priés de sortir, à cause de Barbe-Bleue, qui est effrayant ! et vous eût donné le cauchemar !...

J'éclatai de rire ; Jeanne aussi ; Mlle Halemann parut dépitée.

—Vous êtes un vilain homme ; je ne peux pas souffrir vos plaisanteries à froid...

Elle partit vivement, entraînant ma petite-fille, que je vais me mettre à trouver très réservée, moi !

—Vous raillez comme ces demoiselles ? dis-je ; vous vous ferez détester.

—Oh ! c'est fait ! Je passerais pour un individu tout à fait sauvage, si je ne suivais l'usage en me plantant dans l'œil ce petit carré de verre. Ça suffit pour faire un homme à la mode... Beaucoup, dont on ne comprend pas le succès, n'ont guère que cela : un monocle, un chapeau neuf tous les jours, un gardénia à la boutonnière ; c'est tout le secret... Mon monocle me fait pardonner mes critiques trop rudes, et l'aridité de mes articles sur la colonisation en Algérie.

Ces mots m'intéressèrent. Je lui parlai de ses travaux. Il m'entre-tint des sérieuses recherches qu'il a faites sur différentes questions. Je vis que j'avais affaire non seulement à un railleur mordant, mais encore à un homme d'un savoir très étendu, qui a des idées justes, et les exprime de façon nette, des aperçus remarquables... un homme de mérite et de talent, enfin. Nous passâmes plus d'une heure à causer. Il effleura quelques sujets scientifiques, m'expliqua plusieurs inventions nouvelles, et finit par me persuader qu'il y a du bon, quand même, dans une société, sceptique à fleur de peau, sentimentale au fond du cœur ; —prête à s'emballer pour une idée généreuse, —un peu détraquée, un peu poseuse, mais si charitable, si vite disposée à secourir toutes sortes de misères, physiques ou morales, qu'on doit peut-être, en somme, la préférer à d'autres, qui furent plus policées, et plus froidement insensibles...

Je m'oubliais là, à bavarder avec ce grand garçon, qui ne dédaignait pas d'employer son éloquence à convaincre une vieille femme comme moi ; je vis soudain sur sa physionomie expressive un sourire heureux et franc... Je me retournai, et j'aperçus Renée qui venait vers moi, portant son bras en écharpe, la figure encore pâle, ses jolis yeux gris un peu cernés, la démarche languissante...

—C'est ainsi que vous me soignez, grand'mère ? me dit-elle en m'embrassant. Vous me laissez toute seule pendant des heures ?

—Je m'accuse de cela ! répondit Herbert en se levant ; c'est moi qui retiens ici Mme de Carnheilles... Nous bataillons, comme à notre ordinaire !

—Point. Nous ne bataillons plus ; je m'avoue battue, pour cette fois, dis-je. Vous m'avez convaincue qu'il y a des gens absolument parfaits !

—Quand il n'y aurait que Mlle de Bryon !

—Bon ! débitez des fadeurs, repris-je, en m'appuyant sur son bras pour regagner la maison.

Renée marchait à côté de moi ; lui, allait lentement par complaisance pour moi... Je me souvins soudain que, bien des fois, j'avais cheminé ainsi entre mes deux petits-enfants... Ma pauvre Renée, que ce stupide Olivier a dédaignée pour je ne sais quelle péronnelle !... Ce souvenir me serra le cœur.. Toute peine, en ce monde, est donc irréparable !

Mes yeux rencontrèrent ceux de M. Herber de Montbars, ce journaliste qui raille les jeunes filles modernes... Son regard se posait sur Renée avec une expression émue ; un demi-sourire involontaire éclairait sa figure intelligente, l'affreux monocle ne voilait plus son œil bleu très profond... Une intuition soudaine me fit comprendre que cet homme d'esprit et de cœur n'avait pu voir ma chère fille sans l'aimer... avait su découvrir au milieu des bruyantes mondaines qui nous entouraient, cette violette des bois, qui se cachait et n'en était que plus charmante... cet esprit fin, cette âme délicate, ce cœur pur et naïf, ce charme exquis, mille fois plus beau que la plus incontestable beauté... Je lui en sus gré !... Je fus fière qu'il ne fût point un sot, mais un artiste de talent, point un désœuvré, mais un travailleur utile à lui-même et aux autres... Peut-être n'était-ce pas très logique avec mes principes ordinaires ! ce fut ainsi, cependant !... Et elle ?... Oh !... elle ne le voyait pas...

Elle marchait, pensive, écartant du bout de son ombrelle les graviers qui eussent pu me faire trébucher.. sa pensée est très loin... peut-être auprès de ce méchant garçon, qui nous a désolées toutes deux ?... ses yeux regardaient l'horizon, où de grands nuages, en traînées de nuances indécises, semblaient le mariage d'une mer aérienne, avec des rives lumineuses... et peut-être croyait-elle voir, en effet, la mer aux flots gris heurter des rochers noirs, et dérouler sous un ciel sombre ses longues vagues bordées d'écume...

* * *

Cependant Mme Seerfs s'ennuyait de la vie plate et prosaïque qu'elle menait à Granville ; un désir lui venait d'exercer ses facultés sur un théâtre plus en vue, de pénétrer dans un monde autre que celui où elle gravitait... elle se prit à réfléchir à la triste situation de ses chers enfants... N'était-il pas malheureux que la famille d'Olivier l'eût repoussé, sans vouloir entendre à rien ? sans daigner connaître Lia, si bien élevée, pourtant !... et elle, baronne Seerfs, une femme du monde, qui n'était que plus respectable ayant eu "des malheurs".

Tout ceci venait d'un malentendu. Olivier s'était fâché trop (il avait un caractère insupportable, ce garçon !), Julia ne tentait rien pour gagner les bonnes grâces de sa noble famille... N'eût-elle pas dû essayer de se faire tolérer... fallût-il pour cela s'humilier un brin ! Une telle situation sociale vaut qu'on se gêne pour l'acquiescer... Mais elle était si naïve, la pauvre enfant ! si vulgaire, au fond, si bien la fille du père Granson, qu'elle n'avait pas compris l'immense honneur d'être admise dans les salons les plus fermés, présentée par sa grand'mère et sa tante.

Mme Seerfs résolut de venir en aide à tous ces gens, qui souffraient d'une situation fautive ; de prendre en main la direction de l'affaire... et de terminer tout à la satisfaction générale. Cette grand'mère, qui aimait tant

son petit-fils, ne devait pas être inflexible ; des mois avaient passé sur l'injure reçue, et devaient en avoir atténué le ressentiment... Mme la marquise de Carnailles, apprenant que Mlle Grauson avait été élevée par une femme du monde, s'adoucirait et ouvrirait sa maison. Mme Scerfs, pleine de confiance en soi-même, élaborait donc la lettre la plus maladroite, la plus outrecuidante, réclamant comme un droit l'acceptation de sa pupille dans la famille, une lettre, enfin, qu'eût pu signer la pire ennemie de Julia...

Elle ne raconta pas l'essai qu'elle venait de faire, et la jeune femme ne se douta de rien ; d'ailleurs, moins que jamais, elle pensait à surveiller les faits et gestes de sa gouvernante ; d'autres sujets d'inquiétude lui occupaient l'esprit.

Chaque jour semblait marquer d'avantage la scission lente qui se produisait entre elle et son mari. Olivier était toujours bon pour elle ; mais d'une manière si indifférente, si détachée de tout, qu'elle finit par s'en apercevoir ; il l'écoutait parler, de l'air distrait d'un homme dont la pensée est très loin ; il répondait par monosyllabes machinaux, et, de plus en plus, semblait la considérer comme une enfant dénuée de tout raisonnement, et de hauteur d'intelligence suffisante seulement pour jouer avec Gypsy... Ces manières étonnèrent Lia ; elle s'amusa, d'abord, de se voir traiter en petite fille par son mari, de voir un sourire indulgent accueillir ses propos puérils, ses petites histoires, ses petites rêveries, ses observations, qui lui paraissaient, à lui, prodigieusement vides d'intérêt...

Puis, elle se sentit froissée de n'être jamais prise au sérieux, ni consultée dans aucun cas, ni mise au courant des ennuis qui pouvaient survenir à Olivier ; elle se plaignit de cela ; il eut un haussement d'épaules affectueux et dédaigneux, qui la blessa..... elle se fâcha, elle revendiqua ses droits ; lui, toujours calme, subit sa colère, tranquillement, comme on se rit d'un emportement d'enfant... puis, voyant que cela se renouvelait, sortit sans répondre un mot.

Alors, Julia se désola, elle l'aimait ; cet homme froid et hautain qui lui avait donné son nom, et cependant se retirait d'elle, lentement, n'était plus que bon, après avoir été charmant ; ne la considérait plus que comme un joujou, après l'avoir aimée comme une femme. Elle essaya tardivement de s'assimiler les choses qui plaisaient à son mari.

Elle se remit à ses lectures, dévorant avec ardeur les ouvrages philosophiques, romans, articles, poésies et études de sciences qui remplissaient la Revue de Mme Seefs..... cela l'ennuya beaucoup ; et Olivier, paternellement, l'engagea à ne point se donner de migraines, l'assurant qu'il faut être rompu à cette exercise pour y trouver plaisir..... elle se remit au piano ; et, un soir, comme Olivier lui proposait de sortir, elle lui demanda timidement s'il ne préférerait pas faire un peu de musique. Il eut un geste insouciant.

— Oh ! la musique ! Avec qui en ferais-je ?

— Avec moi..... Si tu veux, je vais jouer quelque chose.....

Il s'assit, résigné, près du piano ; elle commença une sonate beaucoup trop difficile, qu'elle exécuta d'une façon abominable.

— Tu ferais mieux de t'amuser à un autre passe-temps, dit Olivier, doucement, en fermant le piano au milieu de la sonate, comme il eût enlevé un tambour à un enfant tapageur.

Julia éclata en pleurs; lui, un instant, attendit que ce moment fût calmé; puis, d'un ton consolant.

—Encore nerveuse? Il faudrait soigner cela. C'est si désagréable?... Sortons un peu, petite Lia, cela te fera du bien.

Ils sortirent. Alors, devenue diplomate, elle usa de ruse; et, seule avec lui, par les chemins sombres où chantaient les cigales tapies dans l'herbe, elle osa, parce qu'il fallait défendre son bonheur, aborder avec lui un sujet qu'elle avait jusqu'ici évité avec soin.... Elle interrogea Olivier sur son enfance, sur les êtres qu'il avait aimés... sur sa grand'mère, sur cette Renée, qu'elle se figurait comme une personne très supérieure... Lui, répondit brusquement. Il lui déplaisait que quelqu'un eût la prétention de lire en son âme; il lui déplaisait qu'une main, même si légère, effleurât cette blessure toujours douloureuse... et dont elle était cause, en somme, l'insignifiante créature!.. Lia, maladroitement, insista.

—Comment est-elle Mlle de Bryon? Jolie?

—Mieux que jolie. Charmante!!

—Me ressemble-t-elle?

—Oh! pas du tout!..

Le mot était significatif; et la pauvre femme ne s'y méprit point... ses yeux s'emplirent de larmes; mais Olivier ne les vit pas; car il faisait nuit... et l'idée ne lui serait jamais venue qu'elle souffrait... qu'elle eût une âme qui pût s'émouvoir de ces riens!... Elle reprit, malgré le ton peu encourageant de son mari:

—Oui... je comprends; elle a beaucoup d'esprit... moi, je suis sotte.

—Mais non!... quelle exagération? dit Olivier, sans la moindre conviction.

—Enfin... que disait-elle... de quoi parlait-elle?... que faisiez-vous, dans ce grand parc si triste?..

Olivier ne répondit pas, d'abord... Ils marchaient lentement tous deux, dans un délicieux chemin enfoui sous les arbres verts, un sentier frais courant entre deux champs.. A un détour de ce sentier, une brèche s'ouvrait dans la verdure; il s'arrêtèrent là.. Un vaste champ s'étendait devant eux, inondé de la clarté argentée de la lune; les herbes couvertes de rosée scintillaient dans la nuit claire; au fond, de grands arbres posaient sur le ciel pur leurs indécises silhouettes.. Un profond silence les enveloppait, l'aigu bruissement des cigales, un coassement de grenouilles dans un fossé, la note brève et plaintive que poussent les crapauds au bord des marais, le soir, un froissement doux de feuilles remuées, troublaient seuls la campagne endormie..

Olivier regarda ceci un instant... Il crut, par un mirage de cette heure tardive, revoir le parc de Saint-Sauveur, la clairière, qu'il connaissait bien pour y avoir enfant, joué avec Renée... pour y avoir, homme fait, rôdé la nuit en écoutant les bruits du bois nocturne... Il se rappela qu'un soir d'été il l'avait emmenée dans ce coin solitaire; elle s'appuyait sur son bras... elle avait une robe blanche, qui lui donnait l'air d'une Titania errant dans sa forêt enchantée.. elle retroussait sa jupe et piétinait l'herbe mouillée, poussant un cri, lorsqu'une grande digitale, ou une reine des prés s'égouttait brusquement, mouillait son petit pied chaussé de mules de satin.. Longtemps, ils avaient contemplé la lueur de la lune, qui brillait comme ce soir même; puis, ils s'étaient amusés à cueillir des frai-

ses sauvages... et, en rentrant, ils avaient retrouvé dans le salon, la grand-mère qui les avait grondés bien fort... " Emmener cette enfant dans l'herbe humide à une heure pareille ! Tu me la tueras, méchant garçon !... " Et puis, pendant que Renée séchait ses pantouffes de Cendrillon au grand feu, illuminant la cheminée, ils avaient mangé leurs fraises. Elles étaient délicieuses, ces fraises-là ! Il n'y avait que dans cette clairière qu'on en pouvait trouver de si exquises....

Soudain, la question de Lia lui revint en mémoire... " Que te disait-elle ? Que faisiez-vous ? "—Et, machinalement il murmura, continuant la pensée ébauchée en lui.....

—Nous restions de longues heures sur la terrasse, à l'ombre des vieux tilleuls... grand-mère et Renée travaillaient... moi je lisais tout-haut...

—A quoi travaillait-elle ? dit Lia, rêvant d'imiter son innocente rivale...

—Elle faisait de la peinture, de la tapisserie... une artiste, Renée... Elle improvisa un jour un accompagnement à une ancienne romance que chantait grand-mère ; moi, j'avais pris un violon, je jouais en pizzicato... elle, au piano... elle a un toucher d'une délicatesse inouïe... et grand-mère nous dit sa romance... Que cela était charmant, cette voix faible, douce, un peu tremblante, accompagnée ainsi !... Cela paraissait un écho, un chant très lointain... Et cette vieille chose sentimentale nous émut, avec sa petite mélodie bien vieillotte, bien surannée... mais qui allait remuer quelque fibre intime au fond du cœur... Je me figurais voir ma grand-mère, à 18 ans, chantant ceci chez la duchesse de B... en robe à falbala, ouvrant ses yeux bleus, avec cet air naïf et malicieux à la fois qu'elle a sur son portrait... et allongeant sa main blanche sur sa guitare... élegamment... Cela était comme un reflet du passé... comme un souvenir d'un temps très éloigné... Nous ressentîmes la même émotion tous trois, ce soir-là... Nous nous aimions tant !...

Il dit cela d'un ton si morne, que le cœur de Lia tressaillit...

—Olivier ! murmura-t-elle d'une voix suppliante...

Il baissa les yeux vers elle...

—Eh bien, enfant... allez-vous être jalouse du passé ?...

Le lendemain, Lia fut prise d'une ardeur de travail qui stupéfia Mm. Seerfs ; elle fit l'acquisition d'un grand métier à tapisserie, et commença une bande quelconque, enrichie de fleurs fantastiques. Olivier, en rentrant vers cinq heures, la trouva installée près de la fenêtre, l'attendant, triomphalement. Il la contempla une minute, arrêté sur le seuil... car elle était très jolie en ce moment ; elle piquait l'aiguille avec une maladresse drôle, cassait sa laine, s'impatientait, recommençait, avec la mine animée d'une fillette qui se dépêche de faire sa tâche pour aller jouer bien vite... Gypsy, gravement assise dans une corbeille, au milieu des écheveaux brouillés, semblait aussi stupéfaite qu'Olivier, et regardait sa maîtresse avec un étonnement pensif... Lia leva les yeux sur son mari.

—Il y a longtemps que tu t'appliques à ce point-là ? demanda le jeune homme.

—Deux heures.

—C'est effrayant ! Tu te rendras malade. Sortons.

—Point du tout... Assieds-toi près de moi, et fais-nous la lecture !

Mme Seerfs haussa les épaules ; Olivier eut un sourire indulgent ; il prenait ceci pour un nouveau caprice d'enfant.

—Ma chère, je ne saurais quelle œuvre te lire... Ce qui me plaît t'ennuierait beaucoup... et il y a très longtemps que je ne m'intéresse plus au Petit Poucet, ni aux histoires pour petites filles...

Lia toute pâle, baissa la tête... il la trouvait donc irrémédiablement sotte ! Il ne voyait pas qu'elle voulait être pour lui autre chose qu'un jouet... Elle sentit qu'elle allait pleurer encore, l'agacer, être maussade.. Et que pouvait lui importer son chagrin ? Il ne le comprendrait pas !... Elle repoussa son métier, laissa rouler à terre, laines, ciseaux, aiguilles, saisit Gypsy dans ses mains tremblantes, et, avec un rire près de se changer en larmes...

—Allons jouer ensemble, Gypsy... Nous avons autant d'intelligence l'une que l'autre... Et tu as la bonté de ne pas me mépriser, toi !...

Elle sortit vivement, emportant la chienne effarée ; on entendit son pas rapide dans l'escalier, des portes se fermèrent... et un silence, troublé seulement par un bruit sourd, comme si elle eût pleuré désespérément dans sa chambre.

Mme Seerfs et Olivier échangèrent un regard assez long... le jeune homme sonna, indiqua du doigt à la femme de chambre le métier et les laines à emporter, et d'une voix brève dit à sa " belle-mère ".

—Ces scènes continuelles deviennent fatigantes. Je dîne en ville ce soir ; ne vous inquiétez pas de moi si je rentre tard.

A l'heure du dîner, comme Lia s'étonnait de ne pas le voir, Mme Seerfs lui fit la plus aigre semonce, lui parla beaucoup de son expérience, l'adjura de croire une femme qui avait eu des malheurs... et qui l'avertissait de changer de manière, et de ne pas être aussi insupportable tous les jours, si elle ne voulait éloigner d'elle son mari.

Julia ne mangea point ; elle écouta, résignée, le discours de sa gouvernante ; elle alla s'asseoir près de la fenêtre ouverte, Gypsy sur ses genoux... et les doigts distraits, les yeux perdus dans les lointains gris, elle songea que jamais elle n'avait été si malheureuse !... Olivier ne l'aimait plus... il était fatigué d'elle, il la trouvait naïve... il regrettait sans doute de l'avoir épousée, elle était un obstacle pour lui, un sujet de discordes... A cause d'elle, sa grand'mère, et cette Renée, dont il parlait trop souvent l'avaient chassé... Elle entravait même sa carrière, car toujours il avait rêvé d'aller aux colonies, là où l'on peut se battre, risquer sa vie et avancer en grade. L'existence paisible qu'ils menaient lui pesait ; n'était-ce pas naturel ? Était-il à sa place, dans cette misérable maison garnie, obligé de subir Mme Seerfs... et en contact avec une pauvre créature insignifiante comme elle !...

Gypsy dressa la tête... une larme brûlante, tombée sur son poil soyeux l'avait fait tressaillir... Lia, devenue femme par la souffrance, sentait enfin quelque chose faire battre son cœur... une douleur sans nom, un désespoir de se sentir impuissante à retenir cette tendresse qui s'éloignait d'elle, et qui était tout ce qu'elle avait au monde...

Malgré les remontrances de Mme Seerfs, elle resta dans ce salon, très tard, attendant Olivier qui ne rentrait pas... Oh oui... très tard ! Les lumières s'éteignirent à toutes les fenêtres qu'elle pouvait voir... Vénus sortit des brumes roses de l'horizon, monta au zénith, redescendit lente-

ment vers l'autre bord du monde...; le ciel pâlit... les étoiles commencèrent à s'effacer... la ville entière dormait... Rien que le bruit de la mer, bruit très lointain, qui pénétrait comme une plainte dans le triste salon presque obscur... Vers trois heures des pas sonores retentirent dans la rue, s'approchèrent de la maison... C'était lui, enfin ! Il entra ; vit une faible lueur dans le salon... aperçut Lia dans cette embrasure de fenêtre où elle avait passé la nuit, si longue, à l'attendre, avec la seule compagnie de son chien, un petit être qui l'aimait du moins.. Il sentit en lui une sorte de remords.

—Pas couchée encore ? Que signifie cela ? Ne puis-je être absent quelques heures sans qu'on veille pour moi ?

Il allait se fâcher peut-être, se sentant coupable de quelque faute vague qui la faisait souffrir... En s'approchant, il vit sa figure blêmie par le froid, la fatigue, l'angoisse... il n'eut plus que pitié.

—Ma pauvre petite Lia !... Quelle folie !... Tes mains sont glacées... tu pleures ? Quelles pensées as-tu agitées toute la nuit dans ta folle cervelle ? Vraiment je vois une idée triste au fond de tes yeux...

—Et c'est rare de me voir une idée, n'est-ce pas ?

—Je suis resté très longtemps au cercle, continua Olivier sans relever l'interruption. Nous fêtions un camarade qui revient du Tonkin avec une blessure et la croix...Il s'est battu plusieurs fois, a été cité à l'ordre du jour.. Il est heureux, celui-là !

Inconsciemment, il se mit à arpenter le salon, à grands pas, et à penser tout haut, oubliant que quelqu'un l'écoutait, à qui chacune de ses paroles apportait une clarté nouvelle et une souffrance plus profonde...“ Il est heureux celui-là !...” Dans cette exclamation, il y avait un regret poignant de n'être pas heureux, lui !...

—Capitaine à 28 ans...et décoré...Nous sommes de la même promotion...Il sera quelqu'un !...Cela se comprend, il fait un service actif ! Et qu'est-ce qu'un soldat comme moi ! qui n'aura jamais l'occasion de se battre...Un rouage d'administration, voilà tout...Je suis une espèce de fonctionnaire ! Seulement, au lieu de paperasser, je parade, et j'inculque la théorie à des conscrits...J'ai une épée, je ne m'en sers qu'à l'exercice...et cela durera toute ma vie !...Existence enviable !...Rouler de garnison en garnison, éternellement...s'abrutir...devenir stupide ! Je sens que cela commence...Quand j'aurai cinquante ans et ma retraite, nous mènerons une jolie vie bourgeoise...je cultiverai des roses, ou je me mettrai à pêcher à la ligne, entre deux absinthes ?

Lia, frissonnante, écoutait. Alors, le cœur déchiré, et pourtant la voix calme, elle dit.

—Je comprends fort bien tes aspirations. Pourquoi n'acceptes-tu pas les offres que te faisait, il y a quelques jours, le colonel X*** de t'envoyer au Tonkin ?..

Olivier brusquement s'arrêta..

—Le climat est malsain, on n'emmène pas là une femme !

—Tu ne m'emmènerais pas...Je resterais ici à t'attendre.

Il haussa les épaules... Comme si c'était possible, ces choses-là !.. On ne se marie pas pour vivre séparés, avec l'univers entre soi !

—Il me serait pénible d'entraîner ta carrière, dit Lia, du même ton ferme. Cette absence sans doute ne serait pas éternelle ?...

—Non ! approuva Olivier..l'officier dont je parle est parti depuis deux ans à peine...

Deux ans ! Lia, eut un éblouissement...Deux ans, sans le voir !...Elle reprit.

—Il y a ce climat si malsain !...Ce n'est pas très glorieux de mourir d'une fièvre à l'hôpital.

—Bah ! Est-ce qu'on meurt !...Je suis robuste, moi !

Il y eut un lourd silence...Julia mesura, pour la première fois, la profondeur de l'abîme qui les séparait, en le voyant si aisément accepter l'idée de cette absence peut-être éternelle...Puis, elle songea amèrement que les milliers de lieues qui seraient entre eux, l'Océan immense, la terre sans fin, aux mornes horizons, ne les éloigneraient pas plus l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient en ce moment...Qu'était l'espace...rien ! Leurs âmes ne se connaissaient plus...la sienne, à lui, était loin, très loin d'elle !...qu'il parte donc, alors ! tout à fait ! puisque c'est cela qu'il lui faut !...qu'il se débarrasse de cette personne gênante, dont il a encombré son existence !...Olivier, tout à coup, pensa qu'il était cruel envers sa femme, de discuter ainsi, froidement, une résolution qui la tuerait...

—Ma chère Lia, nous disons des sottises !...jamais je ne voudrais t'abandonner, te laisser seule ici, tu serais trop malheureuse.

—Il faut savoir se résigner à l'inévitable, répondit-elle en se raidissant...D'autres que moi sont dans cette situation. Si j'avais épousé un marin, il faudrait bien l'attendre pendant des années.

—C'est vrai. Et puis tu aurais Mme Seerfs !...

—Non. Je désirerais rester seule...Si tu...fais cela, si tu pars, j'irai, moi, à Sainte-Marie, dans la maison de mon père. Le repos me sera bon... Je verrai si la vie champêtre peut faire de moi une femme sérieuse.

—Mais, cette maison est délabrée, mal meublée...

—Bien suffisante pour moi...dit-elle sèchement.

—Tu garderais ta femme de chambre ?

—Non. Marion me suffirait...Je ne serais plus marquise... une villageoise comme jadis, quand j'étais petite, et que je n'appréciais pas encore mon bonheur !

—Tu parles d'un ton bizarre, dit Olivier déconcerté. On croirait que tu me fais des reproches. Remarque que c'est toi, qui, la première, as rappelé la possibilité de partir ?...Je suis prêt à rester, moi !...

—Oui, murmura-t-elle..C'est moi qui veux ton départ !...Je suis capricieuse !...

Au bout d'un instant elle ajouta :

—J'ai déjà le remords de t'avoir brouillé avec ta famille, je ne veux pas avoir celui de te faire gâcher ta vie...Tu t'ennuies ici... Cette existence inactive te pèse...Pars donc !...

—Lia, dit Olivier, troublé de l'entendre raisonner ainsi, tu souffres ? Je t'ai fait de la peine ?

—Non, murmura-t-elle à mi-voix, c'est moi qui te fais souffrir...Je me rends bien compte...Je ne suis qu'une pauvre créature sans esprit...

—Que dit-elle ? s'écria Olivier en la pressant dans ses bras...Tu es une charmante femme, au contraire.

—Et, continua-t-elle, j'ai fini par comprendre qu'il ne faut pas que ma personne soit toujours entre toi et ce que tu désires, ou tu finirais par

ne plus m'aimer...Je préfère encore une absence, même longue, à la tristesse de te voir me considérer comme un malheur dans ta vie.

Olivier, confus, irrité contre lui-même, ne trouva pas un mot à répondre à cette observation si juste. Tant de fois, déjà, il l'avait considérée comme un obstacle, qu'en effet il comprenait à cette heure qu'elle finirait par lui devenir tout à fait importune.....Et puis, son aspiration vers une carrière militante était si forte !

—Que deviendras-tu, toute seule...si jeune...sans famille !..

—J'aurai Marion. Et je penserai à toi...je t'attendrai. Si tu étais forcé de faire campagne, ne faudrait-il pas me résigner ?

Olivier lui baisait les mains. Enfin il trouvait en elle une résolution énergique, une pensée ferme et arrêtée dont il la croyait incapable...Oui, il valait mieux partir, ne pas rester ici, lié à ces mille détails mesquins qui l'excédaient, à ses souvenirs, à ses regrets qui sans doute s'adouciaient lorsque les dangers d'une vie d'aventures occuperait son esprit. Elle-même, Lia, deviendrait peut-être plus sérieuse, plus femme ; ils s'aimeraient mieux, après cette longue séparation...lui, serait fier d'elle pour son courage à s'imposer ce sacrifice ; elle, serait fière de lui, s'il revenait blessé et glorieux...Dans un silence, ils se comprirent.

—Mais, dit enfin Olivier, le paquebot quitte Toulon dans quelques semaines !...

—Le colonel X*** pourra aisément t'éviter beaucoup de formalités... Et si nous sommes décidés à cela, mieux vaut tout de suite que plus tard...

Olivier ne perçut pas le tremblement de sa voix... il n'entendit que ces mots, qui lui parurent très courageux... Il l'aima, en ce moment, plus qu'il ne l'avait fait depuis des mois... et sentit que ceci, cette résolution désespérée, était peut-être la seule chose qui pût les rapprocher tout à fait.

Cependant, à part lui, il se décida à tenter un nouvel effort près de sa grand'mère, quoiqu'il y eût peu de temps écoulé depuis sa lettre restée sans réponse. Il pensait qu'elle aurait pitié, qu'elle ne voudrait pas laisser sa belle-fille seule, livrée aux commentaires des bavards de potite ville... il pensait, surtout, qu'elle ne pourrait se résoudre à le laisser partir pour si longtemps, sans un mot de pardon...

Mais, le lendemain, comme ils étaient réunis à l'heure du déjeuner, la domestique apporta sur la table une enveloppe dont l'écriture fit tressaillir Olivier... Il la saisit vivement, et s'aperçut avec surprise qu'elle était adressée à Mme Seerfs...

—Une lettre de ma grand'mère ! Pour vous ! Que signifie ?...

La dame, triomphante, ouvrit l'enveloppe... Elle savait bien que cette marquise lui répondrait !... Le tout était de savoir s'y prendre, et revendiquer hautement ses droits.—Dans l'enveloppe il y avait sa propre lettre, à elle, qu'on lui renvoyait de façon méprisante... Olivier vit sa stupefaction, lui, prit le papier, et lut...

Lia, pâle d'angoisse, sentit son cœur palpiter à la vue de l'épouvantable colère qui se peignait sur ses traits... Il froissa la lettre avec rage... et, balbutiant, tant sa fureur était grande...

—Vous ! c'est vous, Madame, qui avez osé écrire ceci à Mme de Carnhelles !... En vérité, vous avez juré de nous brouiller à jamais !

Il frappa violemment du poing sur la table, comme s'il eût voulu briser quelque chose.

— Pas tant de bruit ! dit Mme Seerfs, avec une incroyable audace... J'ai cru bien faire... Je ne pouvais savoir à quel genre de personne je m'adressais... Je pensais qu'une femme du monde doit toujours être polie. Je vois qu'il n'en est rien ! un pareil procédé est un stupéfiant...

— Une femme du monde ! s'écria Olivier les yeux brillants. Duquel ? du votre ?

— Monsieur de Carnheilles !..... dit-elle d'un ton hautain.

— Oui... restons-en là... Si je ne me retenais je vous dirais des choses regrettables... Je préfère vous remercier, Madame, des soins que vous avez donnés à Julia, en vous avertissant que votre rôle près d'elle est terminé. Elle n'a plus besoin de gouvernante ; et vous pouvez partir.

— Vous me chassez de chez moi ! Voici qui est curieux ! s'écria Mme Seerfs hors d'elle-même.

— Pardon, c'est chez moi que nous sommes ici, s'il vous plaît, puisque c'est moi qui paie le loyer de cette bicoque. Non que je vous reproche l'hospitalité que je vous ai offerte jusqu'ici, mais j'aime à établir nettement les situations... — Je pars dans un mois pour le Tonkin, Julia ira s'installer à Sainte-Marie ; et là vous vous ennuierez. Il est donc préférable que vous retourniez à Paris.

Mme Seerfs, anéantie et furieuse, vit que la résolution d'Olivier était implacable, et qu'il faudrait partir promptement. Elle voulut, du moins, lui être désagréable, et eut une inspiration de génie. Des larmes coulèrent de ses yeux, elle se leva, entoura Julia de ses bras secs, la serra sur son cœur, tragiquement, et gémit d'un accent pathétique.

— Ma pauvre enfant ! Quel avenir !... Je ne vous abandonnerai pas, moi, vous aurez toujours mon cœur !...

Lia accueillit cette promesse assez froidement, et se dégagea de l'étreinte maternelle de sa gouvernante.

— Qu'est-ce que cela ! fit Olivier, se contenant avec peine.

Elle prit un air solennel.

— Cela, Monsieur ! c'est de l'indignation ! Vous abandonnez votre femme, après six mois de mariage !.....

— Moi ! cria-t-il furieux.

— Et vous éloignez d'elle sa seule amie, la femme qui lui a servi de mère !... Cette conduite est inqualifiable.

— Alors, Madame, dispensez-vous de la qualifier ! dit Olivier. Ces tirades dramatiques m'étonnent de la part de la baronne Seerfs.... Elles ont l'air extraites d'un feuilleton du Petit Journal... et un moment je me suis cru à l'Ambigu !... Pour un peu, j'allais pleurer !..... Assez d'émotion, n'est-ce pas ?

— Oui, continua Lia, ingénument. Ne laissez pas refroidir votre dîner...

Mme Seerfs lui lança un regard indigné, et exécuta une sortie extrêmement majestueuse, laissant Olivier et Lia en tête à tête ; bonne fortune qui, pour être rare, leur parut que plus charmante. Cet incident jeta entre eux une gêne, cependant.... car ils comprirent qu'en effet le monde malveillant pourrait donner une fâcheuse interprétation au départ d'Oli-

vier, à la retraite de Lia... Puis, après cette lettre stupide de Mme Seerfs, il était impossible que le jeune homme se présentât à sa grand'mère...

Il n'osa même lui écrire, lui apprendre qu'il partait ainsi, pour un temps très long et un pays très lointain, laissant derrière lui sa femme, encore une enfant ! Il n'osa lui porter lui-même ce dernier coup, l'idée qu'avec la moitié de la terre entre eux, ils ne se reverraient plus.

* * *

Lia revenait de Toulon, où elle avait accompagné Olivier, ne voulant le quitter qu'au dernier moment. Il avait eu presque des remords en la voyant si courageuse et si ferme, malgré le chagrin qu'elle devait éprouver. En se séparant d'elle, il l'avait serrée bien fort dans ses bras, en lui promettant de penser à elle, de lui écrire souvent, de revenir bientôt... Elle avait parlé peu, de peur d'éclater en sanglots... Seulement, jusqu'à la dernière minute, elle s'attacha à lui, et posait sur ce visage un regard pensif, comme pour le bien fixer en son souvenir.

Quand ce fut fini, quand elle eut vu disparaître en mer le bâtiment qui emportait sa vie, elle rentra brisée à l'hôtel, et se trouva si affreusement seule, qu'elle crut mourir de désespoir... La vie lui parut tout à coup sombre et vide.... Plus rien d'heureux ne pouvait survenir ! Personne ne pensait plus à elle, personne ne l'aimait ! Elle en vint presque, dans sa détresse, à regretter l'anguleuse Mme Seerfs, et passa une nuit désolée à pleurer sur soi-même. Puis, au matin, elle reprit un peu courage, prépara sa valise, et partit pour revenir à Sainte-Marie, dans cette misérable maison où elle avait vécu heureuse, bien des années avant ! où quel qu'un la connaissait : cette pauvre vieille Marion qui l'avait vue naître.

Le voyage fut long ; elle le passa de manière triste, pleurant doucement dans un coin de wagon, regardant, sans les voir, les champs filer derrière le train, rapidement, et l'aspect du pays changer à mesure qu'elle revenait au Nord.

Ce fut le soir qu'elle arriva à Sainte-Marie ; un soir de pluie, qui lui parut plus triste, par contraste avec le pays de soleil qu'elle venait de quitter. Dans la petite gare embuée de brouillard, mal éclairée par des quinquets au pétrole, elle eut quelque peine à se reconnaître. Enfin, Marion, une paysanne robuste, s'approcha d'elle, l'embrassa et l'emmena à travers des rues noires et boueuses, sous une pluie battante, pendant que, derrière elle, un garçon en blouse traînait sur une brouette sa valise, en claquant des sabots, lourdement. Depuis quelques semaines déjà, ses autres bagages étaient à Sainte-Marie et l'attendaient.

Épouvantable, cette arrivée ! La maison lui parut si sombre, si délabrée, déshabituée qu'elle était de vivre en de tels bouges, qu'elle sentit le peu de courage qui lui restait s'en aller tout à fait, et recommença à pleurer, assise sur une chaise de bois, les pieds mouillés, n'ayant pas même la force d'ôter son manteau et ses gants... Marion s'empressait, compatissante et bourrue.

— Ma pauvre fille ! Ne pleure pas ! Ton mari reviendra peut-être ! Ça s'est vu !

Elle la déchaussa, lui fit monter l'escalier raide, et l'introduisit dans la belle chambre rouge où rien, depuis des années, n'avait changé de

place ! Les tasses à devises dorées, la couronne d'oranger aux fleurs jaunies, s'étaient toujours sur la commode à dessus de marbre ; les rideaux d'indienne gardaient leurs draperies prétentieuses. Seulement, un bon feu brûlait dans la cheminée, illuminant gaiement la chambre ; et sur une petite table, un couvert, disposé avec une nappe bien blanche, rappela à Lia qu'elle n'avait pas mangé depuis douze heures. Comme elle s'asseyait auprès du feu, dans le raide fauteuil Voltaire, où elle se souvenait d'avoir vu sa mère autrefois, elle se sentit tirée par sa jupe, et vit à ses pieds Gypsy, se roulant dans un délire de joie... Cette tendresse de bête la toucha ; elle prit sa chienne dans ses mains, et l'embrassa sur son museau noir... Marion, qui rentrait avec une soupière, haussa les épaules.

— Dieu ! es-tu enfant ! ma pauvre Lia !

La jeune femme eut vite soupé ; elle s'attarda peu au coin du feu, dans cette chambre triste, dont les vitres gémissaient sous les coups de vent ; elle se coucha de bonne heure, et, enfoncée dans un de ces énormes lits de plume qu'on ne trouve qu'en province, elle rêva d'Olivier, elle vit, en un sommeil coupé de cauchemars, le bâtiment qui l'emportait faire naufrage, et tous les passagers périr.

Le lendemain, elle s'éveilla à la pointe du jour ; il faisait beau ; elle s'habilla promptement, descendit à la cuisine, où elle déjeuna d'une tasse de lait, sortit dans le plant de pommiers, qui étendait derrière la maison son tapis d'herbe, et se sentit un peu moins malheureuse, sous l'ombre de ces vieux arbres déjetés, tordus, pittoresques, qui sont si charmants au printemps, lorsque, couverts de fleurs roses, ils ont l'air d'énormes bouquets... Tout était bien délabré, dans cette demeure. Marion, qui n'était pas habituée au luxe, couchait dans l'alcôve de la cuisine, garnie de calicot rouge, vivait de bouillie ou de galette de sarrasin, élevait des poules, des canards, des lapins qu'elle vendait au marché, et soignait une vache.

Toutes ces bêtes vaguaient dans le plant, et vivaient en bonne intelligence. Gypsy, qui n'aimait pas la boue, marchait avec précaution, et était aussi dépaylée là que sa maîtresse. Lia resta longtemps assise, les pieds dans l'herbe humide ; dans la soirée elle fut reprise d'un frisson de fièvre... Marion la força de se coucher vers huit heures, et comme Lia s'ennuyait fort, alla dans la seule librairie de la ville lui chercher un roman.

Cette librairie était le centre des commérages de Sainte-Marie ; elle était tenue par une vieille demoiselle bavarde et curieuse, toujours au courant des moindres événements, et sachant par le menu tout ce qui se passait dans chaque maison. Il y avait souvent dans cette boutique d'autres vieilles comme elle, causant pendant des heures en faisant du tricot, et commentant à perte de vue les faits et geste de chacun. Cela formait un redoutable sanhédrin. A l'entrée d'un client, le silence se faisait ; on laissait Mlle Marie Bouchu faire son commerce, et poser d'insidieuses questions, puis, après le départ de l'intrus la conversation et les cancans repartaient sur une nouvelle piste.

Lorsque Marion parut, le silence, se fit ; une de ces dames avait vu une jeune femme élégante arriver la veille à l'ancienne auberge de M. Granson. Déjà, on avait décidé que ce ne pouvait être que la jeune marquise de Carnheilles ; le fait fut certain quand Marion demanda à Mlle Bouchu un roman de son cabinet de lecture ; car Mlle Bouchu tenait un

cabinet de lecture, dont le fond se composait de volumes anglais, dépareillés, de vieux numéros du "Journal pour Tous" des œuvres de Montépin, Capendu et Dumas père; l'ouvrage le plus nouveau était "Le Savoir-Vivre", par une dame du monde qui gardait modestement l'anonyme. Mlle Bouchu le recommanda à Marion, qui l'accepta. Puis, comme cette fille allait sortir :

—Mme de Carnheilles va bien ? dit la vieille curieuse, effrontément.

—Pas trop, riposta Marion, en fronçant les sourcils... Elle a un peu de fièvre.

—Oh ! chère petite dame ! s'écria mielleusement l'indiscrète, pendant que les trois ou quatre autres écoutaient de toutes leurs oreilles. Elle vient ici pour se remettre ; son mari arrivera sans doute un de ces jours ?

—Non ! grogna la servante.

—Non ? N'est-il pas en garnison près d'ici ?

Marion, sans répondre, parvint à écarter de la porte la demoiselle Bouchu, et à sortir...

Un silence significatif régna une minute ; ces affreuses Parques se regardèrent en hochant la tête, ainsi qu'une assemblée de magots ; Mlle Bouchu résuma l'opinion générale.

—Eh bien ! elle n'a pas été marquise longtemps !... Parlez-moi des mariages dans le grand monde ! J'ai toujours dit que ce vieil idiot de Granson avait tort de confier sa fille à cette Parisienne, qui l'a élevée dans des idées ridicules...

Cependant, Marion rapportait triomphalement le traité d'étiquette mondaine qui devait désennuyer Julia.

—Qu'est-ce que tu m'apportes là ? dit celle-ci riant. J'irai moi-même choisir ce que je veux.

—Je n'aime pas que tu ailles dans cette boutique, fit Marion ; la demoiselle Bouchu est si méchante !

—Bah ! murmura Julia, que peut me faire la méchanceté de Mlle Bouchu et de ses amies ! Si tu savais à quel point l'opinion de ces gens m'est indifférente !... Viens près de moi, ma pauvre Marion... Je ne lirai pas ; tu me conteras des histoires, toi... tu me parleras de mon enfance, de ma mère, du temps passé ; car le présent est si triste, pour moi, que je n'ai plus que cela où me réfugier.

Marion prit dans sa main rude la main mignonne de Lia, et la sentit brûlante.

—Tu es vraiment malade, ma chérie ; j'irai demain chercher un médecin... Tu as une fièvre violente.

—Pas de médecin ! dit Lia, qui, au moment même, fut prise d'un tremblement nerveux.

—Je ne veux pas te laisser périr... disait Marion employant une expression locale... Il faut te soigner tout de suite.

Lia haussa les épaules insoucieusement ; elle songeait qu'elle n'était guère utile en ce monde, et que, si elle n'eût plus été là, lui n'eût peut-être pas songé à s'expatrier... ce grand besoin de mener une vie active n'avait pris si impérieusement que parce qu'elle n'avait pas su lui suffire, rendre douce la vie intime.

Elle passa quinze jours tristes ; la pluie ne cessait pas ; ce commencement de novembre était le plus sombre qu'elle eût vu ; les feuilles, tourbillonnant parmi les rafales d'eau et de vent, tombaient à demi pourries, s'accumulaient dans le plant sur un fond de boue épaisse ; la maison mal close s'emplissait de courant d'air perfides ; les cheminées fumaient ; Lia usait ses heures, assise au coin de son feu, tirant nonchalamment l'aiguille, s'interrompant de temps à autre pour regarder tomber la pluie continue, ou Gypsy, grelottante, blottie près des cendres chaudes. Ce temps humide n'était pas favorable pour guérir le malaise qui tenait Lia depuis quelques jours ; elle pâlisait, perdait toute énergie, et devenait diaphane ; l'ennui la rongait ; elle comptait les jours, jusqu'au moment où elle pourrait recevoir une lettre d'Olivier. Mme Seerfs lui avait écrit un discours de reproches, la conjurant de revenir avec elle, de penser à l'opinion du monde, toujours malveillante pour une jeune femme qui vit seul. Elle répondit à Mme Seerfs quelques mots polis, en la priant de cesser toute tentative ; son mari la jugeait en sûreté ainsi, elle ne désirait pas une autre approbation que la sienne, et resterait à Sainte-Marie, menant la vie la plus retirée jusqu'au retour d'Olivier.

Un jour, cependant, Julia s'ennuya si fort qu'elle se résolut à sortir, ce qu'elle n'avait pas fait depuis son arrivée, sauf pour aller à l'église voisine. Elle prit "Le Savoir-Vivre" aux feuillets non coupés, et, remontant la Grande-Rue, se dirigea vers la boutique de Mlle Bouchu. Son entrée excita une curiosité générale ; l'assemblée de bavardes, occupées, suivant leur ordinaire, à tricoter des bas en colportant les nouvelles du jour, se tut en la voyant, et l'observa avec ces coups d'œil en coulisse qu'ont les gens curieux, qui par une longue habitude arrivent à épier sans regarder, les paupières baissées, l'air ingénu. Lia ne fit aucune attention à ce manège ; elle s'approcha des rayons, où quelques volumes déchirés s'endormaient dans la poussière, et chercha un roman qui lui convint. Comme elle était là, le bruit d'une voiture s'arrêtant à la porte de la boutique frappa son oreille ; elle entendit des chevaux piaffer sur le pavé, une portière se fermer, et Mlle Bouchu s'écrier "innocemment" :

— Mlle Renée de Bryon !

Lia eut une si violente palpitation qu'elle crut s'évanouir sur place... Ses doigts se crispèrent sur le montant de la bibliothèque, ses yeux, brouillés d'un nuage trouble, ne distinguèrent plus une ligne du livre qu'elle tenait ouvert. Pourtant, elle se raidit, en sentant ces personnes effrontées l'observer... elle entendit la porte s'ouvrir, quelqu'un entrer, une voix d'un timbre sympathique répondre poliment aux empressements de Mlle Bouchu... Elle resta vers le fond du magasin, pendant une minute ; Renée choisissait des crayons...

Lia écoutait, avidement, chacun de ses mots, et s'oubliait là, dans une sensation si douloureuse qu'elle se fût crue incapable de l'éprouver. Pourtant, elle eut conscience que cette situation ne pouvait se prolonger, qu'il fallait, à tout prix, quitter cette maison... et regarder enfin cette figure inconnue, dont le souvenir se dressait, tenace, entre elle et son mari ! Elle se retourna, leva les yeux, et vit, assise près du comptoir, une jeune fille aux cheveux châtain-clair, au teint éblouissant, vêtue d'une robe de drap gris très simple, mais dont l'élégance de bon goût la frappa ;

à côté d'elle, une personne qui avait l'air d'une femme de chambre, se tenait immobile.

Lia prit un volume quelconque, salua, et essaya de s'esquiver rapidement; mais ceci ne faisait pas le compte de Mlle Bouchu. Elle l'arrêta d'un geste.

—Si madame la Marquise veut me le permettre, je lui enverrai ceci chez elle.

A ce mot, Renée se retourna d'un brusque mouvement, leva ses beaux yeux gris sur cette dame... "sa cousine" qu'elle ne connaissait pas... Elle vit une pauvre femme, pâle, tremblante, très jeune, presque une enfant, et qui paraissait si faible, si intimidée, si malade, qu'elle sentit son cœur tressaillir de pitié... Elle comprit la manœuvre de Mlle Bouchu... elle vit les regards brillants de joie des personnes présentes, se réjouissant déjà d'assister à quelque insolence infligée à Julia. Elle se leva, et adressa à la femme d'Olivier le plus profond salut. Lia épardue lui répondit, et ouvrit la porte pour sortir... La pluie se faisait déluge; une véritable trompe s'abattait sur la ville, vidant les rues et remplissant les gouttières.

—Mme la Marquise ferait mieux d'attendre un instant, dit l'officieuse Bouchu, désirant prolonger la situation; Madame est malade, c'est imprudent de s'aventurer dehors par un orage semblable.

Renée rencontra le regard effrayé de Julia, et comprit qu'elle craignait moins l'averse diluvienne que la prolongation de cette scène... Elle s'avança sous les feux croisés des yeux méchants qui l'observaient, — et, du ton le plus gracieux.

—Voulez vous être assez bonne, Madame, pour accepter ma voiture... Je resterai ici, pendant que le coupé vous reconduira chez vous... Ursule! accompagnez Mme de Carnheilles.

Lia, anéantie de surprise, balbutia un vague remerciement, et se trouva, sans savoir comment, dans le coupé bleu de sa grand'mère, auprès de la femme de chambre, revêche, mais polie, qui la déposa chez elle...

Les deux cousines gardèrent de cette rencontre fortuite une impression profonde... Renée, en s'en retournant à Saint-Sauveur, regardait à travers les glaces du coupé la campagne triste du commencement de l'hiver, et revoyait cette figure malade, éclairée par deux yeux trop grands, cernés d'une meurtrissure bleuâtre... elle revoyait cette expression effarouchée, timide, et sentait au fond de son cœur bon et généreux, la pitié succéder à l'amertume... Elle paraissait malheureuse, cette jeune femme! et n'avait pas l'audace de mauvais ton qu'elle lui avait supposée dans ses premiers jours de chagrin... Mais où donc était Olivier? Comment laissait-il sa femme seule à Sainte-Marie?... Ces pensées l'occupèrent jusqu'au soir...

Lia, rentrée dans sa maison, ferma les yeux pour se souvenir mieux de cette Renée qu'elle avait si souvent désiré voir, qui lui était antipathique, sans qu'elle la connût!... Ah! combien différente de ce qu'elle avait pensé!... Comme elle était charmante! Quelle jolie voix, quels beaux yeux intelligents, quelle élégance, quelle politesse exquise! Et comme on comprenait qu'une pareille femme fût ineffaçable de la mémoire d'Olivier!... Hélas! pourquoi l'avait-il rencontrée, elle, pauvre fille, qui n'était pas digne de lui; pourquoi l'avait-il aimée, un jour, assez follement pour l'é-

pouser, pour passer à côté du bonheur, et se rendre malheureux sans la faire heureuse, elle.

Lia pleura au coin de son feu...elle se sentait malade, ennuyée, découragée, sans rien qui la rattachât à l'existence...si loin de cette perfection extrême, si différente de Renée, qu'avec une humilité profonde elle se sentait loin d'égaliser en quoi que ce fût!...Lia ne se rendait pas compte que sa douceur en ce moment, qui la faisait s'accuser soi-même au lieu d'accuser Olivier—alors que réellement il avait les plus grands torts—l'égalait à n'importe quelle créature humaine; et que si ses manières n'étaient pas aussi correctes que celle de Renée, elle la valait par le cœur.

Son accès de fièvre fut très intense, cette nuit-là, accompagné d'un tremblement nerveux, et d'une insomnie douloureuse. L'idée qu'elle était mortellement atteinte entra en son esprit, et la rendit plus malade encore... Une chose surtout la faisait souffrir...la perspective de mourir dans cette maison, dans ce lit, où avait agonisé sa mère, sans revoir Olivier, avec la seule présence de Marion.....Elle se pleura un peu, d'avance, avec son enfantillage ordinaire...Et le lendemain, la servante la vit si défaite qu'elle se résolut à consulter un médecin.

* * *

Depuis quelques jours, Renée me paraît préoccupée; elle n'est point comme à l'ordinaire, son esprit voyage au loin, et lorsque je lui parle, elle paraît s'éveiller d'un songe et faire effort pour me répondre. Elle s'ennuie peut-être, cette petite! Voici que novembre est venu; des averses de feuilles mortes tourbillonnent dans les allées du parc, une bise froide souffle à travers les branches dépouillées!...Encore l'hiver! Encore cette saison morose, qui excite les rhumatismes et les idées sombres! Mme de Bryon est retournée à Paris depuis quinze jours; elle a bien voulu me laisser Renée quelques semaines. L'enfant en a profité pour commencer une œuvre dont on se fût bien passé: mon portrait à l'aquarelle; s'amuser à reproduire les traits d'une femme de mon âge! Il paraît qu'en Art, le laid est quelquefois beau; et que mes rides, mes yeux creusés, mes cheveux blancs, feront la plus belle œuvre du monde!...Moi je veux bien, puisque cela lui plaît!

Donc, je pose; cela se passe dans un grand salon, dont le parquet, barbouillé de marque à la craie indiquant nos places respectives, à l'air d'un tableau couvert de signes géométriques. Renée se place dans l'embrasure de la porte-fenêtre; moi, de l'autre côté de l'appartement, recevant en plein la lumière d'une baie ouverte sur le jardin...Elle m'a entortillée artistement de vieilles dentelles rousse d'un beau ton.....et, si j'en juge par l'esquisse, je ne suis point tant affreuse, après tout! Il est probable qu'elle me flatte, et que je n'ai plus ces yeux si vifs, qui me regardent là sur mon cheval!...Pas d'emballement! N'allons pas nous croire séduisante!

Tantôt, pendant l'heure de travail quotidien. Ursule m'apporta une lettre...Qui donc pouvait m'écrire?...Je restai indécise, essayant de reconnaître l'écriture, et pressée de déchirer l'enveloppe.....mais Renée m'adjura de ne point remuer.

— Ne quittez pas la pose, grand'mère, ou tout est perdu!

Je regardais donc ce chiffon de papier, me demandant où j'avais vu ces pattes de mouche, lorsqu'un souvenir désagréable me fit tressaillir. Cela me rappelait exactement la lettre insolente de la baronne Seerfs, — une intrigante, sans doute! — qui osa, il y a quelques semaines, s'ériger



Tantôt, pendant l'heure du travail quotidien, Ursule m'apporta un lettre.

en intermédiaire entre moi et mon fils, et me tourna quatre pages de sermon où il était question de mes devoirs, de mon affection, de l'excellente éducation de ma correspondante, et de ses malheurs, qui l'ont obligée à

élever Mlle Grançon !... De cela, je plains cette enfant ! Mais je pense qu'elle est aussi spirituelle et bien élevée que cette baronne Seerfs, dont le nom m'est connu pour avoir défrayé la Gazette des Tribunaux, il y a quelque vingt ans, dans une affaire d'escroquerie.

Sans égard pour Renée, j'ouvris la lettre... Trois feuilles de récriminations, où elle maudit Olivier et Julia, — ma belle-fille, cette Julia ? — Olivier a prié la baronne de retourner vivre chez elle !... Comment avait-il pu la supporter si longtemps ! moi, pour deux lettres qu'elle m'écrivit, j'en suis lasse ! Julia lui a témoigné une indifférence abominable... La dame ne m'engage plus au pardon ; elle me prouve, au contraire, que cette petite ingrate n'est digne que de mon mépris : Passons ! — Je tournai la dernière page, et vis le post-scriptum, cette perfide flèche du Parthe des lettres féminines !

Elle m'annonçait qu'Olivier, marié par un coup de tête, s'est ennuyé de la femme qu'il a prise et va l'abandonner. Il part pour le Tonkin, la laissant devenir ce qu'elle pourra, livrée aux commentaires du monde, et désespérée, car elle l'aime...

J'eus un éblouissement !... Oh ! infâme, cette lettre ! Elle calomniait mon fils avec une si inqualifiable audace, que la colère me suffoqua ! Lui, agir ainsi ! Lui, faire ce scandale et cette faute ! abandonner sa femme, qui l'aime, parce qu'elle a cessé de lui plaire !... Misérable aventurière !... Est-ce que ses lettres malpropres allaient envahir ma vie, à présent ! Est-ce qu'il n'y a pas un moyen de se défendre contre de pareilles manœuvres ! Je m'aperçus que je parlais haut, et que Renée, anxieuse, était près de moi.....

— C'est épouvantable, mon enfant ! lui dis-je..... Ce serait à me faire lui répondre quelque insolence... Tiens, lis ! seulement la dernière page !

Elle parcourut la lettre d'un coup d'œil, je la vis serrer les lèvres, ses yeux brillèrent d'indignation..... Elle dit d'une voix brève :

— Il faut lui pardonner, en pensant qu'il a une tête folle !... Cette pauvre femme doit souffrir.....

Comment ! Que dis-tu ! Lui pardonner ! Tu crois cela ! Tu ne vois pas que la créature qui m'écrivit est furieuse, et calomnie Olivier ! En vérité, tu es prompte à le croire capable de toutes les bassesses ! Une folie, oui ; une mauvaise action, non ! Et c'en serait une, de débarrasser violemment son existence d'une femme loyale, qu'il a prise malgré tout, et qui n'aurait d'autre défaut que de lui déplaire après lui avoir plu !... Si je le croyais capable de cela, je.....

— Grand'mère, n'allez pas plus loin, dit-elle gravement. Peut-être regretteriez-vous vos paroles. Cette lettre dit la vérité..... Olivier est parti, il l'a laissée, mais je pense qu'il reviendra.

— Il est parti ! d'où sais-tu cela ?

— J'ai rencontré il y a quelques semaines Mme de Carnheilles..... elle est à Sainte-Marie, dans la maison de son père, seule avec une vieille servante ; elle vit très retirée et paraît malade et triste.

— Elle est à Sainte-Marie ?... C'est possible, répliquai-je très agitée ; cela ne prouve pas qu'il soit parti, lui ; il l'attend à Granville ; elle sera ici peu de temps.

— Il est parti par le transport "La Bretagne" à destination du Tonkin, sa femme l'a accompagné à Toulon, et est revenue ici, malade de

chagrin et de découragement. C'est Ursule qui m'a donné tous ces détails qui sont connus à Sainte-Marie, paraît-il ! Mme de Carnheilles mène la vie la plus désolée, seule, toute seule, sans personne au monde qui l'aime...

Je compris l'insinuation ; mais mon indignation contre Olivier était si forte, que je ne pouvais penser qu'à cela.

—Olivier !... Lui !... faire cela !... Plus de cœur, alors... plus d'honneur ! plus rien !

Renée ne répondit pas... sa physionomie, si douce, d'ordinaire, avait une expression dure que je ne lui connaissais point.

—Et il ne m'a pas écrit, repris-je. Il est parti ainsi, sans un mot d'explication.

—Quelle explication eût-il pu donner, dit ma petite fille avec une nuance d'amertume. S'il part pour fuir la vie qu'il s'est faite, il ne peut vous avouer ce manque de courage.

J'aime si profondément Olivier, que le ton méprisant de Renée me fit mal, quoique je fusse aussi indignée qu'elle. Je repris avec un certain embarras.

—Il part aussi pour se rendre utile à son pays.....en somme, un soldat doit savoir faire son devoir.

—Il me semble qu'il en est de plus immédiats, auxquels on ne doit pas se soustraire, reprit-elle d'une voix ferme. J'ai souffert, le jour où Olivier épousa cette jeune fille...Aujourd'hui, je souffre davantage ; car je trouve que son action est lâche !

—Lâche ! Mesure tes paroles !

—Parlez-moi de vous répondre ainsi...mais je dis ce que je pense... oui, c'est lâche ! Et si je souffre, c'est que je ne l'estime plus !... Allons, grand'mère, vous le savez bien, que c'est abominable, ce qu'il a fait, de rejeter loin de lui cette malheureuse femme...de se dégager de toute contrainte...Elle lui a plu, il l'a épousée malgré tout !.. Elle lui déplaît, il la quitte, sous prétexte d'aller se battre ! Il fallait lutter contre soi-même, c'eût été d'un homme de cœur !...Ceci est sans nom.....Il lui a juré de l'aimer, de la protéger.....et il l'abandonne, comme il l'avait prise, par caprice !

Elle me serrait la main, nerveusement ; je la voyais trembler d'indignation. Moi, je sentais à quel point ceci était vrai.

—Cela me fait mal, au fond du cœur, de le juger ainsi, ajouta-t-elle... mais c'est une de ces douleurs qui guérissent de certains souvenirs trop tenaces.

—Mon enfant, dis-je, aie pitié de moi, un peu. Ne sois pas si dure pour lui. Tu ne sais pas ce qu'il a pu avoir à souffrir...Moi, je suis assez faible pour l'aimer quand même...Tais-toi...

—Pas encore, dit-elle à voix basse...Chère mère, votre cœur ne vous conseille-t-il pas de réparer la faute commise par Olivier ?...Songez à cette pauvre jeune femme isolée, malade, abandonnée à son chagrin...Ne ferez-vous rien pour elle ?

Une contraction nerveuse serrait ma gorge ; je fis de la main un geste pour imposer silence à Renée ; mais, avec une audace inattendue, elle profita de mon abattement et continua.

—Je dois parler, au risque de vous déplaire... Ne croyez pas que je me permets de vous juger, non. Je vous supplie seulement d'être bonne... Je vous aime tant, que cela me désespère de vous voir impitoyable ! Elle-

est votre petite-fille, quoi que vous fassiez, elle vous touche de près, vous ne pouvez pas la laisser dans cette situation...vous lui tendrez la main, vous la ferez entrer chez vous...les murs de votre maison sont trop hauts pour que la calomnie y puisse pénétrer; si elle n'est pas heureuse, elle sera au moins respectée!...Relevez-la, prenez-la dans vos bras, aimez-la! Ne pensez plus à Mlle Granson, pensez à la marquise de Caruailles, à qui votre fils a manqué gravement...Vous en sauriez faire une femme si charmante, qu'il aimerait toujours!

—Assez! ordonnai-je; je suis seule juge de ce que je dois faire, et je trouve déplacé que tu te permettes de me donner des conseils!

—Non; je vous prie à genoux...(et le fait est qu'elle y était, son regard charmant plongeant dans le mien)—Faites cela pour moi, et pour Olivier!

Reprends donc ta palette, dis-je avec un calme forcé,—mais l'âme bouleversée, parce que je sentais qu'elle me montrait mon devoir...et qu'un méchant orgueil s'opposait seul à ce que je fisse ce qu'elle demandait...

A ce mot, elle d'tourna les yeux, et se relevant, retourna à son chevet...Moi, j'écrasai du pied l'abominable lettre qui avait déchaîné cette tempête entre nous...Je repris la pose...mais je me sentais nerveuse, malade, agitée...mécontente de moi, indigné contre Olivier...

Lui pardonner, à lui, s'il n'eût pas fait cela, m'eût paru facile à présent! Et je me dis que, peut-être, ma rigueur l'avait poussé à bout, et qu'un de ses griefs contre sa femme était de ne pouvoir, à cause d'elle, revenir chez moi! Cependant, c'était lui le véritable coupable;...Elle était, elle aussi, une créature peu estimable, sans doute, qui entraînait de force dans une famille; sa fierté n'était pas grande!...

Mon ancien mépris pour elle me revenait plus violent, malgré la pitié qu'elle eût dû m'inspirer...Je lui en voulais d'être la cause première de tout ceci, d'être l'occasion qui le faisait trébucher dans le droit chemin!...Ouvrir ma porte à cette fille!...L'aimer!...Allons, Renée était folle!—Peut être bien! mais moi j'étais fâchée contre moi-même...et "l'autre" le "moi" qui est en nous, et nous regarde agir, me traitait de vieille entêtée, et me disait qu'à mon âge on devrait pratiquer, un peu mieux que cela l'Évangile...

Pendant une heure, nous restâmes sans parler; nous pensions trop de choses. Enfin, Renée leva la tête vivement, et regarda vers la grille du pare.

—Quelqu'un pour vous, grand'mère. Votre médecin, qui vient vous faire sa visite hebdomadaire.

Je me sentis soulagée... Un tiers déteodrait la situation.

—Dis qu'on le fasse entrer là.

—Dois-je me retirer?

—Non. Tu peux rester.

Le docteur Briant entra; c'est un vieux garçon bavard, philosophe, plus voltarien que Voltaire (ce qui est bien démodé!), un vieux diable à la surface; au fond un excellent homme, charitable et bon. Lorsqu'il m'eut saluée, il s'adressa à Renée, et lui prenant la main.

—Eh bien! ce bras est-il tout à fait valide? Oui!... quand je pense au cri que vous avez poussé, lorsque je vous l'ai remis! quel soprano vous possédez!...

Elle rit gaiement.

—Et comme vous savez *faire chanter* ! dit-elle...

—Oh ! je crois que voici un abominable calembour !... Qu'on ne vienne pas me chercher pour la prochaine féture que vous vous ferez !... Je refuse mes soins !...

Il s'approcha du chevalet, et comme il a la prétention d'être connaisseur, il complimenta mon artiste, et lui donna des conseils plus ou moins justes, qu'elle accueillit avec sa bonne grâce habituelle.

Ceci avait un peu changé le cours de mes idées ; le docteur se rapprocha de moi, m'interrogea sur ma santé, causa un instant médecin, et, contre son habitude, resta un peu longtemps sans ergoter naïvement sur la philosophie... Il s'amuse à émettre des thèses, à soutenir des paradoxes, qui me mettent hors des gonds !... En le regardant avec attention, je vis sur sa bonne face réjouie, un embarras, une contrainte, comme si quelque chose l'eût gêné...

—Qu'avez-vous donc ? fis-je amicalement. Vous paraissez tourmenté...

—C'est que le suis aussi ! répliqua-t-il d'une voix légèrement hésitante...

—Comment cela ? repris je ; puis-je vous être utile ? Vous savez que vous pouvez vous adresser à moi, si vous avez un embarras quelconque.

—Vous êtes bien bonne, Madame, ... et je vous remercie. C'est à vous, justement, qu'il faut que je m'adresse. Mais je vous avoue que je n'ose pas.

—Allons ! osez donc ! puisqu'on vous le dit ! Qu'est-ce que cette timidité. entre deux vieux amis de trente ans !... Car il y a trente ans que vous me soignez ; c'est une date cela !

—Madame, dit-il en prenant son parti, je retiens de la phrase que vous venez de prononcer, un mot pour lequel je vous exprime toute ma reconnaissance. Vous avez dit : Amis... Vous voulez donc bien me considérer comme tel, et je suis sûr que vous prendrez ce que je vais vous dire, non comme la démarche d'un indiscret qui veut s'immiscer dans des affaires intimes ; mais comme... l'avertissement d'un véritable ami ?

—Parlez dis-je sèchement, prévoyant je ne sais quelle suite fâcheuse à ce prélude entortillé.

—J'ai été appelé, il y a une quinzaine de jours, près d'une jeune femme que je considère comme en danger. Elle a une fièvre intense et continue ; accompagnée de phénomènes nerveux qui finiront par ruiner son organisme... la moindre complication peut devenir mortelle... ; depuis quelques semaines, elle a changé beaucoup, si cela continue, cette saison-ci la tuera...

Il fit une pause... Je savais très bien, très bien, de qui il parlait... mais je ne l'encourageai d'un geste ni d'un mot. Renée, debout, vidait une douzaine de tubes sur sa palette, et mélangeait le tout sans savoir ce qu'elle faisait...

Briant continua.

—Elle manque des soins les plus nécessaires ; elle habite une vieille grange délabrée, mal close, froide, alors qu'il lui faudrait un intérieur confortable ; elle n'a auprès d'elle qu'une servante de campagne dévouée, mais incapable de la soigner ; elle s'ennuie, s'attriste, passe son temps à

pleurer, est persuadée qu'elle est perdue, et frissonne d'épouvante à la pensée de mourir dans cet affreux taudis, loin de son mari et de sa famille. En vérité, c'est pénible...

Je suis prête à lui être utile, dis-je ; dès aujourd'hui, je ferai porter tout ce qui sera nécessaire chez elle, et j'enverrai qu'elqu'un, une femme de chambre.

Renée baissa les yeux et soupira, le docteur Briant me regarda en face, et, d'une voix fermée :

— Cette dame ne recevrait pas, je pense une *aumône* de qui que ce fût !... C'est Mme de Carnheilles, votre petite-fille.

— M. Briant ! criai-je, froissée...

— Je sais que je m'expose à me fermer votre maison, dit-il ; et croyez que je regretterais seulement l'amie que vous étiez il n'y a qu'un moment. J'ai fait mon devoir, en vous prévenant que *votre petite-fille* se meurt, et que vous pourriez peut-être la sauver...

— C'est bien, laissez-moi, dis-je, sentant tout crouler autour de moi, et vaciller mes idées les plus ferme : principe d'honneur, dignité, religion du nom...

Briant se leva, me salua respectueusement, s'inclina devant Renée ; elle lui tendit les deux mains, serra les siennes avec un élan qui lui fit plaisir, à lui... et il sortit... J'entendis son cabriolet s'éloigner dans le chemin raboteux.

Un moment de silence solennel pesa sur nous... Un dernier combat eut lieu en moi, un dernier cri d'orgueil... puis je m'humiliai... je me résignai à courber la tête sous la volonté plus forte qui s'imposait à moi !... Ne demandais-je pas il y a quelque temps pourquoi Dieu me laissait vivre si longtemps !... Pour cela peut-être ! Pour faire cette bonne action avant de mourir !... Dompter mon orgueil de race, et trouver en moi la force de rendre le bien pour le mal.

Je levai les yeux, et vis Renée pâle d'anxiété, me contempler du fond de la pièce.

— Fais atteler ! dis-je... habille-toi ; tu vas sortir.

— Et ?

— Et tu iras à Sainte-Marie, prier Mme de Carnheilles d'accepter l'hospitalité que je lui offre... Allons ! folle, ne m'étouffe pas...

Elle me serrait dans ses bras avec une incroyable force nerveuse.

— Tu présenteras mes excuses à cette dame, si je ne vais pas moi-même la chercher... c'est que je ne sors jamais, comme tu sais !

Lorsque je l'eus installée moi-même dans le coupé, je donnai l'ordre de préparer un appartement ; en m'occupant de ces préparatifs, que je faisais pour recevoir l'être qui m'a fait le plus souffrir dans ma longue vie, je me demandai quel genre de personne allait m'apparaître... et, malgré moi, je revoyais le type de créature effrontée, mal élevée, sotté que je me figure être cette pupille de Mme Seerfs. Je revins m'asseoir dans le grand salon, tressaillant au moindre bruit, croyant percevoir, de très loin, le roulement sourd de la voiture amenant chez moi la femme de mon fils !

* * *

Renée, assise dans le fond du coupé, regardait filer rapidement les

haies et les fossés ; elle n'avait pas même pris le temps de changer de robe, et s'était contentée de jeter sur son déshabillé de crépon blanc une longue pelisse de soie : à présent qu'elle é ait en route, que rien ne changerait la décision de sa grand'mère, une inquiétude lui venait sur la manière dont elle se présenterait, sur ce qu'elle dirait : peut-être cette jeune femme, non prévenue du changement d'opinion de Mme de Carnheilles, recevrait-elle froidement ses avances : peut-être allait-elle refuser cette hospitalité offerte si tardivement !... Cette fois, alors, tout serait bien fini... et l'orgueil blessé de la grand'mère ne pardonnerait pas cette nouvelle injure.

Ce fut donc avec une violente émotion qu'elle arriva devant la noire maison où demeurait Lia.

La porte fendillée, dont la peinture verte tombait en écailles, n'avait pas de sonnette : après un instant d'hésitation, Renée poussa l'huis et entra. — une immense pièce carrelée, aux solives enfumées d'un ton mordoré de cuir de Cordoue ; — au fond, une cheminée très haute, une alcôve à rideaux d'indienne, des fenêtres à carreaux minuscules sortis de toiles d'araignée, poudrés de poussières ; deux tisons noircis fumant sous une marmite de fonte, un chat maigre lissant ses moustaches, assis dans les cendres du foyer ; le seul bruit venait d'une horloge de bois peint, dont le large balancier de cuivre battait la mesure lentement, et qui sonna avec un bruit de chaînes qui grincent, de pieds qui tombent, de machine compliquée qui se détraque. Renée frissonna en pensant à ce que pouvait être l'existence d'une femme bien élevée, obligée de vivre en ce taudis. L'état de malpropreté de cette cuisine lui fit penser que Julia avait un caractère insouciant et mou, et ne descendait jamais de sa chambre.

Personne ne paraissait, la situation devenait embarrassante... Aucun autre son que celui de l'horloge n'éveillait les échos de la vieille maison. Renée remarqua un escalier de bois posé, comme dans les tableaux flamands, dans un angle de la pièce ; elle se décida à s'y engager, arriva sur un palier obscur, et frappa à la première porte qui se trouva devant elle.

— C'est toi, Marion ? Comme tu me laisses seule longtemps !

Renée ouvrit la porte, et aperçut Lia, étendue dans son fauteuil les yeux fermés, les lèvres pâles, les mains inertes sur ses genoux, l'air si malade, si découragé, si malheureux, que la jeune fille sentit son cœur se serrer. Le feu se mourait dans la cheminée ; une odeur âcre de fumée saisissait l'odorat ; une broderie traînait à terre à côté de Gyp-y, qui, en voyant entrer la nouvelle venue, poussa un petit gémissement plaintif, comme pour demander du secours.

— J'ai froid, continua Lia les yeux toujours clos ; rallume le feu.

Renée aperçut près de la porte un tas de brindilles et de bûchettes ; elle jeta le tout dans le foyer à peu près éteint ; une flamme claire dansa dans la cheminée, et ramena un peu de gaieté sur ce triste intérieur.

— Oh !...

Lia, effarée, se leva brusquement ; elle venait d'apercevoir Renée, et restait anéantie de surprise, de demandant si elle rêvait.

— Pardonnez-moi, dit Renée, de m'être introduit avec un tel saugène dans votre chambre ; j'ai attendu en bas, j'ai appelé, personne ne répondait ; alors je me suis permis de monter cette escalier et d'entrer chez vous sans autorisation ; j'ai espéré que vous m'excuseriez ?

Elle enveloppait de son regard lumineux cette jeune femme frêle et malade. Elle la vit si interdite qu'une pitié plus grande la prit... elle ôta son gant déchiré par les brindilles aiguës qu'elle venait de toucher, et lui tendit la main. Lia y mit la sienne avec un empressement mêlé de timidité ; alors Renée se ravisant, l'attira près d'elle et l'embrassa.

Elle poussa une chaise près du fauteuil de Lia, et, gardant sa main dans les siennes :

—Ma chère cousine, je veux vous dire tout de suite que je viens en ambassadeur, ma grand'mère ayant appris qu'Olivier a été envoyé aux Colonies, et forcé de vous laisser seule ici, vous offre l'hospitalité chez elle et sera heureuse si vous voulez accepter.

L'esprit de Julia roulait de surprise en surprise ; elle fit un geste vague d'effroi et de refus, sans trouver un mot pour exprimer sa stupéfaction.

—Ne refusez pas, continua Renée de sa belle voix grave ; si vous croyez avoir des griefs contre grand'mère, songez qu'elle est très âgée ; acceptez ses idées ; oubliez les froissements d'amour propre que vous avez pu ressentir. Elle aime profondément son petit-fils, et, pour cela, vous excuserez bien des choses, j'en suis sûre... Vous verrez comme elle est bonne. Elle serait venue elle-même vous prier d'habiter chez elle ; mais elle est souffrante et ne sort jamais.

—Je vous remercie, Mademoiselle, de la bonté que vous me montrez, dit Lia, hésitante ; mais je ne puis, réellement... je n'ose accepter, Mme de Carnheilles a sans doute une antipathie violente contre moi... Je la gênerais, et je serais moi-même stupide à force de frayeur. Vous voyez que je ne trouve pas de paroles pour vous exprimer ma reconnaissance...

—Vous n'aurez pas à m'exprimer de reconnaissance. Il est tout simple que je désire être l'amie, la sœur de la femme d'Olivier ; que je désire voir cette brouille regrettable cesser au plus tôt... Ma grand'mère n'a point une antipathie violente contre vous, qu'elle ne connaît pas ; vous paraîsez si douce que vous vous ferez aimer d'elle très vite, j'en suis sûre ; quant à être effrayée, je me demande à quel propos ? Vous figurez-vous grand'mère solennelle et guindée ? Détrompez-vous ! Elle l'est aussi peu que moi... Et vous n'avez pas pour de moi, j'espère ?

—Si, un peu, murmura Julia rougissant sous le regard souriant de Renée.

—Quel enfantillage !... Voulez-vous me dire votre nom ?

—Lia... c'est-à-dire Julia ; mais on ne m'appelle pas ordinairement de ce nom prétentieux ; je suis Lia pour ceux qui m'aiment... très peu nombreux...

—Eh bien, Lia, je vous enlève. J'ai là une voiture qui va nous emmener toutes deux. Nous serons dans deux heures chez notre grand'mère.

—Laissez-moi m'habituer à cette idée, fit la jeune femme ; je suis un peu souffrante ; il se fait tard ; la nuit tombe, mes préparatifs ne sont pas faits.

—Oui, une kyrielle de mauvaises raisons ! s'écria gaiement Renée. Vos préparatifs ne sont pas longs à faire ; un manteau, un chapeau, un peu de linge ; nous enverrons chercher ensuite ce qu'il vous faudra. Je sais qu'il est tard, c'est justement pour cela qu'il faut se hâter ; vous êtes malade, mais le coupé est chauffé, grand'mère y a fait mettre elle-même des

monceaux de couvertures et de fourrures, afin que vous n'avez pas froid .. quant à vous habituer à cette idée, comme il nous faut deux heures pour nous rendre, vous aurez largement le temps !

Lia, retenue seulement par sa timidité effarouchée, ne répliqua pas.

—Moi, Madame, je ne me suis pas fait prier si longtemps, pour me mettre en route ! continua Renée ; je suis en robe de chambre, comme vous voyez... Dépêchons, Lia ! ma pauvre grand'mère attend avec anxiété : elle se hâte de nous voir rentrées ; songez quelles bonnes soirées nous passerons... vous parlerez d'Olivier.

Lia sentit ses yeux se mouiller ; elle qui avait tant de fois soupçonné cette aimable fille d'être un obstacle entre son mari et elle !

—Vous êtes plus charmante encore qu'il ne me le disait, murmura t-elle.

—Je crois que voici Marion ! remarqua Renée sans répondre.

La grosse paysanne arrivait en effet ; elle fut mise au courant en peu de mots par Mlle de Bryon ; et, sans une observation, alla chercher un manteau de fourrure et une toque de loutre. Lia, prise d'un frisson, commençait à trembler nerveusement, une rougeur de fièvre lui montait aux joues... Renée l'enveloppa dans son manteau.

—Venez vite ; il est temps qu'on vous soigne, dit-elle, sérieuse ; apuyez-vous sur moi...

Au moment où elles passaient le seuil, une petite chose blanche arrêta Lia par sa robe...

—Qu'est-ce ?

—Gypsy ! Est-ce que je puis l'emmenner ? Elle m'aime beaucoup ; elle mourrait sans moi !

—Emmenons Gypsy ! dit Renée se baissant et ramassant la chienne. Je ne veux pas sa mort... Et vous avez raison de ne pas abandonner vos amis.

Comme en rêve, Lia se laissa installer dans le coupé et entortiller de fourrure... Elle eut à peine conscience qu'elle quittait Marion sans lui dire adieu, tant l'épouvante et l'hébêtement lui troublaient le cerveau. Elle reprit la notion des choses, en se voyant rouler sur la grande route, à peine éclairée par les lanternes de la voiture, où les buissons et les arbres prenaient dans la nuit des formes fantastiques et effrayantes... Elle songea soudain que chaque tour de roue la rapprochait de cette maison inconnue, où il y avait une femme d'une race ennemie, qui, longtemps, l'avait repoussée avec mépris ; et elle fut sur le point de crier au cocher de revenir sur ses pas... mais, elle réfléchit qu'il fallait faire cela encore pour Olivier, quelque pénible que fût l'effort ; il serait si heureux de recevoir le pardon de sa grand'mère ! Et puis enfin elle avait une alliée !... Elle jeta un regard sur Renée, celle-ci se pencha vers elle et lui prit la main.

—Encore de la fièvre !... Voulez vous essayer de dormir ?

—Oh ! non, merci, je suis émue, c'est cela qui m'agite les nerfs. Vous me présenterez vous-même à Mme de Carnhelles, n'est-ce pas ?

—Oui, ma petite cousine, je ne vous abandonnerai pas dans un si grand danger, dit Renée en l'embrassant ; êtes-vous enfant ! Voulez-vous bien n'avoir pas peur comme cela ! on croirait que je vous mène au supplice !

Pendant longtemps, encore, la voiture roula sur la route déserte ; et

enfin s'arrêta une minute ; le cocher descendit, ouvrit une large grille, Lia, le cœur horriblement ému, distingua les allées d'un jardin anglais, une large pelouse, où quelques taches blanches indiquaient vaguement des statues de marbre ; puis, les chevaux stoppèrent au pied d'un monumental escalier à rampe de fer contournée en volutes de style Louis XV. Au rez-de-chaussée trois grandes fenêtres ruisselaient de lumière... Lia, défaillante, si agitée, si fiévreuse qu'elle agissait comme un somnambule, se laissa guider par Renée, traversa un vestibule haut comme une voûte d'église, où venait s'arrêter un large escalier intérieur, garni de tapisseries flamandes et de plantes vertes ; une femme de chambre la débarrassa de son manteau et de sa toque, ouvrit une porte, et Lia, éblouie, aperçut au fond d'un appartement, éclairé par plusieurs lampes et un lustre, une vieille femme en robe de soie feuille morte, assise au milieu d'un tas de coussins, dans un antique bergère dorée, près de la cheminée de marbre blanc. Cette personne leva la tête ; deux yeux bleus extraordinairement vifs se fixèrent sur elle avec attention... La pauvre enfant se sentit défaillir... Renée passa doucement son bras sur ses épaules.

— Venez saluer grand'mère... dit-elle.

La vieille marquise se leva, et avec son exquise politesse de femme du monde, et son grand air impérial, fit quelques pas vers son hôte.

— Vous êtes la bienvenue chez moi, Madame ; je vous remercie d'être assez bonne pour accepter mon hospitalité

Julia voulut répondre ; mais ces yeux brillants la fouillant jusqu'au fond de l'âme, achevèrent de la troubler tout-à-fait... Elle pâlit, s'accrocha nerveusement au bras de Renée et s'évanouit.

Cet incident rompit la glace entre les deux partis, En la voyant sans connaissance, Mme de Carnheilles ne pensa qu'à la secourir ; elle sonna Ursule, qui apporta de l'éther, et pendant que Renée faisait respirer le flacon à Lia, prit les mains tremblantes et glacées de la malade.

— Elle a froid... Il faudrait peut-être aller chercher le docteur Briant?

— Non, dit Renée ; elle n'est pas plus mal ; je crois que c'est l'émotion... elle était épouvantée en venant, et je ne savais que faire pour la rassurer.

— En vérité ! fit la grand'mère... pauvre fille... elle est d'une pâleur livide, ses mains sont diaphanes... je crois qu'en effet elle a besoin de soins.

Lia ouvrit lentement les yeux, et voyant ces deux figures penchées vers elle, fit un effort pour se lever.

— Restez tranquille ! dit la marquise, sans quitter ses mains ; vous allez prendre un peu de bouillon, je suis sûre que c'est la faiblesse qui vous joue ce mauvais tour. Vous n'avez pas mangé avant de partir ?

— Non, Madame.

— Quelle imprudence !... faire trois lieues d'un temps pareil, l'estomac vide, et cela quand on est malade. Renée, dis qu'on apporte une tasse de consommé.

Renée emmena encore Lia et sortit

— Madame, dit la marquise, parlant avec effort, et serrant toujours dans ses mains celles de Lia, c'est de tout mon cœur que je vous accueille chez moi. Ne parlons point du passé. Songeons seulement à l'avenir ; ne soyez pas effrayée de moi ; je ne demande qu'à vous aimer. Sur un

point nous nous sommes toujours rencontrées... toutes deux; dans notre tendresse pour Olivier. Nous parlerons de lui!

Julia porta à ses lèvres la main fine de Mme de Carnheilles...

—Je vous remercie, Madame; il sera si heureux lorsqu'il saura que vous voulez bien m'accueillir.

Renée entra portant une tasse d'argent remplie de bouillon brûlant; Lia se souleva sur son coude, pendant que Mme de Carnheilles glissait un coussin derrière elle pour la soutenir.

—Buvez, ma cousine, et ne nous faites plus de ces frayeurs-là!

—Voulez-vous qu'on vous mène à votre chambre? demanda la marquise, quand Julia se trouva un peu mieux.

—Oh! non, grand'mère, qu'elle reste plutôt avec nous; il faut que nous passions la soirée ensemble; Lia essayera de dîner, n'est-ce pas?

—Je n'ai pas faim; j'ai trop de fièvre chaque soir, je ne puis manger.

Elle devenait rouge, ses yeux brillaient d'un éclat maladif, des veines bleues se gonflaient sur ses mains menues; la marquise fronça le sourcil.

—Vous soignez-vous, au moins?

—Sans doute! le docteur Briant m'a fait quelques ordonnances.

—Et vous les suivez rigoureusement!

—Non; j'étais presque toujours seule, et cela me fatiguait de me soigner moi-même.

—Ah! bon! vous espérez que les paperasses du docteur vous guériraient rien qu'en les regardant!... Qu'est-ce que cela?

Cela, c'était Gypsy, qui épouvantée d'abord, s'était blottie sous un fauteuil; puis, un peu rassurée, se rapprochait de sa maîtresse.

—Grand'mère dit Renée en enlevant de terre la petite bestiole effrayée, je vous présente Gypsy, une amie intime de ma cousine, et qui lui tenait compagnie fort convenablement lorsque je suis entrée dans sa chambre... Je ferai votre portrait, Gypsy, vous serez charmante au pastel, avec vos yeux de topaze brûlée, votre nez noir comme une truffe, et vos poils de soie blanche.

Ursule ouvrit une porte à deux vantaux et annonça que "Madame était servie"; sur les instances de Renée, Lia fit un effort sur elle-même, et parvint à se rendre à la salle à manger. Lorsqu'elle se vit dans cette immense pièce, assise entre Mme de Carnheilles et Renée, elle crut rêver... en songeant que, quelques heures avant, elle était encore dans la sombre et malpropre maison de son père, livrée aux soins de Marion, réduite à lire, pour ne pas périr d'ennui, les livres du fond du cabinet de Mlle Bouchu; elle songea aux mornes semaines qui venaient de s'écouler pour elle, entre les quatre murs de l'affreuse chambre rouge, à regarder au dehors tomber la pluie, éternellement, à écouter l'horloge normande sonner les heures, d'un timbre vigoureux, à rêver au passé, déjà! à suivre en imagination Olivier dans ces pays effrayants, où quelque maladie mortelle le lui prendrait peut-être... tristes heures, plus lugubres encore lorsque la nuit venait, et que, seule dans l'obscurité à peine éclairée du rayonnement des bûches consumées, elle se sentait prise, avec la fièvre, de ses idées de mort prochaine, et commençait à frissonner douloureusement, en se disant que jamais elle ne reverrait son mari, et que leur adieu là-bas, à Toulon, avait été définitif.

Elle ne put manger, tant ce brusque et complet changement de vie la

boulevérait; puis, l'émotion éprouvée avait rendu son accès de fièvre-quotidien plus intense; ses idées étaient troublées, et c'est machinalement qu'elle parlait. Voyant son désarroi, la vieille marquise remit à plus tard une conversation sérieuse, et causa de généralités, avec son esprit des bons jours. Renée lui donnait la réplique.

Lia jouissait silencieusement du luxe ambiant... depuis très longtemps, elle était privée du confort le plus modeste... ceci répondait aux besoins innés de sa nature fine. La salle à manger, immense, au plafond de chêne noir à caissons relevés de filets d'or bruni, les panneaux de cuir de Cordoue à dessins, feuillages et rinceaux fantastiques, le pavé de marbre en damier noir et blanc, le haut poêle de faïence italienne, les dressoirs massifs, en bois blanc recouvert d'une mince couche de noyer, qui envahissent toutes les maisons bourgeoises, mais d'antiques meubles, solides, honnêtes, pas en trompe-l'œil, qui était là depuis deux cents ans peut-être, avaient vu des générations banqueter dans cette grande salle, et eussent fait la joie d'un antiquaire, avec leurs ferrures et leurs poignées d'argent ciselé, comme les vieux étains gravés, les faïences de Nevers, de Moustiers, de Rouen, les plats, les moutardiers, les soupnières qui les couvraient, eussent ravi un amateur de céramique; tout cela était d'un luxe antique et réel, qui la frappait. Le service était fait par Ursule et le valet de chambre en livrée. Tout en savourant le bien-être de cet intérieur, Lia se sentait un peu gênée, et ce fut presque sans avoir dit un mot qu'elle passa au salon après dîner.

Renée l'installa près du feu et, gaiement proposa de faire un peu de musique... La grand'mère avait pris un tricot de laine grise destiné à des œuvres de charité... Lia, les yeux à demi clos, brûlante de fièvre, la tête alourdie, écouta Renée jouer une sonate de Beethoven... Cela la fatigua, d'abord... puis, peu à peu, comme ses idées se troublaient tout à fait, comme une sorte d'hébétéude douce la prenait, il lui sembla qu'elle comprenait... que cette musique lui disait quelque chose, que chacune de ces notes la remuait comme eussent fait des mots éloquentes... et parlait à son âme, éveillée enfin par le chagrin et la souffrance...

Très longtemps, Renée joua; très longtemps, dans le salon tranquille la grande voix de l'Art chanta un chant magnifique... par instant cela s'arrêtait; Lia entendait vaguement qu'on parlait près d'elle; mais elle ne distinguait pas les paroles, et savait à peine où elle se trouvait... Il lui semblait être près d'Olivier, maintenant, dans ces pays étranges, inconnus, fascinants, dont les livres de Loti donnent la nostalgie... Ah! comment n'avait-elle jamais compris ce que Beethoven dit au cœur!... comment n'avait-elle jamais entendu passer, dans un de ces adagios désespérés, le cri éternel et vibrant de la souffrance humaine!... C'est qu'elle n'avait jamais senti son âme, c'est que ces jours de désespoir avaient ouvert son cerveau à des sensations encore inédites, poignantes et très douces, pourtant... cette sorte de plaisir, douloureux à force d'acuité, qui saisit l'être intime en écoutant une belle œuvre..

— Lia!... vous êtes malade!

Une voix effrayée dit cela près d'elle, et la tira de son demi-rêve. Elle ouvrit les yeux, et vit Renée penchée sur son fauteuil; la jeune fille, lui prit la main.

—Vous êtes brûlante et vous tremblez, vos dents sont serrées nerveusement...vous souffrez ?

—Mais non, pas plus que d'habitude, dit Lia ; j'ai mon accès de fièvre habituel ; ce ne sera rien.

—Madame, il faut vous mettre au lit à l'instant, ordonna la marquise ; je vais envoyer chercher M. Briant ; cette fièvre est si intense qu'elle m'effraie.

Lia se laissa emmener au premier étage, dans une vaste chambre ornée d'un mobilier Louis XVI de la meilleure époque ; les fauteuils au petit point, le paravent de laque, les flambeaux d'argent ciselé, la mignonne pendule de vieux Saxe, les tentures de lampas à dessins d'un japonisme maniéré, tout cela formait l'ensemble le plus charmant, avait l'air de l'appartement d'une duchesse à tabouret, qui allait rentrer tout à l'heure du petit coucher de la Reine...On se surprenait à chercher une boîte à mouchoirs ou un masque de taffetas, oubliés sur les tables dorées à dessus de marbre rose.. Des dames en bergères poudrées, pareilles à celles que peint Watteau dans son "*Embarquement pour Cythère*", souriaient mignardement dans des cadres ovales ornés de rubans, une "engageante" au coin de la lèvre, une "assassine" sous l'œil gauche, un nuage de poudre sur leurs cheveux blonds, quelques bluets dans leurs mains aristocratiques... Mme de Carnheilles avait fait préparer pour Julia l'appartement le plus luxueux qui fût chez elle ; car si, parmi ses principes un peu raides et surtout fort démodés, de gentilhommérie, il y en avait d'exagérés, beaucoup étaient grands et nobles...Elle considérait que l'hospitalité oblige ; et que...même Mlle Granson devait être reçue chez elle avec autant d'attention et d'empressement qu'une reine.

Lia délira toute la nuit...toute la nuit, il lui sembla voir les bergères poudrées (grandes dames déguisées en Colettes et Liséons) chuchoter dans leurs cadres, en se montrant du doigt, cette petite marquise de Carnheilles (Colette déguisée en grande dame !), qui venait se coucher dans ce lit pour y mourir, peut-être !...ayant payé très cher l'honneur de porter ce nom !...

* * *

Quand cette jeune dame fit son entrée chez moi ; je la trouvai si gauche, si embarrassée qu'elle m'inspira une surprise profonde ! Qu'y avait-il donc, mon Dieu ! dans cette petite figure blonde et pâle, aux airs effarouchés, qui pût séduire mon fils ! Elle est l'insignifiance même, la pauvre créature ! affligée d'une timidité exagérée qui me gênait moi-même ! Enfin, elle tomba malade, et la pitié l'emportant sur tout autre sentiment, je ne songeai plus qu'à la faire soigner ; pendant huit jours, nous avons eu de réelles inquiétudes, en la voyant prise d'une sorte de fièvre nerveuse, accompagnée de délire, qui était fort effrayante ! Maintenant elle se trouve mieux ; elle peut quitter sa chambre, descendre dans le salon très chauffé, nous l'installons sur une chaise longue, près du feu, et ma petite Renée, qui est bien la plus adorable nature de femme que je connaisse, la soigne, l'amuse, avec un dévouement de sœur. Elle lui fait la lecture, s'ingénie à trouver des sujets de conversation un peu attrayants, fait de la musique,

se montre si bonne, si gracieuse, si charmante, que je me mets à l'aimer davantage pour cela.

Ah !.. Olivier !...fou que vous êtes ! Avoir épousé cette niaise enfant, qui passe des heures allongée sur ses coussins, le regard aux lambris du plafond, les mains inoccupées—l'esprit de même, sans doute !—...et qui, dès qu'on lui parle, rougit, balbutie, se trouble, comme une écolière prise en faute.....Bien différent de ce que je craignaisPas du tout la virago effrontée que je me figurais, d'un verbe haut, de manières délibérées, de langage hardi.....Celle-ci est sottre.....Si elle ne dit rien, c'est qu'elle n'a rien à dire, probablement. Elle ne m'est pas absolument antipathique ; je la crois nulle ; elle me laisse indifférente ; si elle n'était pas ma petite-fille je n'aurais pas eu à son sujet de ces indignations que m'inspirent tant de gens modernes ; elle eût passé inaperçue pour moi ; et chaque jour, en voyant cette femme, indolente de corps et d'esprit, passer des heures à jouer avec son chien, je me demande par quel mauvais caprice du sort ces yeux verts eurent un regard qui attira celui d'Olivier, et le fit tomber à cette folie d'embarrasser son existence d'un pareil ennui !..

Les séances pour mon portrait continuent plus que jamais ; cela nous donnait une contenance au début, si je puis dire ainsi, car nous étions fort gênées parfois, Renée et moi, avec cette étrangère entre nous ; c'est une cause pour laquelle je préférerais qu'elle fût très loin !..Oh ! je sais C'est fort mal, je n'ai pas de cœur ! j'eusse dû aimer tout de suite cette enfant ! l'appeler " ma fille " écrire à Olivier que tout est fini, pardonné, oublié !..

Eh bien, point du tout ! C'est dans les romans, que cela se passe ainsi ! C'est dans les romans, que l'on voit la haine se changer subitement en tendresse, les antipathies les plus vives céder tout à coup à la première sommation !.. Mais je suis une femme, moi, et non un personnage de roman ! je suis une pauvre créature humaine, pleine de défauts et d'imperfections, et non pas une héroïne ornée de mille vertus ! Je pense que l'affection se base sur l'estime, d'abord, et jusqu'ici Mme de Carnheilles n'a rien fait pour s'attirer la mienne ; elle n'est pas l'intrigante que je pensais ; elle est niaise, seulement, j'ai aimé mieux cela ; mais son insignifiance, son apathie, ne sont pas faites pour me prendre subitement le cœur.

Nous avons peu parlé d'Olivier ; elle ne le blâme pas de l'avoir quittée ; elle trouve juste qu'il veuille suivre sa carrière, elle est résignée... par indifférence, peut-être, et paresse d'esprit ? Je serais désolée d'être injuste.....mais cette personne est si obstinément muette que je ne puis me faire sur elle une opinion raisonnée ; depuis qu'elle est ici, elle répond par monosyllabes à tout ce qu'on lui dit, et paraît la plus malheureuse du monde aussitôt qu'on lui adresse la parole. Une timidité semblable à une maladie bien gênante, même pour ceux qui en sont témoins !..On voudrait trouver quelque bonne parole, qui pût en calmer les accès...et chaque effort est accueilli par un redoublement de mal, si bien qu'on se fait l'effet d'un bourreau.

Elle voulait annoncer à Olivier son entrée chez moi ; je m'y suis opposée ; je l'ai reçue, elle, parce qu'il lui témoignait, à mon sens, une indifférence coupable, en la laissant malade et seule, sans amis, sans famille, je l'ai reçue parce qu'on ne pouvait l'abandonner à elle-même si longtemps ; mais je ne veux pas que mon fils, en récompense de sa mauvaise

action, ait la joie de me voir accueillir chez moi Mlle Granson : il continuera à la croire à Sainte-Marie ; c'est là qu'il lui a écrit déjà une fois, aussitôt arrivé à destination ; elle a eu la gracieuseté de me communiquer cette lettre... que j'ai trouvée bien froide ; il lui raconte la traversée, parle beaucoup de ses nouveaux collègues, du climat, des habitudes du pays... lui recommande de se bien soigner, et surtout de ne pas diriger ses promenades dans la direction de Saint-Sauveur ; " si grand'mère te voyait, cela pourrait la froisser et te gêner toi-même ". Pas flatteur pour elle !... En lisant cela, j'ai levé les yeux sur ma belle fille, mais il est impossible de déchiffrer sur son visage immobile les sensations qui peuvent l'agiter.

.....

Aujourd'hui, Renée me demanda de poser et reprit mon portrait abandonné depuis une semaine. Mme de Carnheilles se tenait, à son habitude, enfouie dans des amas de coussins, avec son chien sur ses genoux... La conversation languit forcément ; au bout de peu de temps, la fatigue m'emporta, je m'endormis... Cela peut arriver à de plus jeunes que moi...

Un bruit de voix étouffées m'éveilla..... J'entendis, avec surprise, que ma belle-fille parlait, ce qui est rare !... Je confesse que je restai immobile pour l'entendre ; l'intuition me venait que c'est moi, peut-être, qui l'épouvantais, et qu'elle n'est pas si sotte hors de ma présence... Renée avait quitté son cheval, était assise sur le pied de la chaise longue, et caressait cette petite bête aboyante, Gypsy, qui a la manie de mordiller et de déchirer tous les livres qu'elle rencontre ! On voit bien que sa maîtresse n'aime pas la lecture !

Ma belle-fille remerciait Renée de ses prévenances, avec une chaleur dont je l'eusse crue incapable.

— Vous êtes bonne, dit-elle en terminant, de vous occuper d'une personne aussi peu attrayante que moi !

— Comment ! fit Renée ;... que dites-vous ? c'est de la coquetterie ! Il vous faut un compliment ?

— Oh ! non... je suis sincère, je me rends compte que je suis ennuyeuse ; je m'ennuie toujours moi-même... Je crois que je me suis ennuyée ma vie entière, sauf depuis ces derniers mois... sauf surtout, depuis quelques semaines...

Renée prit la main de cette femme nonchalante, une main dont les doigts n'ont jamais produit œuvre utile ; elle sourit, pour se faire pardonner ce qu'elle allait dire.

— Ma chère Lia, je ne vous plains pas de tout cela !... mais pas du tout !... L'ennui n'est pas une maladie, c'est un vice... Si vous vouliez vous occuper, travailler, vous ne vous ennuierez jamais.

— Travailler ! répéta l'autre dans sa voix musicale et lente... à quoi ? Rien ne m'intéresse... Je ne sais rien faire ! Je joue du piano, très mal ; j'ai appris à peindre, et je ne saurais pas même dessiner Gypsy !... -

— Ce ne serait pas non plus si facile !... interrompit Renée.

— Je n'ai pas de goûts artistiques ! continua Mme de Carnheilles ; j'aime à vous voir peindre ; quand vous faites de la musique, cela me plaît... mais, quant à m'y essayer moi-même, jamais ! J'y réussis trop mal.

— On peut s'occuper autrement qu'à faire de la musique ou de la

peinture ; et il y a une chose où vous réussirez fort bien, j'en suis sûre...

—Et c'est ?

—C'est tout un trousseau que je confectionne pour une petite fille que ma grand'mère veut faire élever dans un orphelinat ; je me suis chargée de cela, et je me trouve dans le plus grand embarras, car j'ai peur de n'être point prête à temps. Vous m'aidez, n'est ce pas ?

—Je ne saurais pas !

—Vous saurez très bien ; je vais aller chercher tout de suite un objet facile... un mouchoir à ourler, par exemple ; et vous verrez que vous réussirez...

—Non ! n'allez pas ! dit à voix basse ma belle-fille ; vous réveilleriez Mme de Carnheilles !...

—Point ; je marcherai sans bruit ; d'ailleurs, grand'mère ne se fâcherait pas pour si peu... elle devrait poser, à l'heure qu'il est, au lieu de dormir... Je vous demande si mon portrait sera jamais fini, avec des séances pareilles !...

Je ne pus m'empêcher de rire tout bas.

—Je vous en prie, ne la réveillez pas ! répéta ma belle-fille.

—Pourquoi ? On dirait qu'elle vous fait peur ?...

L'autre murmura quelques mots vagues.

—Quel enfantillage !... reprit Renée, avoir peur de ma chère grand'mère, qui vous aime bien, j'en suis sûre... oui, appuya-t-elle... oui... car elle vous a soignée avec un dévouement parfait, et elle était très inquiète de vous voir si malade !

Je le sais, murmura ma belle-fille ; Mme de Carnheilles est une femme d'esprit et de cœur, qui se croit obligée envers moi, parce que je suis son hôte... mais quant à m'aimer !!

Je me sentis blessée... Cependant... pas si sottre, cette petite, après tout ! !

—Lia, je ne voudrais pas vous voir injuste ; grand'mère n'est pas une personne enthousiaste, sa tendresse vient lentement, mais elle est profonde et inaltérable quand elle l'a une fois donnée... Chère, laissez-moi vous donner un conseil... Ne vous renfermez-vous pas en vous-même comme vous faites jusqu'ici !... C'est à peine si nous vous connaissons ; vous parlez peu, et cela est inquiétant... On se demande quelles pensées il y a derrière ce front impassible ? Vous êtes une énigme, savez-vous ?

—C'est ce que me disait Olivier !

—De grâce, ma chère, ne soyez pas ainsi ! reprit Renée avec cette grâce spirituelle qui me plaît en elle ; rien n'est si fâcheux... Quand on a cherché quelque temps, sans succès, à déchiffrer les énigmes, on s'en fatigue par fois, et il arrive qu'on y renonce !... Non... ne nous forcez pas à vous deviner !... parlez... aimez, si vous voulez qu'on vous aime ; ne gardez pas votre âme fermée comme votre bouche, si vous voulez cette intimité de famille qui est si douce...

Elle embrassa Julia, pour adoucir la dureté de son conseil... Cette enfant-là a du bon sens, tandis que l'autre !... Qui donc, en effet, a le temps de s'arrêter à découvrir les gens qui se cachent !

—Ne m'en veuillez pas !... C'est parce que j'ai pour vous beaucoup de sympathie, que je me permets de vous parler ainsi... Je vais aller chercher ma corbeille à ouvrage, et nous allons coudre, en attendant le réveil

de cette pauvre grand'mère, qui serait bien étonnée de vous effrayer si fort !

Elle s'esquiva et revint au bout de quelques minutes, portant tout un attirail de lingerie et de couture fil, aiguilles, dés, ciseaux... ma belle-fille regarda ceci de l'air dout un accusé devait regarder, autrefois, les instruments de torture ; et, le plus tristement du monde, se laissa mettre entre les mains un chiffon à coudre, et au bout du doigt un dé d'argent, qu'elle contempla d'une figure navrée...

— Vous commencerez par ourler ce mouchoir, dit Renée, autoritaire ; moi je finirai cette petite robe.

Elle enleva Gypsy blottie sur les genoux de sa maîtresse, et la posa sur le tapis.

— Quant à vous, ma belle, restez ici. Voyons, Lia, parlez-moi d'Olivier... nous sommes seules, grand'mère dort, vous n'aurez pas peur... racontez-moi votre existence à Granville... ce que vous faisiez, et comment vous avez connu mon cousin... Puisqu'il faut forcer votre cœur, je le fais... vous voyez que j'enfonce les portes !...

Ma belle-fille commença à parler... difficilement d'abord... puis, s'animant à ses souvenirs, écoutant ceux de Renée, qui lui disait son enfance et celle de mon fils, elle se laissa aller, et je découvris une femme tout à fait inconnue pour moi encore... son teint s'animait, les mots lui venaient... et je vis qu'elle aime Olivier uniquement, entièrement, et qu'elle a souffert au plus profond de son être, de se voir délaissée ainsi.. Cela, je le devinai à quelques phrases seulement, où elle ne glissa pas même un reproche ; pût-elle une plainte résignée qui m'attendrit... et comme elle laissait son ouvrage sur ses genoux et commençait à pleurer un peu, Renée lui dit gaiement.

— Mais travaillez donc ! vous savez que je ne vous ferai pas de musique ce soir, si ce mouchoir n'est pas fini !

Aussitôt, très docilement, elle reprit son aiguille.— Pas méchante, cette jeune femme ! Inoccupée, l'esprit vide, le cerveau paresseux, mais un bon cœur, peut-être... et aussi de la délicatesse... N'en désespérons point ! Je jugeai à propos de m'éveiller.

— Très bien, mes enfants, dis-je ; je suis contente, Julia, de vous voir assez forte maintenant pour travailler. .

Elle rougit ; je ne l'avais jamais appelée ainsi.

Renée posa son ouvrage et reprit sa palette.

— Puisque vous êtes éveillée, grand'mère, je vais continuer votre portrait. C'est un vilain tour que vous m'avez joué là, de vous endormir.

Nous commençâmes la séance, mais au lieu d'éprouver l'agacement de voir près de moi une personne inoccupée et ennuyée ; je contemplais ma belle-fille, tirant son aiguille avec résignation. Gypsy aussi, contemplait, comme si le fait lui eût paru étrange... Ce n'est point sot, cette petite bête. . .

Et voici qu'après une heure ainsi employée, nous entendîmes un coup de cloche à la grande grille annonçant un visiteur.

— Qui donc vient ici ?

Renée s'approcha de la fenêtre, puis reculant vivement, elle voulut enlever de son chevalet mon portrait ébauché.

—Eh bien ! que fais-tu donc ? dis-je, la voyant se hâter... qui est-ce ?

—M. de Montbars. .

—C'est pour cela que tu caches ton œuvre ? Je te le défends.

—Mais c'est que.. il est critique d'art... et si sévère !...

—Tu n'as pas la prétention d'être une Vigée Lebrun, et de créer des chef-d'œuvre !...

—Ah ! il est méchant, ce monsieur ? nous allons nous expliquer, alors !

M. de Montbars se présenta au moment même, avec son air railleur, son sourire spirituel, son stupide monocle.—et rougit légèrement en voyant Renée ; après les compliments de bienvenue, je le nommai à ma belle-fille, et je vis qu'en homme bien élevé, il ne s'étonnait pas de la rencontrer chez moi.

—Votre arrivée ici a occasionné une véritable panique, lui dis-je ensuite. Renée, en vous apercevant, s'est précipitée pour enlever son aquarelle.. car il paraît que vous êtes le plus sévère des critiques ?

—Certains barbouilleurs prononcent *grincheux* ! Mlle de Bryon ne me permettra pas de voir son œuvre, alors ?

—Si, répondit-elle, regardez : à une condition, c'est que vous me direz, aussi franchement que vous le faites dans vos articles, les défauts de ce portrait !

—Pourquoi donc, en ce cas, vouliez-vous le cacher ?

Renée se troubla un peu.

—Parce que je ne voulais pas vous voir pris entre les devoirs de politesse, qui défendent de faire aux gens de mauvais compliments, et la conscience du juge, qui ordonne l'impartialité...

—Croyez que je ne vous ferai jamais de mauvais compliments !

—J'aime mieux une vérité bien dure qu'une louange fausse, sous laquelle je devinerais aisément une critique cachée...

Il s'approcha du tableau, et le regarda longtemps.

—Mademoiselle, recevez mes louanges très sincères... ceci est un morceau excellent... il y a, dans cette figure, une intensité de vie extraordinaire, un regard dans ces yeux, un sourire, sur cette bouche... Cela est bon... peut-être un peu de raideur dans l'attitude, puis, voyez, voici une main insuffisamment dessinée ; il faudrait refaire cette draperie... En somme, l'ébauche est belle ; la tête, surtout, est remarquable ; je vous conseille d'y travailler peu, maintenant, de peur de la gâter, quelques touches vives suffiront...

Je vis ma fille très fière de ces éloges, mêlées de critiques ; mais qui par cela même étaient évidemment sincères...

—Allons vous n'êtes donc pas tout à fait inabordable, dis-je, et il y a des jours où vous vous montrez bon prince ! Vous venez de donner, en une fois, la somme de louanges que vous distribuez à grand'peine dans quatre ou cinq articles esthétiques !

—Les vanités d'à présent m'exaspèrent ! répliqua Montbars en riant de bonne grâce, et je vous avoue que je suis peut-être un peu acerbé parfois.. Je retiens difficilement un mot méchant, s'il s'agit d'un de ces jeunes messieurs qui ont la prétention de bouleverser tout, rien qu'en produisant leurs embryons d'œuvres, comme s'il n'y avait ni talent, ni artistes hors

de leur personne...Mlle de Bryon me paraît beaucoup trop modeste...et cela est si rare !...

Nous causâmes peinture un moment ; M. de Montbars aperçut la corbeille à ouvrage où gisaient les essais de couture de ma belle-fille.

—Vous travaillez pour les pauvres, Mesdames ? De grâce n'interrompez point vos occupations...permettez-moi de n'être pas importun, et de me considérer ici comme une très vieille connaissance, avec laquelle on ne se gêne pas.

Renée et Julia reprirent leurs aiguilles ; et la conversation continua, très agréable, avec des nuances d'une intimité de bon goût qui me plut. Ce jeune homme n'a pas les mêmes idées que moi ; ses théories bouleversent les miennes, il a des audaces de pensées qui m'effraient ; pourtant, il me plaît de discuter avec lui, défendre mes vieilles idées contre celles, toutes neuves, qu'il m'apporte ; il me plaît presque d'être convaincue d'erreur, car sa manière de convaincre est si gracieuse, qu'on penserait avoir raison contre lui, alors qu'on a tort...Cela est devenu si rare, un homme vraiment poli et respectueux avec les femmes, et sachant écouter sans interrompre, réfléchir avant de parler, avoir de l'esprit sans fatuité, et se mettre au ton qui convient, qu'il acheva tout à fait ma conquête...Ce n'est point celle-là, probablement, qu'il ambitionne !

Renée l'écoutait avec plaisir, donnait la réplique sans timidité, ni hardiesse déplacée ; ma belle-fille parla peu, mais judicieusement ; et, d'ailleurs étant malade, se trouvait dispensée de se mettre en frais de causerie. Nous passâmes une heure fort agréable.

Au moment de partir, M. de Montbars m'annonça qu'il allait devenir mon voisin de campagne. Il vient d'acquérir une petite propriété à quelques kilomètres de Saint-Sauveur, un pavillon de chasse appelé le Gué-aux-Biches. Ce nom très poétique a d'abord attiré l'attention de mon sceptique journaliste ; la maison retirée, posée en marge de la forêt, lui a plu ; il viendra s'y enterrer cet hiver, pour travailler à un ouvrage sur les œuvres de Wagner...Ce sera effrayant .., cette solitude entre Wagner et la forêt en hiver !

—Vous viendrez me demander l'hospitalité de temps à autre, lui dis-je, afin de ne pas devenir une sorte de Robinson Crusé, dans votre trou sauvage ; mais vous aurez soin de ne pas m'apporter le *Tannhauser*,... j'en suis restée à Haydn et à Mozart...et j'aurais peur de ne pouvoir supporter une aussi forte nourriture intellectuelle !

—Il faudra que je vous convertisse à Wagner ! fit-il sérieusement.

—Ah ! mais non !...pas de mauvaise plaisanterie, s'il vous plaît ! Est-ce là reconnaître mes bonnes intentions ?

—Vraiment, Madame, j'ai envie de vous jouer la *Marche Nuptiale* ou la *Chevauchée des Valkyries*...Si ma visite n'était déjà trop longue, je..

—Comment, trop longue...restez donc !

—Il est tard, la nuit vient déjà en forêt.

—Faites-nous le plaisir de rester ce soir à dîner, je vous ferai reconduire en voiture, dis-je, formulant une invitation qu'il désirait fort ; je le voyais bien...Mais ce n'est pas Wagner que j'invite, c'est vous...

Cependant il insista, et broya le clavier de mon piano en exécutant cette formidable chose "*La Chevauchée des Valkyries*".—C'était un tapage effroyable qui me donna bien mal aux nerfs...Toutes trois, nous écou-

tions ; ma belle-fille avait un air effaré ; Renée, la petite masque, faisait semblant d'admirer ! Malheureuse enfant ! Comme si c'était de la musique, ces coups de poing dissonants qui ont la prétention de représenter le galop des chevaux, les cris des blessés, et je ne sais quelles autres harmonies barbares ! Heureusement, Gypsy se fâcha.. elle protesta, de sa petite voix aiguë, de façon si véhémement que ma belle-fille eut beaucoup de peine à la calmer... En bonne foi, les chiens ont plus de sens que bien des gens de ma connaissance !.. J'aurais de bon cœur serrée la patte à Gypsy, pour une si franche indignation... Je demandai à M. de Montbars un peu de Mozart, pour me remettre... Il chanta d'une jolie voix de baryton.. et la *Sérénade* de Don Juan me fit du bien, après un pareil assaut !

* * *

Pendant quelques jours, Renée s'occupa activement de ma belle-fille - elle la força de travailler à ce trousseau d'enfant qu'elles venaient de commencer ensemble ; l'autre se laissa faire — au moins, elle a une qualité, qui est une grande douceur de caractère. — Ces deux jeunes femmes passaient leurs jours à coudre dans le salon, entourées de pièces de toile, de coupons d'étoffes, de corbeilles et de boîtes à ouvrage ; moi je tricotais une couverture ; c'est tout ce que mes yeux fatigués me permettent d'entreprendre ; tous les après-midi, Renée laissait son dé pour prendre sa palette, et nous reprenions les séances pour ce fameux portrait, qui, paraît-il, sera une œuvre assez belle, si l'on en juge par les compliments de M. de Montbars.

Ce voisin de campagne s'implante chez moi : je le constate sans le regretter ; et sans m'enorgueillir outre mesure, sachant bien que ce n'est peut-être pas tout à fait pour le plaisir de m'entretenir, qu'il fait assidûment le trajet du Gué-aux-Biches à Saint-Sauveur. Presque à heure fixe, nous le voyons arriver, pendant que Renée travaille à son chevalet ; il entre, toujours souriant, animé, batailleur et insupportable, avec son monocle et ses théories subversives !... Nous nous chamaillons pendant des heures... Je m'anime au point de lui dire des choses très dures, de lui déclarer qu'il a un manque de sens moral abominable... et pourtant, s'il ne venait plus, ce serait, j'en suis sûre, un vide dans mon existence... J'aime son sourire sceptique, sa voix incisive, sa manière calme et exaspérante de soutenir les paradoxes les plus audacieux... j'aime ces discussions qui me bouleversent... et cet agaçant railleur, qui est le meilleur homme du monde.

Il semble que ma belle-fille s'anime en l'écoutant ; elle parle peu, mais quelquefois dit un mot juste qui me fait plaisir ; presque journellement M. de Montbars reste à dîner, et nous passons une soirée agréable à faire de la musique, en avalant force tasses de thé. Renée est parvenue à vaincre la timidité de Julia au point de la décider à jouer du piano. La pauvre femme n'a qu'un mince talent ; mais elle est modeste, elle ne manque pas de goût naturel, et, Renée lui aidant, elle parvient à se tirer assez convenablement d'une partie de symphonie à quatre mains. M. de Montbars qui est mélomane, et connaît, je crois, tous les instruments, apporte un violon et joue avec ma fille des sonates de Beethoven et de Mendelssohn, qui me consolent de ses excursions dans la musique moderne..

bien fatigante et peu substantielle, ou une harmonie compliquée, tourmentée, savante, s'amuse à torturer de pauvres petites phrases musicales qui n'arrivent pas à vivre assez pour se développer, et devenir une pensée aux contours nets et précis... Hélas! pourquoi écrire quand on n'a rien à dire! Il y a plus de génie dans le moindre *scherzo* de Beethoven, que dans telle fantaisie ou rêverie de trente pages, de plus d'un auteur que je pourrais citer... Si c'est si ennuyeux à entendre, qu'est-ce que cela doit être à composer!

Très tard, nous nous séparons; cette réunion de chaque soir nous plaît à tous; ma belle-fille a perdu un peu de sa timidité maladive; Renée devient plus gaie que je ne l'ai vue depuis longtemps; moi, je me sens presque heureuse... Et dirai-je qu'au fond de mon cœur, il y a une satisfaction de moi-même, comme si je m'étais mise en règle avec ma conscience, comme si, enfin, j'avais accompli un devoir impérieux en recevant chez moi cette jeune femme dont l'entrée dans ma famille m'exaspéra si fort; — aussi, à ce sentiment se mêle une sorte de honte!... Car, je le comprends maintenant, c'est ma petite-fille qui m'a montré mon devoir; c'est elle, qui, indignée de la conduite d'Olivier, non aveuglée par des principes peut-être trop rigides, m'a presque forcée d'étouffer mon orgueil, a osé parler haut, et me tenir tête... c'est elle qui, par sa sympathie et sa bonté, arrive à vaincre la réserve où se renfermait ma belle-fille; c'est elle, enfin, qui, non contente de l'avoir fait entrer chez moi, s'efforce d'éveiller son intelligence et son cœur, afin qu'Olivier, au retour, ne retrouve plus l'enfant ennuyé et oisive qu'il a laissée; mais une personne utile et sérieuse. J'ai au moins ce mérite de reconnaître que je me suis trompée...

Bien des fois je me suis demandé pour quelle tâche Dieu me laissait vivre si vieille: pour celle-ci, peut-être, de développer ce qu'il y a de bon dans cette nature apathique; pour ce devoir, de n'être pas incapable de savoir pardonner, de réparer les sottises de mon fils, d'imposer à ma famille, puisque j'en ai le droit, cette enfant qui en somme n'a d'autre tort que d'être une petite bourgeoise... Il est évident que pour moi l'effort est grand, car les principes de 89 ne sont pas en faveur de ma race... Mais, regardant autour de moi, je me convaincs que mes idées sont bien surannées, ridicules peut-être. Voilà les ennuis de s'attarder trop longtemps en ce monde.

J'ai l'habitude, depuis que j'ai hérité de ma mère, de faire chez moi une fois par semaine des distributions de secours aux pauvres. Une quantité de mendiants m'arrive ce jour-là: quand Renée est à Saint-Sauveur c'est elle qui s'en occupe, avec tant de bonté et de grâce qu'ils l'adorent tous. Hier, Renée emmena ma belle-fille, lui nomma tous ces gens, lui mit au fait de leurs misères, la força de sortir de son indifférence ordinaire... moi, j'assistais à cela, je voyais mes pauvres, défiants, gênés d'abord par cette nouvelle figure, s'enhardir en la voyant très douce, un peu timide, se laisser guider par ma petite-fille.

Ce matin Julia, quoique souffrante encore, a fait une course à pied, accompagnée de Renée et de ma femme de chambre, pour aller visiter une vieille, qui se meurt dans un affreux taudis à la lisière de la forêt; en revenant, elles ont rencontré M. de Montbars, qui s'empressa de les reconduire chez moi... Evidemment, ce Monsieur veut remplacer les baron.

Bryce, docteur Hankermann et autres individus, qui prétendent m'enlever Renée. Elle doit s'en apercevoir, la rusée, mais elle garde une attitude diplomatique qui m'effraie !...

Après déjeuner, à l'heure de ma sieste, je reçois une lettre de ma fille...

Mme de Bryon, en deux pages, d'un style très correct, me redemande Renée, elle me l'eût peut-être laissée quelques semaines encore, mais elle craint de me fatiguer, " car elle a appris qu'en ce moment j'ai des hôtes ! "

Des hôtes !... Je comprends !... Elle sait que Mme de Carnheilles est chez moi ; elle est furieuse, et, pour me punir, m'enlève Renée, trouvant sans doute qu'on s'encanaille quelque peu ici !... Je levai les yeux, et vis, par les portes-fenêtres ouvertes M. de Montbars arpenter la terrasse en parlant à mes deux filles... J'étais extrêmement froissée de l'intervention impertinente de Mme de Bryon ; et, pour la première fois, je remarquai que Julia, avec sa figure pâle et fine, son attitude un peu nonchalante, ses longues mains menues, a une distinction incontestable... On n'est peut plus maladroite, Mme de Bryon !... Cette déclaration de guerre ne faisait que m'affermir dans ma résolution ; j'allai rejoindre ces jeunes gens en m'appuyant sur ma canne.

— Ta mère vient de m'écrire, dis-je à Renée ; elle te désire si fort près d'elle qu'il faut que tu partes ce soir même...

Ces simples mots changèrent l'expression des visages autour de moi... M. de Montbars tira nerveusement sa moustache, et chercha en lui-même, sans doute, quelle raison impérieuse pourrait bien l'appeler à Paris dans quelques jours ! Julia regarda Renée, de l'air de quelqu'un qui se noie et appelle au secours ; — le tête-à-tête avec moi l'effraie, probablement — ma petite-fille vit ces deux désappointements, et le mien par surcroît.

— Ce soir ! répéta-t-elle... Pourquoi si tôt ?

— Je ne sais pas, répondis-je en haussant les épaules.

— Où est la lettre ? continua Renée ; voulez-vous nous la lire ?

— Inutile, repris-je... Mme de Bryon te rappelle avec une telle insistance que je ne veux pas te retenir. N'en parlons plus.

Renée vit que j'étais froissée de cette lettre ; ma belle-fille s'en aperçut aussi, et comprenant peut-être, baissa les yeux tristement.

— J'espère que je reviendrai bientôt, dit Renée ; vous écrirez à mon père, et il me permettra de revenir, n'est-ce pas grand-mère ? J'ai beaucoup de peine à vous quitter... Jamais Saint-Sauveur ne m'a plu davantage, et je vois qu'on me regrettera...

Elle prit la main de Julia.

— Mais je vous écrirai, et je vous promets d'être ici avant un mois...

— Nous finirons alors le portrait de grand-mère...

— Rentrons, dis-je, il fait froid ; Julia, commencez votre service ; prêtez-moi votre bras, nos deux faiblesses se soutiendront mutuellement... et nous tâcherons de nous distraire toutes les deux... je n'aurai plus que vous pour me faire la lecture et me donner la réplique... j'espère que vous me supporterez aussi obligeamment que le fait Renée. — D'ailleurs, je compte que M. de Montbars ne nous abandonnera pas.

Ceci, avec un regard significatif à ce Monsieur, tout prêt à laisser là ses projets de réclusion et de travail.

— Certainement, dit Renée; vous ferez de la musique ensemble; Lia m'écrira pour me raconter vos soirées... et je vous promets de revenir dans peu...

Je hochai la tête, n'étant pas si sûre que cela, moi, de la bonne volonté de Mme de Bryon!

Ce soir, donc, nous conduisons Renée à la gare de Sainte-Marie; je crois que ma belle-fille est plus désolée encore que moi... et nous avons grand-peine à garder une attitude calme; j'ai remarqué que cette jeune femme a eu la discrétion de se retirer dans sa chambre pendant quelques heures, afin de nous laisser seules pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble.

* * *

Des semaines s'écoulèrent assez tristement, sans lettre de Renée ni d'Olivier; Lia ne sortait pas, ses jours entiers se passaient près de Mme de Carnheilles, dont les manières un peu froides la tenaient toujours à distance. Pourtant, elle ne s'ennuyait plus comme autrefois; tous ses instants étaient pris; à certaines heures elle venait, remplaçant sa cousine, faire la lecture à sa grand-mère; puis, ensuite, s'installait près du feu et travaillait à des ouvrages pour des œuvres de charité; la conversation variée, paradoxale, amusante de la vieille dame, ses discussions avec Montbars, ses saillies, qui la faisaient si originale et avaient effrayé Lia d'abord, lui plaisaient; elle écoutait, avec cet intérêt qui flatte toujours les vieillards, les histoires cent fois racontées, les anecdotes du temps passé, qui revenaient souvent dans ses causeries; — elle se sentit, au fond d'elle-même, reconnaissante pour la manière simple et cordiale dont on l'avait accueillie; elle essaya de se rendre agréable, elle s'étudia à bien lire à haute voix; elle fit quelques études des auteurs favoris de la marquise, afin de pouvoir répondre lorsqu'on parlerait littérature. Mme de Carnheilles, voyant ces efforts sincères, s'attachait, sans bien s'en rendre compte, à cette femme, autrefois si détestée. La santé de Lia se remettait peu à peu, dans ce milieu confortable; le manque d'affection et d'occupation étaient aussi dangereux pour elle que l'insuffisance du bien-être matériel... Maintenant qu'elle travaillait, qu'elle se sentait utile et qu'on s'attachait à elle, elle n'avait plus le loisir d'être malade.

Le silence de Renée devenant bizarre, Julia, un jour, se décida à lui écrire; le surlendemain elle reçut sous pli cacheté sa lettre ouverte, accompagnée de quelques lignes très sèches de Mme de Bryon, la priant de cesser toute correspondance.

Mme de Carnheilles la vit entrer un instant après, à l'heure habituelle de la lecture à haute voix; elle remarqua sa pâleur.

— Qu'avez-vous donc, vous paraissez plus malade ?

Lia s'excusa prétextant une migraine.

— Alors je vous fais grâce; laissez la lecture pour aujourd'hui... essayez plutôt de dormir un peu sur cette chaise longue.

Lia s'y étendit, ferma les yeux, et, tristement, songea que Mme de Bryon n'aurait pas sans doute la bonté de cette vieille femme, si fière mais si bonne, qui avait su oublier sa rancune et lui tendre la main, là voyant malheureuse. Que lui voulait donc cette dame ? à quel propos une

telle haine ? Lia, en cherchant la raison, crut avoir deviné que son mariage avait renversé les projets de la mère de Renée ; sans doute toute la famille favorisait leur union ; elle était non seulement une intruse, mais encore un obstacle, un être gênant... Pas de lettre d'Olivier depuis près de deux mois ; elle lui avait écrit trois fois sans recevoir de réponse ; bien décidément, il l'oubliait sans doute !... à moins qu'il ne fût malade !

—Vous pleurez ? Qu'y a-t-il ?

Elle ouvrit les yeux, et vit Mme de Carnheilles penchée sur elle.

—Rien, murmura-t-elle ; je suis nerveuse. Je songeais à Olivier.

Mme de Carnheilles eut une meue compatissante ; l'indifférence du jeune homme lui paraissait trop prononcée...

—Il ne faut pas pleurer à son sujet ; peut-être a-t-il manqué un courrier ; vous savez que les départs sont rares ; nous aurons une lettre dans quelques jours, j'en suis persuadée...

—Oh ! non, dit Julia ; c'est hier que devait arriver la correspondance, et il n'y avait rien

—Peut-être sa lettre a-t-elle éprouvé un retard... N'avez-vous pas quelque autre ennui, je vous trouve beaucoup plus agitée que ce matin ? Vous avez reçu une lettre, Ursule me l'a dit,..... Serait-ce de Mme Seerfs ?

Julia rougit, sous le regard profond de sa grand'mère.

—Non, dit-elle, une lettre sans importance.

—Vous êtes libre de correspondre avec qui bon vous semble, reprit la marquise. Cependant, si Mme Seerfs devient gênante, j'y mettrai bon ordre... Ce n'est pas-elle ?... qui est-ce donc alors ? Je vois que vous avez quelque chose d'anormal... Répondez... De qui était cette lettre ?.....

Julia hésita un instant ; mais ces yeux bleus la regardaient si impérieusement qu'elle se troubla et balbutia quelques mots confus.

—Je suis importune, dit Mme de Carnheilles d'un ton glacial ; excusez-moi, je vous prie...

Lia comprit qu'en un instant elle perdrait le peu de sympathie qu'elle avait eu grand'peine à conquérir depuis plusieurs semaines ;—elle se décida.

—Vous n'êtes pas importune, Madame ; lisez la lettre que j'ai reçue il y a un instant, j'espère que vous comprendrez mon embarras.

Mme de Carnheilles lut, d'un coup d'œil, les quelques mots impertinents adressés par Mme de Bryon à cette créature audacieuse, qui se permettait d'écrire à Renée en l'appelant " ma cousine. " —Elle froissa le papier, et le jeta au feu.

—Que pensez-vous de ceci ? dit-elle avec un calme forcé.

Lia répondit, la voix un peu tremblante.

—Je pense, Madame, que je suis une femme bien gênante.

Mme de Carnheilles la contempla en silence...

—Je pense, continua Lia, que je dois vous remercier de tout mon cœur de la bonté que vous m'avez montrée, et retourner à Sainte-Marie, où j'étais il y a quelques semaines. Je veux éviter d'être un nouveau sujet de discorde dans votre famille... Mme de Bryon a rappelé sa fille près d'elle, parce que ma présence ici lui a déplu ; elle ne me cache pas son inimitié... je n'ai qu'à me retirer, afin de ne pas être la cause de quelque différend regrettable.

—Fort bien ! vous me laisserez devenir ce que je pourrai, après m'a-

voir habitée à vos soins, et cela en plein hiver ! Nous allons nous serrer la main, nous dire adieu, et nous séparer parce qu'il plaît à ma fille de vous faire une insolence, et de me manquer gravement à moi-même ? Ne comprenez-vous pas que ce blâme, qu'elle se permet d'exprimer si ouvertement, me blesse au dernier point ? Ne voyez-vous pas que votre départ ne changerait rien aux choses, et serait, au contraire, une concession déplacée faite à Mme de Bryon ?... Vous resterez, parce qu'il ne me plaît pas d'obéir à ma fille...

Julia détourna la tête, froissée de cette raison d'orgueil, qui faisait qu'on la traitait comme un mannequin sans âme, ni dignité.

—Vous resterez aussi,—surtout,—parce que vous êtes la femme de mon cher Olivier, qui est l'être que j'aime le plus avec Renée... vous resterez, parce que je commence à vous connaître et à vous aimer un peu... et qu'il faut me laisser le temps de vous aimer tout à fait...

La vieille dame passa son bras sur les épaules de Lia et, l'embrassant :

—Vous êtes une bonne enfant, très douce, très résignée... je suis sûre que mon fils sera heureux avec vous. Il faut lui pardonner beaucoup ; il a une tête folle et un cœur excellent.

—Je n'ai rien à pardonner à Olivier ; répondit Lia avec ce ton de simplicité qui lui avait gagné les bonnes grâces de la marquise.

Aussitôt, celle-ci écrivit quelques lignes fort sèches à sa fille. Lia, désolée de voir encore une fois son nom en cause, apprit de la marquise toutes les phases de la brouille qui s'ensuivit... Comment, à cette première lettre de sa mère, Mme de Bryon répondit par d'aigres récriminations, auxquelles riposta Mme de Carnheilles, avec cet effrayant crescendo de colère et d'indignation qui prépare les ruptures définitives...

Lia connut en détail le caractère à angles aigus de sa tante, sa sèche raison, sa netteté de principes—(dans la première lettre de Mme de Bryon il était souvent question de noblesse et d'honneur, qui pour elle primaient tout, sauf l'argent, toutefois !—). Elle comprit la faiblesse de M. de Bryon, laissant faire, n'osant élever la voix de peur d'une scène désagréable, car Mme de Bryon usait à l'occasion de ce moyen vulgaire pour s'assurer la suprématie chez elle, et le pauvre homme eût pu citer des cas où énérvé, harassé, las d'entendre des reproches insupportables, il avait bouclé sa valise et s'était enfui n'importe où, à Nice ou à Bruxelles, au Nord ou au Midi, trouvant tout très bien, là où elle n'était pas !

Cette fois-ci, il évita prudemment de s'interposer entre elle et sa belle-mère ; le sujet lui importait peu, toutes ces discussions lui paraissaient puérides ; pour son compte, il n'avait nulle rancune contre Olivier, et trouvait, en homme de bon sens, qu'il faut prendre son bonheur là où on le trouve... Qu'est-ce qu'on lui reprochait, à cette petite ? D'être une bourgeoise ?... Voilà un beau grief !

—Un marquis de Cornheilles se déshonore, en épousant une telle créature ! riposta Mme de Bryon, un jour que son mari risquait cette observation ; puisqu'il est descendu dans son monde, à elle, qu'il y reste !

—Pardou, ma chère amie, je ne vois pas qu'il soit descendu, ni déshonoré... Son monde ? Qu'entendez-vous par là ? Sommes-nous Hindous, par hasard, et y aurait-il des castes méprisables en France ? Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point si difficile que cela sur les gens

que vous rencontrez dans le monde... Bryce, Halemann, Bertaux : le critique dramatique, ne descendent pas des croisés !

Mme de Bryon haussa les épaules...

—Moi, je trouve que si la petite est gentille, Olivier a bien fait : ! continua imprudemment Bryon.

—Olivier est un sot ! je ne lui pardonnerai jamais, cria aigrement sa femme.

—Il est probable que cela lui est égal ! dit le mari, très calme ; et à quel propos ne lui pardonneriez-vous pas ?.. Qu'est-ce que ça vous fait, son mariage ?... Si encore vous l'aviez souhaité pour gendre, je comprendrais !... mais je vous ai entendue dire que vous l'eussiez refusé catégoriquement, parce qu'il n'a pas de fortune... Alors ?..

—Vous ne comprenez rien ! prononça Mme de Bryon..

—Non ; et je demande à comprendre.

—Vous ne comprenez pas que si ma mère se réconcilie avec lui, et accueille chez elle cette fille absolument pauvre, elle s'arrangera de manière à nous déshériter ?

—Bah ! vous pensez qu'Olivier s'y prêterait ?

Mme de Bryon jeta un coup d'œil de pitié sur ce naïf...

—Pourquoi le juger capable de captation ? continua le comte ; il ne faut pas accuser les gens de choses qu'on ne ferait pas soi-même !

Le regard ironique de Mme de Bryon s'accrut... Elle sortit sans répondre un mot... et M. de Bryon, le front nuageux, le sourcil froncé, se rendit à son cercle de fort méchante humeur, avec l'air d'un homme qui vient de découvrir quelque secret fâcheux... En arrivant, il laissa échapper ces mots qui résumaient son impression.

—Une femme sans préjugés, Mme de Bryon !...ferait très bien une petite infamie. jamais une faute de convenance, par exemple !...Effrayante !...Une conscience de procureur dans une robe de femme du monde !

Fit le résultat fut qu'il se tint à l'écart, jugeant très imprudente toute tentative de conciliation.

Cette brouille subite avait assombri le caractère de la vieille marquise ; la perspective de se voir privée de Renée la faisait souffrir. Lia constatait avec peine la faiblesse grandissante de cette femme, à qui elle s'attachait de plus en plus, la voyant malade. C'est elle, maintenant, qui s'ingéniait à ces soins de chaque instant, à ces attentions que trouvait autrefois Renée ; ses jours étaient si remplis, son esprit si préoccupé, qu'elle n'avait plus une heure d'ennui. Elle travaillait pour les pauvres, allait visiter les plus malheureux, présidait aux distributions hebdomadaires, faisait la correspondance de Mme de Carnhelles, et, à force de s'étudier à se rendre utile, était arrivée à comprendre, à goûter les bons auteurs, à pouvoir parler de sujets intéressants sans dire quelque pauvreté... Sa reconnaissance pour cette vieille femme, le sentiment qu'on avait besoin d'elle, qu'elle était utile à quelqu'un l'avaient transformée, elle avait eu le courage de secouer son apathie morale, elle en était récompensée en se voyant délivrée de son ennui chronique ; elle avait souffert, et comme, si son esprit était lent et, peut-être réfractaire aux idées compliquées, son cœur était bon, cette souffrance même l'avait guérie ; la vie s'était chargée d'en faire, durement il est vrai, une femme sérieuse et intelligente... Là où Mme Scerfs n'avait su faire qu'une sorte de petite poupée correcte, débi-

tant des phrases creuses qui lui tenaient lieu de conversation, la pitié, la bonté de Mme de Carnheilles et de Renée avaient éveillé enfin une âme.

Les rares lettres d'Olivier étaient ses seuls joies, quoique ces lettres fussent bien indifférentes ; un jour, malgré la défense de sa grand'mère, elle lui annonça le changement survenu dans son existence, et que maintenant elle vivait à St-Sauveur, elle insista beaucoup sur la bonne grâce de Renée, et raconta sommairement la brouille survenue entre Mme de Bryon et sa mère...

Quelques semaines plus tard, M. de Montbars arriva à St-Sauveur, avec une figure si bouleversée que Mme de Carnheilles s'en effraya.

—Qu'y a-t-il donc ? Que vous arrive-t-il ?

—A moi... rien !..... mais un ami m'écrit ce matin une nouvelle si surprenante, que je n'y puis croire... Pardonnez mon indiscrétion, Madame..... Est-il vrai que Mlle Renée épouse le baron Bryce ?

Mme de Carnheilles haussa les épaules.

—Non ; elle a décliné cet honneur il y a plusieurs mois déjà... Vos nouvelles ne sont pas fraîches !...

—Pardon, elles le sont ! reprit Montbars machonnant sa moustache, furieusement, et oubliant de jouer avec son monocle. Le projet abandonné, a été repris, M. Bryce a été admis officiellement il y a deux jours...

—Vous devez faire erreur ! ma fille ne l'eût pas accepté, dit Mme de Carnheilles devenue pâle.

—Mme de Bryon l'accepte et le protège, appuya Montbars, et je suis venu à vous, pensant bien que vous ignoriez cela !... Il ne faut pas laisser faire... Il faut intervenir !... Elle, épouser ce drôle !... Savez-vous sa dernière aventure ? il vient de lancer une affaire formidable, par des manœuvres qui sont d'un fripon... au premier jour il passera en correctionnelle, c'est inévitable ! Un bookmaker, un escroc !... connu de tout le monde... Vous n'allez pas laisser commettre une pareille infamie !

Lia, stupéfaite d'une émotion semblable chez un homme si froid d'ordinaire, se sentit remuée. Mme de Carnheilles, les lèvres tremblantes, murmura...

—Que puis-je faire ? Il est très riche, sans doute ! Cette affaire dont vous parlez l'a enrichi ?

—Parbleu ! dit Montbars.

—Eh bien !... Que dire !...

Un silence suivit ; ces quelques mots avaient brisé Mme de Carnheilles ; elle se renversa sur son fauteuil, avec un air lassé qui frappa Julia... Elle paraissait défaite, vieillie subitement...

—Donc, reprit Montbars. vous vous résignez à la voir épouser cet individu ?...

—Non ! dit-elle, reprenant courage. J'écris aujourd'hui même à mon gendre... c'est un sot, évidemment !... mais c'est un honnête homme !... Lia, apportez-moi mon pupitre... J'ai eu d'abord une défaillance.. à mon âge, rien de surprenant ! mais c'est fini, et je vous garantis que je saurai empêcher cela !

Julia s'approcha, portant le pupitre en bois de rose, et le posa sur la table, près de la marquise ; celle-ci, l'œil brillant d'indignation, la main fébrile, le teint échauffé, animée autant qu'elle était abattue l'instant d'a-

vant, saisit la plume. — Elle écrivit les premiers mots de la lettre à M. de Bryon :

“ Monsieur.”

“ On m’apprend à l’instant une nouvelle que je tiens pour fausse, tant je la trouve invraisemblable.....”

Ici, Lia, qui debout près d’elle, la regardait, vit une contraction pénible passer sur sa figure, et tordre ses lèvres. Mme de Carnheilles laissa tomber sa plume, poussa un soupir profond, et jeta un regard de détresse autour d’elle. Julia saisit sa main, devenue froide subitement.

— Mon Dieu !... vous êtes malade !...

Un silence très court, mais poignant d’anxiété, suivit cela ; la contraction douloureuse déjà remarquée, crispa encore une fois le visage de la vieille dame ; ses yeux fixes effrayèrent Lia.

Montbars sonna précipitamment.

— Vite ! un médecin !... qu’on transporte Mme de Carnheilles dans sa chambre, elle se trouve malade.

Et, dans l’effarement qui suivit, pendant que Lia, épouvantée, suivait le fauteuil où l’on emportait sa grand’mère, il lui dit à voix basse.

— C’est une attaque de paralysie... cela peut être grave !...

La jeune femme fit télégraphier à M. de Bryon, pour lui annoncer le malheur qui venait d’arriver, et s’installa près de Mme de Carnheilles. Elle passa une nuit cruelle, à étudier la souffrance morale de cette intelligence vigoureuse murée dans un corps infirme, incapable, désormais, de se manifester autrement que par le regard, ou par quelques gestes pénibles. — Elle sentait, dans ce cerveau annihilé par la plus affreuse maladie, cette pensée torturante que ni son fils, ni sa petite-fille, les deux seuls êtres qu’elle aimât, n’étaient là pour la voir mourir, peut-être ; alors, elle se pencha sur le lit, et, résolument :

— Je vais écrire, ce soir même, à M. de Bryon, en le priant d’envoyer Renée ici ; je quitterai Saint-Sauveur s’il le faut ; mais vous aurez votre petite-fille, je vous le promets

Un regard expressif la remercia ; elle écrivit aussitôt, pour offrir à M. de Bryon de se retirer, si sa présence auprès de Renée déplaisait. Ceci, elle le fit pour sa grand’mère ; et aussi parce qu’elle avait appris à juger si sévèrement les parents de son mari, qu’elle dédaignait leurs mépris ridicules.

La journée du lendemain commença tristement, après la nuit très longue. Lia vit poindre l’aube blafarde à travers les rideaux mal clos des fenêtres, puis le jour grandissant lutter contre la lumière vacillante de la veilleuse... Mme de Carnheilles s’était endormie ; sa figure, où plus une expression n’apparaissait, et qui semblait modelée dans une cire d’un blanc jaunâtre, reposait dans blancheurs plus claires des oreillers et des draps ; cela, avec le lumignon fumeux de la lampe de nuit, faisait un de ces lugubres tableaux, un de ces symphonies en blanc mineur, où les peintres virtuoses montrent une veillé mortuaire, avec effets de lumière empoignants. Lia, autrefois, il n’y avait pas bien longtemps encore, eût ressenti une frayeur indicible de se voir seule avec ce demi-cadavre ; mais une responsabilité pesait sur elle ; elle se sentait nécessaire ; elle se savait l’appui d’une autre ; ses faiblesses de femme nerveuse disparaissaient... Elle ouvrit sans bruit les rideaux, éteignit la veilleuse, renouvela l’air de la chambre,

et attendit le docteur Briant, qui avait promis de revenir à la première heure.

De longs moments encore passèrent. Ursule entra sans bruit dans la chambre, et remit à Lia une lettre adressée à Mme de Carnailles; la lettre était d'Olivier. Lia attendit que sa malade fût éveillée, quoiqu'elle brûlât de lire ceci, et que son cœur battit bien fort en pensant au bonheur qu'avait dû éprouver son mari.



Elle s'agitait, s'accrocha nerveusement au bras de Renée et s'évanouit.

Enfin, la vieille marçaise ouvrit les yeux, aperçut sa belle-fille toujours assise dans le même fauteuil près de son lit, ayant passé la nuit entière à la veiller avec sollicitude, un peu pâlie, un peu fatiguée; elle parvint à lui adresser un sourire de remerciement; sourire crispé, pénible à voir, mais qui était un symptôme rassurant.

Lia se pencha sur elle, et comprenant qu'il fallait laisser bien loin les appellations cérémonieuses, et se montrer affectueuse en ce moment, elle dit :

—Chère grand'mère, vous paraissez mieux ce matin; je viens de recevoir une lettre pour vous, qui est de mon mari. Voulez-vous me permettre de vous la lire?

Mme de Carnheilles eut dans les yeux un rayon lumineux qui répondit pour elle.

— Je dois vous avouer d'abord, continua Lia, que je n'ai pu cacher plus longtemps à Olivier combien vous avez été bonne pour moi. Malgré votre défense, je lui ai dit tout ce que vous avez fait... et combien Renée s'est montrée charmante... J'espère que vous me pardonnez ?

Les doigts de Mme de Carnheilles parvinrent à serrer légèrement la main de Lia.

Alors, la jeune femme déchira l'enveloppe, et d'une voix émue commença la lecture de cette lettre qui venait, comme un peu de soleil, éclairer cette chambre de malade. Si Olivier eût pu supposer que ses effusions à sa grand'mère lui arriveraient dans un pareil moment, il n'eût pas trouvé dans son cœur d'autres mots que ceux-ci ; il avait écrit cette lettre dans la première exaltation de sa reconnaissance, il remerciait avec des accents si vrais, des rappels si touchants à ses souvenirs d'enfance, des appellations tendres qu'il avait autrefois lorsqu'il était encore un bambin, que Lia se sentit remuée au fond de l'âme... Et certes, jamais deux cœurs ne battirent mieux à l'unisson que ceux des deux femmes qui lisaient cette lettre, et envoyaient, avec une même tristesse infinie, une pensée vers cette être aimé... si loin, si loin, qu'il semblait que plus jamais on ne le reverrait.

Mme de Bryon, en recevant la dépêche qui lui annonçait la maladie soudaine de sa mère, eut la brusque intuition qu'elle avait peut-être agi maladroitement en se brouillant avec elle... en laissant l'ennemie maîtresse de la situation... Qu'allait faire cette intrigante, seule avec une femme affaiblie par l'âge et le mal, et qui, aveuglément, se laisserait guider par tous ceux qui l'approcheraient !... Que la créature fût adroite, — et elle l'était ! de s'être fait épouser ! — tout était perdu ; l'héritage si longtemps attendu irait enrichir Olivier, tandis qu'elle, Mme de Bryon, ne recueillerait que ce qu'il était impossible de lui ôter légalement.

Cette femme pratique remuait ces tristes pensées, en tournant dans ses doigts la dépêche de Lia... Elle n'avait pas eu une minute d'attendrissement, pas une larme, pas un tressaillement douloureux à l'idée que sa mère pouvait mourir dans ce moment même... Non. Elle jugeait la situation trop grave pour s'attarder à des sentimentalités intempestives ; il fallait sauver l'héritage d'abord elle pourrait ensuite, donner libre cours à sa douleur. une douleur correcte et obligatoire, comme le sont les crêpes dont il faut se voiler en pareille circonstance...

Mme de Bryon eut l'idée de courir elle-même auprès de sa mère : mais elle se jugea incapable de supporter la présence de Lia ; son premier acte d'autorité serait un ordre d'expulsion qui pourrait exaspérer la vieille marquise... Que faire, alors ? Envoyer Renée ! Cette pensée fut mise à exécution aussitôt... Mme de Bryon n'eut pas à recommander à sa fille de montrer une douleur propre à toucher Mme de Carnheilles ; la pauvre jeune fille, en apprenant le malheur qui venait d'arriver, fut prise d'un chagrin si violent, que sa mère dut lui conseiller de ne pas s'exciter ainsi les nerfs. La dame trouvait que l'événement était à prévoir, et qu'il n'y avait pas, en somme, à jeter de pareils cris...

— Nous sommes tous mortels, remarqua-t-elle philosophiquement ; depuis longtemps, on devait s'attendre à un accident semblable.

En conduisant Renée à la gare, elle lui recommanda de ne pas parler

de son mariage, encore à l'état de projet, avec le baron Bryce ; Renée acquiesça ; ce nom, depuis quelque temps, avait été le prétexte de tant de scènes pénibles, qu'elle ne l'entendait plus qu'avec horreur.

Elle arriva à Sainte-Marie le lendemain même du jour où sa grand-mère était tombée malade. Un coupé l'attendait ; elle y monta seule ; car Lia était restée au château ; ce fut avec une angoisse poignante qu'elle fit les quelques lieues qui la séparaient de Saint-Sauveur ; en arrivant, elle monta, en courant, le grand escalier de pierre, entra dans la chambre de Mme de Carnheilles, l'aperçut immobile dans son lit, avec ce regard fixe et brillant, qui était sa seule manière de s'exprimer, depuis deux jours ; — et se précipita sur elle, en pleurant. Lia discrètement s'éloigna.

* * *

Est-ce bien moi qui suis assise dans ce grand fauteuil de malade, accablée de couvertures, d'oreillers et de coussins, regardant, par la fenêtre du salon, tomber l'éternelle pluie de décembre ?... Vraiment, il faut que je me serre le bout des doigts pour m'assurer de mon identité... et que je ne suis plus à l'état de masse inerte, étendue, sans voix et sans mouvement, sur ce lit où j'ai tant souffert... Oh ! l'indicible angoisse, que cette insensibilité apparente, alors que mon esprit, resté lucide, était emprisonné dans un corps immobile malgré moi ! Avec quelle ardeur, pendant ces jours, qui furent pour moi des siècles, j'ai désiré mourir ! Mourir très vite, puisque je n'étais plus utile à qui que ce fût ! puisque je ne pouvais plus même opposer ma volonté au mariage de Renée...

Enfin, après trois jours de souffrances innommables, une amélioration s'est manifestée ; j'ai pu articuler quelques mots, remuer les mains... revenir à la vie, sous le regard anxieux de mes deux filles, qui ne m'ont point quittée, les pauvres enfants !... "*Mes deux filles !*"... Oui ! c'est bien ce mot que je viens de prononcer, quoiqu'il n'y ait près de moi que Renée et Lia... celle-ci m'a montré une bonté, une patience, une affection, dont j'ai remarqué les contraires chez Mme de Bryon.

Aussitôt que, le mieux s'accroissant, je pus tenir une plume, j'écrivis à cette froide personne, qui, je pense, n'eût paru dans ma chambre qu'à la dernière heure, si j'eusse dû mourir. Je la priai de me venir voir pour une affaire grave dont je voulais l'entretenir.

Deux jours après, elle arrivait ici ; Lia, juste à ce moment, inventa un prétexte ingénieux, une raison majeure, qui l'appelait dans sa vieille bicoque de Sainte-Marie. Mais je lui ordonnai tout net de rester chez moi, près de moi. Il serait curieux que je ne fusse plus maîtresse dans ma maison... que cette enfant, qui m'a témoigné une sollicitude extrême, cédât le pas à cette espèce de machine à calculer, qui est ma fille ! L'expression de physionomie de Mme de Bryon fut un spectacle intéressant à voir, pour moi, qui suis dilettante en ces sortes de choses, au moment où elle pénétra dans mon salon, et me vit, très droite dans mon fauteuil, l'œil vif, le teint animé, un air décidé à vivre encore un siècle ! (je crois qu'il faudra me tuer, si l'on veut que je meure !) et surtout, lorsqu'elle aperçut, près de moi Lia, déconcertée comme si celle-ci eût été une ogresse des contes de fées ! Eh non ! Mme de Bryon ne dévore pas les petites filles ; ses dents ne sont

pas assez aiguës pour cela !... elle se contenta de convoiter des biens plus positifs.

Je dis cela, à propos de l'entretien que nous eûmes ensuite. Donc, en entrant, elle fit une moue hautaine à l'adresse de Julia ; mais je lui lançai un regard si impérieux, qu'elle contint ses velléités d'impertinence, et fut strictement polie. Je ne veux pas qu'on fasse de peine à ma belle-fille, moi !

Mme de Bryon amenait Jeanne avec elle... ce bon garçon de Jeanne ! elle a paru sincèrement satisfaite de me voir à peu près vivante encore, et s'est montrée simple et cordiale avec Julia, acceptant l'état de choses avec l'insouciance aimable qui fait le fond de son caractère. Les trois jeunes femmes sortirent ; je restai seule avec ma fille ; et la conversation que nous eûmes est restée gravée en mon âme, indestructiblement ; elle m'a montré la bassesse, la sécheresse de cœur les plus déshonorantes pour une femme ! Elle m'a donné une leçon d'humilité profonde, et j'ai vu, là, qu'il n'y a qu'une vraie noblesse : celle du caractère ; l'autre n'est qu'une étiquette, une chose de convention, à laquelle j'ai la faiblesse d'attacher une importance démesurée...

Elle m'eût fait prendre l'humanité en horreur, cette entrevue avec la conscience de ma fille, si mon grand âge ne me rendait juste, si je ne savais pas que, pour une créature semblable, il s'en trouve plusieurs réellement bonnes. Plus d'une fois, pendant cette âpre discussion, je comparai la générosité de ma belle-fille, qui, jamais, fût-ce d'un mot, n'a accusé Olivier, avec les sentiments de la comtesse de Bryon, née marquise de Carnheilles... et l'avantage ne resta pas à celle-ci !...

Elle m'exprima, d'abord, le plus poliment du monde, la satisfaction qu'elle ressentait à me voir guérie ; je la remerciai, du même ton cérémonieux, et nous ressemblions, je pense, à deux diplomates échangeant des compliments officiels.

— Cette maladie, survenant sans cause apparente, me bouleversa, dit Mme de Bryon, du ton le plus calme.

— Sans cause apparante ? Pardon !... il y en avait une !

— Vraiment ?

— Que je tiens à vous faire connaître, repris-je. Peut-être parlerai-je de façon peu correcte ; ma prononciation est restée bégayante ; et mes paroles diront peut-être trop brutalement ma pensée... La cause qui détermina l'accident fut une nouvelle qu'on m'apprit sans préparation... On me dit que vous alliez marier Renée ?

Mme de Bryon serra ses lèvres minces et se tut.

— Et que vous lui aviez choisi pour mari ce baron Bryce, dont nous parlions il y a quelques mois, continuai-je... c'était difficile à croire !... Vous avez si hautainement affiché vos principes d'honneur, il y a peu de temps encore, à propos de la femme d'Olivier... ah ! ne m'interrompez pas ! nous parlerons d'elle tout à l'heure !... vous affichez, dis-je, une telle rigidité de principes, qu'il me paraît surprenant, que vous en fassiez le sacrifice pour de l'argent. Moi, votre mère, je vous sais une personne pratique, positive... mais je ne pensais pas, jusqu'ici, que les millions d'un individu véreux, pussent vous acheter... Je ne croyais pas votre conscience à vendre !... Il paraît que je me trompais ?

— Ma mère !... vous allez bien loin ! dit-elle d'une voix brève.

—Pas plus loin qu'à mes droits, ma fille.

—Si nous parlons de droits, j'ai celui de marier Renée à qui me plaît, sans que personne intervienne.

—Oh! oh! ma fille!... Comme nous faisons bon marché, en ce moment, des plus respectables coutumes! N'est-ce rien, que l'autorité maternelle? Je ne suis pas un zéro sans chiffres! je ne suis pas morte encore! Peut-être cela ne tardera-t-il pas; car je vous dirai, Claude, que mes jambes ne peuvent plus me porter; je ne puis même marcher de mon lit à mon fauteuil. La tête, seule, est restée bonne... les mains aussi. J'écris à peu près lisiblement, et je suis sûre que mes doigts arriveraient fort bien à rédiger un acte assez long... un testament, par exemple!

—Je vois, dit Mme de Bryon, outrée de fureur, que vous m'avez appelée ici pour me jeter les paroles les plus insultantes!...

—Il y a des heures dans la vie, ma fille, où la vérité est la plus cruelle des injures, répliquai-je, en me redressant de toute ma hauteur.

—Vous pouvez faire un testament si bon vous semble, reprit ma fille s'armant de froideur. L'argent, quoi que vous pensiez, m'importe peu.

—Ne jouons pas au plus fin, Claude, dis-je d'un ton très net; je connais vos sentiments... puisque vous êtes *ma fille!*—Écoutez moi bien. Personne, que vous, n'entend mes paroles; je puis donc vous parler catégoriquement. Si vous conservez ce projet de mariage, que je me dispense de qualifier, je vous avertis que je vous déshériterai, vous et vos enfants, au profit d'Olivier et de sa femme. Ne vous récriez pas: écoutez jusqu'au bout, et terminons vite cet abominable entretien. Vous avez craint, en me voyant recueillir chez moi cette jeune femme, que je fisse ce dont je vous menace: c'est là le secret de cette surprenante intransigeance de principe, qui vous faisait repousser toute réconciliation avec elle; vous avez affecté de vous retirer de moi, par vanité blessée; ce mariage, dont vous me menacez, n'est qu'un moyen de me faire capituler... Donnant, donnant! Vous espérez me faire céder; et qu'à votre concession, je répondrai par une autre: Non! Vous savez que votre père n'avait aucune fortune; tout ce qui est ici m'appartient en propre; il me reste 40,000 francs de rente, et Saint-Sauveur, qui vaut à peu près 300,000 fr. Je vous donne ces chiffres, quoique vous les connaissiez aussi bien que moi, pour vous prouver que mon esprit est très lucide, que je pose bien la portée de mes paroles. Ces 40,000 francs de revenu consistent en valeurs; sans même faire de testament, je puis les donner à Olivier, le jour où cela me plaira. Il vous resterait Saint-Sauveur à partager avec lui... peu de chose, n'est-ce pas? J'ai le droit strict, puisque ceci est à moi, d'en disposer comme je veux; ma tendresse pour Renée ne m'arrêtera pas; si elle épouse le baron Bryce, elle sera assez riche; mon fils à besoin de cet héritage, puisqu'il n'a rien. S'il refuse, je donnerai le tout au pauvre; mais je vous affirme sur mon honneur, que je ne considérerai plus comme de ma famille une femme qui n'a su jamais me témoigner que de l'indifférence, et m'indigera, à la fin de mes jours, l'épouvantable chagrin de fouler aux pieds l'honneur du nom, et d'agir contre ma volonté dans une circonstance aussi grave. Je pense que, à part la question d'argent (jamais de ma vie je n'en parlai tant!), vous réfléchirez au scandale qui résulterait d'une rupture entre nous; vous êtes trop femme du monde, pour n'avoir pas horreur des gens curieux qui s'insinueraient dans nos affaires intimes!

Il y eut un silence ; je laissai Mme de Bryon méditer mon petit discours, et me rendis à moi-même cette justice, de m'avouer que j'avais la langue assez agile !

—Je vais rappeler ces enfants, reprit-je ; vous me communiquerez votre décision à votre heure.

—Vous la connaissez d'avance, cette décision, murmura ma fille complètement matée, vous savez bien que je sacrifierai mes plus importants projets à votre volonté formelle. Je suis très froissée que vous usiez d'autorité, en la circonstance. Renée aura une dot relativement mince, et n'a pas le droit d'être trop exigeante...mais, vous l'avez dit, je ne puis que m'incliner...en protestant, toutefois, contre la manière fâcheuse dont vous me jugez.

Sans répondre à cela, je posai le doigt sur le timbre électrique, et j'ajoutai, d'un ton significatif :

—Il m'a paru que vous ne connaissiez pas la femme d'Olivier, tout à l'heure. C'est une charmante personne ; je vais vous la présenter. je *désire* qu'elle vous plaise.

Et, au moment où Lia entra, je dis, très solennellement (tout en jouissant avec malice du mécontentement de Mme de Bryon) :

—Ma fille, je vous présente votre nièce :—ma chère marquise, voici Mme de Bryon.

Force fut d'être polie ; étourdie encore de la lutte, stupéfaite d'être vaincue par moi...elle ! une forte tête ! ma fille perdit contenance, balbutia quelques phrases vagues, et se retira, prétextant une migraine.

Jeanne, domptant son habituelle vivacité, vint s'asseoir près de moi, et, gentiment, essaya de me distraire, en me racontant une foule de cancans mondains ; de vrai, cela m'intéressait peu ; mais j'eus égard à l'intention, et tâchai de m'amuser.—Au bout d'un instant, je m'aperçus qu'elle avait quelque chose à me dire, et que la présence de Lia et de Renée la gênait. Je leur conseillai donc, à toutes deux, de sortir un instant dans le parc.—Lorsque nous fûmes seules, Jeanne s'écria :

—C'est un plaisir, avec vous, grand'mère ! Vous comprenez les gens, même sans qu'ils vous fassent signe ; vous avez bien fait d'éloigner Renée et ma cousine.....Charmante ! ma cousine...timide, effarouchée, drôle... elle me plaît !

—Tant mieux !—Voyons ton secret.

Jeanne eut l'air de chercher par où commencer ; puis y renonçant.

—Écoutez, grand'mère ; je vais vous dire cela tout net, sans le moindre détour ; car j'ignore l'art des préparations. Pas besoin de diplomatie, entre nous, hein ?

Non ; va toujours ! fis-je, amusée.

—Eh bien ; c'est de Renée que je veux vous parler. Elle est tout à fait différente de moi, Renée ; un peu bas-bleu, artiste, savante, etc...elle ne distinguerait pas un carrossier anglais d'avec un cheval de course, elle n'ose pas tirer un coup de pistolet, et ne sait même point tenir un fleuret !

—Cela fait pitié ! dis-je, sérieuse ; son éducation a été bien négligée !

—Ce n'est pas ce que j'entends. Je voulais arriver à vous dire que, malgré tout, je l'aime bien ; parce que, voyez-vous, Renée est la meilleure-fille du monde.

--Accordé.—Donc, tu aimes ta sœur, et c'est naturel. Ensuite ?

—Ensuite, je ne voudrais pas qu'on lui fit de la peine.

—On lui en fait donc ?

—Depuis quelques semaines, je la vois pleurer ; ma mère s'enferme avec elle, dans sa chambre, et l'on entend des discours effrayants à travers la porte, tout ça, à cause du baron Bryce, que Renée ne veut pas épouser, je ne sais pourquoi.

—Tu ne sais pourquoi ? Tu ne le connais donc pas ?

—C'est justement parce que je le connais ! Il est bien, Bryce ! et il a une écurie superbe, et une meute de chiens courants ! si vous voyiez cela ! c'est admirable. J'ai chassé chez lui au commencement de l'hiver.

—Ce n'est pas une écurie, ni une meute, qu'on épouse, mon enfant ! Réfléchis donc un peu à ce que tu dis ! Il faut, d'abord, aimer son mari.

—Bah !...on s'en passe quelquefois, murmura cette effrayante gamine, d'un ton intraduisible...mais elle vit que je l'observais, et continua :

—Je trouvais la résistance de Renée si surprenante, que je devinai un mystère. J'avais remarqué, dans sa chambre, une sorte d'album en maroquin noir, dans le genre de ceux où les héroïnes de roman épanchent leur âme ; quand on arrivait à l'improviste, elle le fermait vivement : je me dis alors " Il faut voir ça ! "

—O discrétion ! dis-je, m'amusant fort.—Alors, Renée rédige un journal ?

—Du tout. Vous n'y êtes pas. Tenez, voilà l'objet. Je l'ai subtilisé dans sa chambre, le lendemain de son départ... Elle était si troublée qu'elle avait oublié de le mettre en sûreté ! Regardez.

Elle me tendit un album assez volumineux.

—Ma mignonne, dis-je, c'est tout à fait indélicat, ce procédé ; je ne me crois pas le droit d'ouvrir ceci sans la permission de Renée ; nous allons la lui demander tout à l'heure.

—Vous ne me jouerez pas un pareil tour ! se récria Jeanne. Si elle voit l'album, elle me fera une scène tragique ! Je vous assure que c'est très sérieux ! Il n'y a pas de quoi rire ! Puisque vous ne voulez pas l'ouvrir, je vais vous dire ce qu'il y a dedans, moi qui n'ai pas été aussi discrète.

J'écoutai ; mon amazone prit un air grave.

—Il y a d'abord, écrit en première page, ces mots effrayants : "*Notes de psychologie !*"

—Bonté divine ! Est-ce que cette malheureuse médite un roman ! m'écriai-je, inquiète.

—Bien pis ! dit Jeanne ; elle en fait un pour elle-même !—Sur les feuilles suivantes, elle a noté des pensées, glanées ça et là, dans des revues littéraires, je suppose ; j'en ai lu quelques unes ; mais c'est incroyable ce que cela me fatigue, ce genre d'exercice ! j'aimerais mieux fournir une course de 6 heures à cheval !

—Heureusement qu'il n'y a personne ici ! dis-je en riant. Tu es franche, toi !

—J'allais refermer l'album, continua-t-elle, quand j'aperçus un feuillet qui se détachait. Je le regardai ; c'était un portrait.

—Un portrait ? De qui ?

—Devinez ! Le portrait d'un monsieur insupportable, railleur, bavard... mon ennemi intime ? un monsieur qui a des moustaches de capi-

taine Fracasse, un monocle dans l'œil, un sourire malicieux, et une calvitie qui lui donne un air intelligent.....

—M. de Montbars ! murmurai-je.

—Vous l'avez dit ! Un petit croquis à la plume, un rien...mais très ressemblant ! daté, d'il y a quelques mois ; l'époque où, sous prétexte de faire votre portrait, elle faisait celui de ce monsieur ! Quelle dissimulation ! ne m'avoir rien dit !

—Tu es une personne si sérieuse ! si discrète !

—Je vous ferai remarquer que si elle m'eût tout avoué, je n'eusse pas cherché à en savoir davantage ! La fin de l'album est remplie de résumés de conversations, de thèses, de pensées, et autres sornettes, que ce monsieur débitait, sans doute, tous les soirs, pour charmer vos loisirs, et qu'elle recueillait pieusement. On y juge la littérature, la musique, la peinture, la sculpture...tous les arts, quoi ! Renée ajoute, en marge, des commentaires fort judicieux. Il y a aussi des extraits d'articles, de critiques, de livres,—tout cela du même auteur, bien entendu ! et annoté, commenté, analysé !

Jeanne se tut, un moment ; moi, je frémis, en pensant que Mme de Bryon n'agréerait pas, peut-être, un gendre présenté par moi.

—Que ferez-vous ? reprit ma petite-fille. J'ai voulu me confier à vous, pour que vous aidiez Renée à être heureuse à sa fantaisie...Quels goûts bizarres elle a ! Ce n'est pas avec des livres ou du bavardage qu'on réussirait à me plaire ! Je n'aime pas ça !

—Non ! Tu préférerais un jockey à un artiste !—Donne-moi cet album ; et laisse-moi réfléchir.

J'attirai sa tête brune sur mon épaule ; et l'embrassant :

—Tu vaux mieux que tu ne parais, toi ! Si tu voulais changer ta cravache pour un éventail, tes bottes pour des mules de satin, ton habit de cheval pour une toilette un peu plus féminine, tu serais ravissante.

—Pas du tout ! Il faut avoir une originalité ! J'en ai une ; je la garde !

Lorsqu'elle fut sortie je réfléchis aux difficultés de la situation... J'ai contre moi peut-être Mme de Bryon, et sûrement la timidité (oui, la timidité !) de Montbars. Il n'a pas reparu ici, depuis que Renée y est venue, il se borne à faire prendre de mes nouvelles tous les jours, et se tient à l'écart, pensant que celle qu'il aime va en épouser un autre. Pour beaucoup, j'eusse voulu le tenir là, dans mon salon !...

Eh ! que faire !... Comment m'y prendre ! Enfin, je n'allais pas tout bonnement, à brûle-pourpoint, lui dire : "Mon cher Monsieur, ma petite-fille vous aime, vous l'aimez ; mariez-vous !..."

Au moment où je me mettais la cervelle à l'envers pour trouver un expédient, j'eus une exclamation de plaisir en voyant arriver, par la grande allée, mes trois enfants (Mme de Bryon n'en était pas !) escortant vers la maison le personnage qui m'occupait si fort... Je pensai que le hasard arrangeait bien les choses... et que, déjà, il y avait espoir de réussir puisque l'adversaire venait s'exposer à mes attaques.

Il entra, et au premier coup d'œil je remarquait son air morne, une certaine fatigue dans ses traits ; son sourire railleur avait disparu, son monocle pendait négligemment sur sa redingote... bref, l'apparence d'un hom-

me tout à fait malheureux, ce dont je me réjouis ; car je pensai que son affection pour Renée en était cause.

— Quel caprice vous amène ici ! lui dis-je après qu'il m'eût exprimé le plaisir qu'il avait de me voir mieux portante. On ne vous voit plus, et c'est par hasard, sans doute, si vous vous êtes trouvé à passer près de St-Sauveur !

— Nullement, Madame. Je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux ! Vous avez un air lugubre... Renoncerez-vous au monde ? Est-ce de la Trappe qu'il s'agit ?

— Non ; il s'agit simplement de l'Afrique. Je me joins à la mission du colonel D... qui va explorer le Haut Congo.

— Voilà une résolution aussi bizarre que subite ! m'écriai-je avec volubilité, pour donner à Renée le temps de se remettre... Le fait est qu'elle était devenue d'une pâleur extrême, ses lèvres tremblaient... Et cela croit être une fille très dissimulée... Maladroite !... — En quelle qualité irez-vous là, continuai-je ; vous serez chroniqueur de l'expédition ?... Vous nous enverrez les potins de Brazzaville, ou le compte-rendu des bals du roi Mamadou ? Un journaliste explorateur !

— Ils ne réussissent pas si mal, voyez Stanley ! dit-il avec un sourire forcé. C'est beau, de porter la civilisation dans des pays barbares.

— Mon cher Monsieur, la civilisation n'est peut-être pas si enviable que cela ; elle a ses inconvénients. Laissez donc les gens vivre à leur guise ! Que diriez-vous, si les nègres prétendaient vous imposer leurs traditions et leurs coutumes ? Vous vous révolteriez : ce qu'ils font, et que je comprends ! Jour de Dieu ! Je les refuserais ferme, moi, les bienfaits de votre civilisation, si l'on venait me les apporter de force, avec des arguments à coup de fusil, comme j'ai entendu dire que cela se passe quelquefois !...

Cette boutade, qui l'eût mis hors des gonds autrefois, le laissa froid... il sourit vaguement... Allons ! bien malade décidément, le pauvre garçon !... Je coulai un regard vers Renée ; mais elle détournait les yeux, la sournoise, et regardait attentivement, le front appuyé sur les glaces de la fenêtre, les allées du jardin...

Je vis qu'il fallait mon intervention, et que ce grand sot ferait très bien la maladresse de se suicider de cette façon, de partir, sans voir qu'on souffrait de son départ... Ce que c'est quelquefois stupide, les gens d'esprit ! C'est à ne pas le croire !...

— Je voudrais vous parler en particulier, dis-je en faisant signe aux trois jeunes femmes de nous laisser seuls.

Jeanne me jeta un coup d'œil d'intelligence, et entraînant sa sœur, sortit, suivie de Lia.

— Et maintenant, repris-je d'un ton sérieux, voulez-vous me confier la raison de votre départ ?

— La raison ?... mais... une raison toute scientifique... Je m'ennuie d'être inutile...

— Vous n'êtes pas inutile, puisque vous travaillez...

Il y eut un silence ; lui, excessivement gêné, détournait son regard.

— Monsieur de Montbars, lui dis-je en lui tendant la main, je vous assure que j'ai pour vous beaucoup d'amitié... Ce n'est point une sottise curieuse qui me pousse à vous interroger... Je sais bien que c'est indiscret, ce que je fais là ! mais à une femme de mon âge tout est permis... Je ne

suis plus de ce monde, moi... je suis en marge, je vais partir au premier jour... et si Dieu me laisse si longtemps sur terre, c'est probablement pour que je m'occupe du bonheur de mes amis... il n'y a plus que cela qui puisse m'intéresser... Quel chagrin avez-vous ?

C'est fou ! ce grand diable d'homme, que je croyais fait d'un bloc de marbre, se mit à pleurer comme un enfant... Ce fut court... mais cependant assez long pour me remuer profondément... Je lui touchai l'épaule, et tout bas.

—Vous savez que son mariage est rompu?... murmurai-je.

Il sursauta, et se relevant la tête...

—Rompu !... C'est vous qui êtes intervenue ?

Je fis un signe affirmatif ; il me serra les mains violemment.

—Aie ! vous me brisez les doigts ! criai-je... Vous avez la reconnaissance robuste, mon ami...

—Seulement, elle ne voudra pas de moi, dit-il, continuant tout haut une pensée ébauchée en son cerveau ; je suis un homme sceptique, désagréable ; je ne sais cerner que de choses sérieuses.

—Il est de fait qu'il y a des heures où vous êtes pénible ! Quand vous vaticinez sur Wagner par exemple !...

—Oui, n'est-ce pas ? dit-il, sans prendre garde à mon sourire encourageant ; je dois lui paraître une espèce de vieux professeur insupportable... Elle ne m'aime pas. Je partirai... C'est plus sage.

—C'est cela... fis-je négligemment. Vous lui enverrez vos impressions de voyage... elle les recueillera, par pure curiosité scientifique... comme elle a fait jusqu'ici pour tout ce que vous avez pu dire devant elle !...

—Comment !... s'écria-t-il, en me regardant les yeux brillants, devant la vérité dans mon regard, à moi.

—Mais oui, fis-je, tranquille, en feuilletant le petit album de Renée ; la pauvre enfant attachait tant d'importance à vos moindres discours qu'elle les consignait là-dedans, chaque soir, comme une héroïne de roman anglais... Tous vos paradoxes sont là, en bon ordre, soulignés de notes admiratives... elle en est là, cette petite !... Voyez l'effet de votre éloquence !... Ah !... et que pensez-vous de ce barbouillage, au point de vue esthétique ?...

Il m'enleva des doigts le feuillet où son portrait, exécuté de mémoire, était frappant de ressemblance.

—Mon portrait !... fait par elle :... mais alors !... elle m'aime donc ?

—Vous comprenez enfin ? Ce n'est pas sans peine !

Il parut fou, une minute ; tout à coup il aperçut dans le jardin mes trois filles, qui attendaient la fin de notre conférence ; il se précipita, ouvrit la porte-fenêtre, et, d'une voix retentissante appela :

—Mlle Renée !

Ma petite fille entra vivement, aperçut son album ouvert sur mes genoux, devint pâle de honte et voulut s'enfuir, après m'avoir jeté un regard de reproche. Mais Monthars l'arrêta.

—Non !.. Ne partez pas. C'est devant votre grand'mère que je veux vous dire combien je vous aime. Je suis si heureux... Renée !... Vous êtes adorable, de m'aimer un peu, vous aussi...

—Viens ici, enfant, dis-je en attirant à moi ma petite fille ; il faut

me pardonner ma brusquerie, je n'avais pas le choix des moyens, et vous étiez assez fou tous deux pour passer à côté du bonheur sans le vouloir.

Je jouis un moment de mon œuvre ; à cette minute, je ressentis la joie la plus intime en me mêlant à leur vie ; leur jeunesse me réchauffait l'âme ; leur amour faisait remonter à mon cœur le souvenir de mon jeune amour d'autrefois, ce jeune homme me rappelait mon cher mari... ma petite fille bien-aimée, c'était moi, il y a soixante... nous vécumes quelques instants délicieux, tous trois, sans trouver un mot pour exprimer notre bonheur.

—Eh bien ! dis-je enfin, quand partez-vous pour l'Afrique, M. de Montbars ! Je brûle de lire vos chroniques congolaises.

Il eut un rire gai.

—Je ne pars plus ! Vous m'avez convaincu ! Il ne faut pas civiliser les gens malgré eux !

—C'est cependant une bien belle chose, de porter la civilisation dans les pays barbares ! répliquai-je solennellement... Maintenant, il ne nous reste plus à obtenir que l'assentiment de Mme de Bryon.

—C'est vrai ! murmura Renée, retombant de son rêve sur la réalité..

—Je m'en charge. M. de Monthars, emmenez cette enfant dans le parc, avec Jeanne et Lia... et ne revenez que pour dîner, dans une heure... A propos, Renée, tu sais que c'est ta sœur qui t'a trahie ; fais-lui une bonne querelle, ma fille !

Je fis appeler Mme de Bryon qui, dès les premiers mots se récria, par pur esprit de contradiction ; la discussion fut longue. Je m'engageai à donner à ses deux filles, le jour du mariage de Renée, mes bijoux, qui sont fort beaux ; un collier de perle qui me vient de ma mère, et est dans la famille depuis deux cents ans : des ferrets de diamants, des émeraudes ; un bel écrin enfin. Ceci dérida ma fille. En somme, M. de Monthars est un parti sortable. Il a moins de millions que le baron Bryce ; mais aussi, plus d'honneur... Mme de Bryon calcula que je pourrais bien offrir mes bijoux à la femme d'Olivier, et en frustrer sa maison... comme elle est pratique, elle acquiesça au marché.

Les gens qui parlent d'atavisme seraient bien aimables, s'ils voulaient m'expliquer d'où lui vient une telle rapacité ? j'ai beau chercher dans nos archives, je n'y découvre pas la trace d'un seul usurier !... Bah !... laissons cela... Une pensée consolante me vient, en étudiant l'enchaînement des faits : c'est que rien n'est irréparable, que la mort ou le déshonneur !

Après le mariage d'Olivier je crus, dans mon désespoir, que jamais ma chère petite-fille ne se consolerait de son premier rêve évanoui... le temps a fait son œuvre... Elle est trop jeune, pour mourir ainsi à la vie, elle aime, elle est aimée, et tout est bien. Dans mon premier chagrin, je crus qu'Olivier s'était lié à une créature vulgaire, dénuée d'éducation, de cœur et d'esprit ; je sais maintenant qu'elle est bonne et charmante... Enfin, je n'ai pas été inutile puisque je viens de faire le bonheur de ma chère Renée ; puisque, par ma volonté, je suis arrivée à vaincre mes préjugés, à imposer, même à ma fille, la femme de mon fils... Quand donc reviendra-t-il, lui ! Je ne voudrais pas mourir sans l'avoir revu !

EPILOGUE.

Les événements qui suivirent sont encore présents à ma mémoire ; je me trouvai d'abord bien isolée ; M. de Montbars avait entraîné sa jeune femme dans un long voyage en Egypte, en Asie Mineure, etc... Il a des idées spéciales, ce garçon ! Passer sa lune de miel en tiers avec les momies, les pyramides, pylones, sphinx et autres antiquités barbares !... J'étais donc seule avec ma belle-fille, et c'est ici que j'appris à la connaître, que je parvins à développer tout à fait les qualités charmantes de son cœur et de son esprit. Il lui fallait la souffrance, pour naître à la vie intellectuelle : cette souffrance, ce fut Olivier qui la donna... Elle passa trois ans, trois longues années près de moi, n'ayant pour toute distraction que la société d'une vieille femme, des visites de charité, et l'obligation de diriger ma maison... Elle se donna toute à moi ; elle remplaça mes enfants absents ; elle me montra un dévouement, une bonté, qui me firent l'aimer comme un des miens. Jamais un mot de reproche contre Olivier... Et lui, cependant, lui écrivait rarement, des lettres d'une politesse désespérante, où pas un mot de tendresse ne se montrait qui pût encourager cette pauvre enfant. Le plus souvent, il lui parlait de moi, et semblait considérer qu'elle ne faisait que son devoir, en se consacrant à moi, en ensevelissant sa jeunesse dans ce triste coin de terre, avec seulement des devoirs, et pas une compensation !... Il ne parlait pas de revenir, au contraire ; au bout de deux ans, il fut nommé capitaine, et, encouragé par ce premier succès, déclarait qu'il devait suivre sa carrière jusqu'au bout, et rester là où il était.

Lia ne se plaignait pas ; je la voyais résignée et douce, se soumettant à sa destinée sans murmure... Alors, je résolus d'intervenir ; car je pensai que mon fils agissait mal, de se détacher d'elle ainsi. Je fus quelque temps indécise ; je connaissais le caractère d'Olivier, et je savais que des reproches, si mérités qu'ils fussent, ne pouvaient qu'aggraver la situation. Je lui écrivis moi-même, que je me trouvais bien vieille et bien affaiblie, et je le suppliai de me donner la joie de le revoir avant de mourir... Il demanda un congé, et revint aussitôt...

Ah ! comme cette journée est présente à ma pensée ! J'avais fait un secret de tout cela à ma belle-fille ; je tenais à jouir de sa surprise... Donc, je m'arrangeai pour l'éloigner à l'heure exacte du retour que m'avait indiquée Olivier... Sur mon ordre, elle partit, un peu avant cette heure, pour aller, avec mon régisseur, examiner des coupes que je faisais faire en un coin éloigné du parc ; elle devait, en revenant, passer chez une vieille femme malade à qui elle portait des secours

A peine était-elle partie qu'Olivier arriva... Mon cœur défaillit en le revoyant... Et lorsqu'il me serra dans ses bras robustes, je m'évanouis comme une femmelette. Mais ce ne fut pas long... Je rouvris bien vite les yeux, pour contempler à travers mes larmes, sa figure brunie par le soleil, un certain air résolu et ferme, qui m'inspira beaucoup de considération... Je ne pouvais me lasser de le voir... j'étais comme une enfant... au point de m'amuser de son grand sabre et des galons d'or de ses manches... Lui m'interrogeait sur ma santé, sur mon genre de vie... il me parla de Renée... enfin, de Lia.

—Bien gentille, n'est-ce pas ? Une enfant...une pauvre petite cervelle d'oiseau !...

—Non, lui dis-je. Tu ne la connais pas du tout.

Et je lui racontai, longuement, tout ce qu'elle avait fait pour moi depuis trois ans ; le changement absolu qui s'était produit en elle, sa bonté, sa douceur, et combien je l'aimais...

Lui, m'écouta d'un air grave.

Je suis heureux de cela, dit-il d'une voix étouffée...Je vois, grand-mère, que vous blâmez ma conduite envers elle... Mais vous ne savez pas ce que j'ai pu souffrir, quand, après mon mariage, je me suis vu lié à une femme qui me paraissait irrémédiablement nulle... à une enfant niaise, qui ne me comprenait pas, et ne partageait aucune de mes idées !... Pourtant, je l'ai aimée assez pour oublier tous mes devoirs envers vous.

—Et maintenant ? dis-je.

Il baissa la tête, et murmura.

—Maintenant !...Je ne sais pas si je l'aime ! Je me rappelle son minois chiffonné, ses yeux vagues, sans pensée... et cela me glace !...Qu'est-ce qu'un joli visage, sans intelligence !...

—Je te dis qu'elle n'est plus la même !

Il haussa les épaules ; et, d'un ton brusque.

—D'ailleurs, elle doit être aigrie contre moi... et se plaindre de mon abandon !

—Tu vas l'entendre, dis-je ; elle vient ; la voici...

Je recommandai vivement à Ursule de ne pas avertir Julia du retour de son mari ; je fis signe à celui-ci de se dissimuler derrière un paravent, dans l'angle du salon ; et j'attendis ma belle-fille qui, tranquille et ne se doutant de rien, montait le perron.

Nous l'entendîmes donner quelques ordres dans le vestibule : et c'est, je pense, la première fois qu'Olivier lui voyait faire acte de maîtresse de maison.

Elle entra ; et j'avoue que mon cœur battit plus fort, en pensant à la gravité de la scène qui allait se jouer là.

Elle s'avança vers moi, souriante comme à l'ordinaire.

—Comment vous trouvez-vous, grand-mère ?...Vous ne vous êtes pas ennuyés en mon absence ? Veulez-vous que je vous fasse la lecture ?

—Non, pas tout de suite...Qu'avez-vous fait tantôt ? Cette coupe se vendra-t-elle ?

Je voulais montrer d'abord à Olivier que Lia était une personne assez sérieuse pour s'occuper d'affaires. Elle me donna immédiatement des détails que je n'écoutai guère ; mais qui durent surprendre son mari. Tout en parlant, elle redressait mes coussins, relevait ma couverture tombée à terre, rangeait quelques livres épars sur la table, et posait dans une boîte de cristal une botte de fleurs des champs rapportée de sa promenade ; puis elle vint s'asseoir près de moi, et attira une broderie roulée au fond d'une corbeille...Elle causait, à présent, de sa visite à la vieille mendiante, et me racontait qu'elle avait dû aider à lui donner quelques soins...

Je la regardais assise près de moi ; son joli profil penché sur son ouvrage, ses mains fines tirant l'aiguille adroitement...elle levait parfois ses yeux clairs sur moi ; sa voix résonnait comme une cloche de cristal dans l'appartement...Elle était charmante, ainsi...Ce fut sans doute l'avis d'Oli-

vier, car je vis le paravent s'agiter...mais je lançai dans cette direction un regard impérieux...l'expérience n'était pas finie...

—Je suis désappointée, dis-je ; j'attendais une lettre de mon fils, aujourd'hui...

—Moi aussi, dit-elle avec un soupir.

—Encore un mois d'attente, avant de recevoir de ses nouvelles ! continuai-je d'un ton de mauvaise humeur. Je ne comprends pas qu'Olivier laisse passer ainsi le courrier... Cela dénote une indifférence, un manque d'affection inqualifiables...

Derrière le paravent, j'entendis comme une exclamation étouffée ; mais Lia n'entendit rien ; elle leva les yeux, et, avec beaucoup de fermeté.

—Si Olivier n'a pas écrit, c'est que cela lui a été impossible... Vous savez combien il vous aime.

—Ma chère, vous êtes trop résignée, trop douce... Vous devriez lui dire que vous vous ennuyez de ne pas le voir... Je ne trouve pas qu'il agisse bien, de rester loin de vous si longtemps.

Elle, effarée de ces paroles, si nouvelles dans ma bouche, resta interdite.

—Si vous ne voulez pas lui écrire, je le ferai, moi, repris-je...

—Non !... ne faites pas cela !... Je veux d'abord qu'il soit heureux... S'il lui plaît de rester là où il est, je n'ai rien à dire.

—Mais, ma pauvre enfant, il finira par ne plus vous aimer du tout.

—Ce n'est pas en le poursuivant de mes reproches que je le ramènerai, dit Lia ; il ne faut pas le blâmer, il s'ennuyait trop avec moi...je n'ai pas d'esprit... et il me fait peur, un peu ; il me trouve naïve, mais il m'aime, au fond... je suis sûre qu'il aurait du chagrin, s'il m'arrivait malheur... si je mourais, par exemple... Et pourtant, il serait libre..

Je retins un désir de l'embrasser, pour la douceur avec laquelle elle me dit cela ; et d'un ton dépité :

—En vérité, cette résignation est extraordinaire !... Peut-être votre affection pour lui s'est elle un peu atténuée, par l'effet de l'absence !... Ce serait naturel, après tout, dans ces conditions... Voyons, Lia... franchement... aimez-vous beaucoup Olivier ?

Elle me jeta un coup d'œil indigné.

—Si je l'aime ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante... Vous savez bien que mon seul chagrin, quand je fus si malade, était de mourir sans l'avoir revu...Je donnerais dix ans de ma vie pour le revoir, là, près de moi, et l'entendre me dire, comme aux jours où j'étais *quelqu'un* pour lui : "Lia, je vous aime..."

Elle dit cela d'un ton passionné, qui me bouleversa...mais, aussitôt je vis ses lèvres pâlir et ses yeux exprimer un indicible bonheur, parce qu'Olivier, sortant brusquement de son coin, s'élançait vers elle et la serrait dans ses bras...

Et cette fois, ce furent leurs vraies fiançailles...ils s'aimèrent vraiment...elle était une femme intelligente, et plus une enfant ; il n'aurait plus jamais la pensée de s'éloigner d'elle..

Ils sont maintenant à Paris ; Olivier travaille, c'est un officier d'avenir, souvent ils viennent me voir tous deux...bientôt ils viendront tous trois...car j'ai reçu hier une lettre de mon petit-fils, qui m'annonce qu'on

va me présenter prochainement un jeune Monsieur âgé de quelques mois, qui est son héritier direct..

Je ferme ma boîte aux souvenirs...je m'endormirai, ce soir, en pensant à mes enfants...j'attends avec confiance le jour où mes yeux se fermeront pour jamais...Et ce jour-là, j'espère que je verrai, dans un dernier regard, leurs têtes brunes et blondes penchées sur moi...

FIN.

Envoyé Franco sur Réception, du Prix

Pharmacie des



Trois-Rivieres

Q. U. E.

Les **Cachets de Williams**, remède facile à prendre et très efficace pour guérison de **Mal de Tête**, **Néuralgie**, Etc., PRIX, 25 cts.

Pilules Purgatives Antibillieuses et Végétales de Williams peuvent être prises en aucun temps, avec de l'eau froide, etc., PRIX. 20 cts la fiole.

Anti-Rhumatisme de Williams, 50 cts la bouteille.



Les préparations suivantes sont très recommandables :

FER, BŒUF et VIN, et BŒUF et VIN de WILLIAMS.

Prix : 50 cents la bouteille.

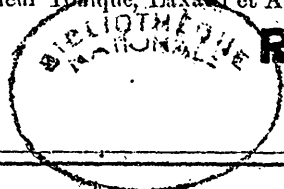
Eau Vénitienne pour noircir, nourrir et entretenir les cheveux. Prix, 25 cts la bouteille.

Eau du Dr Pierre pour blanchir et guérir la peau de toutes les maladies, taches, etc. 50 cts la bouteille.

Huile d'ours composée, prévient la chute des cheveux, en les nourrissant. La meilleure préparation connue.

EN MAGASIN, Rognon de Castor, Raisinette, Frêne Piquant, Racine de Rhubarbe, Graine de semence.

L'EAU MINÉRALE "Original Caxton" est le meilleur Tonique, Laxatif et Anti-Dyspeptique naturel connu,



R. W. WILLIAMS,

Pharmacien Chimiste, Licencié et Diplômé.

TROIS-RIVIERES, Qué.